lvetius,

thode pour guérir les fièvres

mittentes.

nt trouver le corps-étranger assez près de l'extérieur pour l'extraire. Le rveau était revenu sur lui-même; après être parvenu à une certaine pro-ndeur, le chirurgien dut s'arrêter. Le blessé mourut. M. Sédillot s'était rtout déterminé à cause d'un fait dont il avait été témoin et dans lequel ne balle n'ayant pénétré qu'à une assez petite profondeur dans le cerveau ait fait périr le malade. M. Sédillot s'était dit que si on avait recherché corps étranger, peut-être on aurait sauvé le blessé. Ce qui a surtout, dans tte partie de la question impressionné l'auditoire, ç'a été l'énumération des ts appartenant en propre à M. Sédillot, faits qui se sont présentés à lui ndant la campagne de Pologne, lors de la dernière campagne de Constan-e, ou à la suite des différens combats dont Paris a été le théâtre durant dix dernières années.

A propos de la deuxième classe d'indications, celle qui est formée par les anchemens, M. Sédillot ne s'est pas caché que le diagnostic de la com-ession cérébrale était fort difficile. Les choses, a-t-il dit, ne se présentent toujours aussi nettement qu'on pourrait le croire d'après la fameuse tinction de J.-L. Petit. Toutefois il y a quelques cas dans lesquels les symp-mes sont assez précis, et dans les autres, la gravité extrême du pronostic orise le plus souvent la hardiesse des tentatives. Du reste, les divers signes aide desquels on peut distinguer entre elles la commotion, la compression l'inflammation du cerveau, ont été parfaitement analysés par M. Sédillot.

La troisième classe comprend: les fractures, qui ne sauraient être des in-ations de trépan quand elles sont simples, mais qui le deviennent quand s se compliquent d'esquilles enfoncées; l'enfoncement simple; la sépa-on d'une portion de la table interne des os du crâne; la nécrose; la ca-; les exostoses; les cancers; les tubercules; les hydatides; enfin, les fon-de la dure-mère. On le voit, pour ne pas donner à cette analyse une grande étendue, nous sommes forcé, bien à regret, de nous borner à la s rapide indication. Il nous faudrait de nombreuses pages pour citer avec lques détails les faits innombrables que M. Sédillot a rattachés aux indi-ons.

Reste la quatrième classe des indications du trépan du crâne. On a proposé pratiqué cette opération dans l'épilepsie essentielle, dans les céphalalgies opiniâtres: on a même pensé qu'elle serait peut-être applicable à l'en-halite et à l'apoplexie. Il faut rappeler de telles idées, quand on veut être plet, mais il faut les condamner sans ménagement, et plus rigoureuse-t que, sans doute par bienveillance, n'a voulu le faire M. Sédillot.

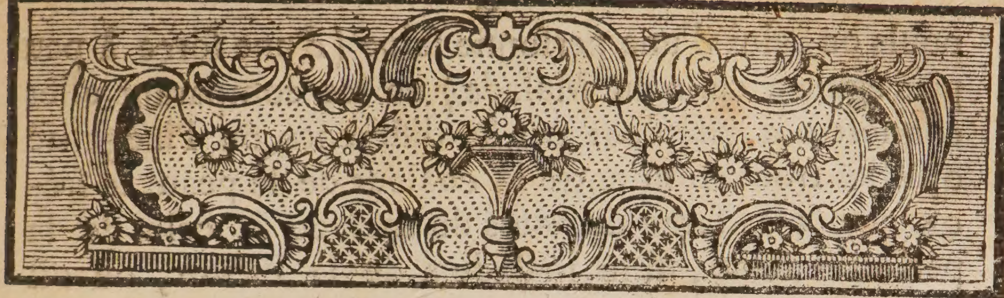
METHODE

DONNÉE PAR M. HELVETIUS, Conſeiller d'Etat, Premier Médecin de la Reine, Inſpecteur Général des Hôpitaux Militaires, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & de l'Academie Royale des Sciences;

Suivant laquelle les Perſonnes charitables doivent conduire les Pauvres Malades de la Campagne attaqués des Fiévres Intermittentes.

M. DCC LIII.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



METHODE

DONNÉE PAR M. HELVETIUS, Conseiller d'Etat, Premier Médecin de la Reine, &c. suivant laquelle les Personnes charitables doivent traiter les Pauvres de la Campagne attaqués de Fiévres Intermittentes.



LA Fiévre, ainsi que toutes les Maladies, a des symptômes particuliers par lesquels on la distingue. Ceux qui caractérisent la Fiévre sont, 1°. La chaleur de la peau qui est bien plus forte & plus ardente que dans l'état naturel. 2°. La fréquence & la force du battement des Artéres, pourvû que ces accidens ne dépendent de quelque cause externe, telle qu'un exercice violent, une boisson abondante de liqueurs spiritueuse, ou une violente passion de l'ame, telle que la colere, &c.

Il n'y a personne qui ne puisse distinguer, si la chaleur de la peau, la fréquence & la force du battement des artéres sont plus grandes qu'ils ne le doivent être dans l'état naturel, pourvû qu'ils y fassent un peu d'attention ; cependant si quelques-unes se méfient assez d'elles-mêmes pour craindre de s'y tromper, pour lors elles n'ont qu'à tâter en même-tems l'artére de leurs poignets ou de leurs tempes, c'est-à-dire, leur

pouls ou celui d'une perſonne ſaine (d'une force à peu près égale à celle du Malade) en les comparant elles connoîtront aiſément par la différence ou l'inégalité qu'elles trouveront entre la chaleur de la peau, la fréquence & la force du pouls du malade & celui de la perſonne ſaine, ſi le malade a de la Fiévre, ou s'il n'en a pas.

Nous diſtinguerons les Fiévres en deux claſſes.

Nous rangerons dans la premiere celles qui après avoir duré un certain tems ceſſent, & recommencent enſuite périodiquement à un tems marqué; on les nomme *Fiévres intermittentes.*

Nous placerons dans la ſeconde claſſe celles qui ne ceſſent point depuis le moment où le Malade en eſt attaqué, juſqu'à celui de ſa guériſon ou de ſa mort; on les appelle *Fiévres continues.*

Les Fiévres intermittentes ont différens noms, par rapport à la longueur ou à la briéveté de tems, qui eſt entre le moment où elles ont ceſſé & celui où elles recommencent.

Lorſque la Fiévre revient tous les jours, & que le tems qui eſt entre le moment où elle a ceſſé & celui où elle reparoît, eſt ſi court, que l'accès qui recommence ſuccéde preſque immédiatement à celui qui a fini, on nomme cette Fiévre *Subintrante.* On la diſtingue des Fiévres continues, parce que l'intervalle, quoique très-court, qui eſt entre chaque accès, eſt abſolument exempt de Fiévre, & que chaque accès commence par un léger friſſon, ou par une grande concentration de pouls, &c.

Lorſque la Fiévre revient tous les jours, & que l'intervalle qui eſt entre chaque accès eſt le plus long, on l'appelle *Fiévre quotidienne*; cependant, ſi l'on obſerve qu'il y ait alternativement un accès plus fort & un autre plus foible, on donne à cette Fiévre le nom de *Double Tierce.*

Si les accès de Fiévre ne reviennent que de deux

jours l'un, de maniere que le Malade ſoit vingt-quatre heures ou environ ſans Fiévre, on la nomme *Fiévre Tierce*.

Enfin la Fiévre a le nom de *Quarte*, lorſque les accès ne reviennent que le quatriéme jour, & que le Malade eſt quarante-huit heures ou environ ſans Fiévre. Elle prend le nom de *Double-quarte*, lorſque le Malade a deux jours de ſuite un accès de Fiévre chaque jour, qu'il en eſt enſuite exempt pendant vingt-quatre heures, & qu'elle reparoît après cet intervalle.

Toutes ces Fiévres reviennent périodiquement à peu près aux mêmes heures; elles commencent par un froid, ou par des baillemens, ou par des douleurs, ou par des eſpéces de laſſitudes dans les membres, ou par des maux de tête, &c. Dans ces premiers momens, le pouls eſt fréquent & concentré, c'eſt-à-dire, qu'il eſt plus petit que dans l'état naturel; le viſage eſt ordinairement plus pâle & plus froid, les ongles plus blancs, & ſouvent bleuâtres ou livides, &c.

Le tems que dure cet accident qu'on nomme le *froid ou le friſſon de la Fiévre*, eſt ordinairement aſſez court, cependant il dure quelquefois pluſieurs heures, après leſquelles la chaleur de la peau & de tout le corps devient très-conſidérable, & tous les battemens du pouls ſont très-forts.

Après que la chaleur a duré un certain tems, qui eſt plus long ou plus court, ſelon qu'une plus grande ou une moindre quantité d'humeur a paſſé dans le ſang, elle diminue peu à peu auſſi bien que la force & la fréquence du battement des artéres, la peau devient moëte & la ſueur qui ſurvient annonce la fin de l'accès.

IDE'E GE'NE'RALE DE LA CAUSE DES Fiévres, de leurs principaux ſymptômes & de leur retour periodique.

Toutes les Fiévres ſont toujours cauſées par des

humeurs arrêtées, &, pour ainsi dire, engorgées dans les vaisseaux capillaires lymphatiques les plus fins dans les glandes, sur-tout dans celles de l'estomach, & par des humeurs qui passent des premieres voies, c'est-à-dire de la cavité de l'estomach & des intestins, dans la masse du sang.

On ne peut pas douter, que le séjour & l'engorgement de ces humeurs n'aient été premierement causés par leur épaississement & par leur défaut de fluidité; car si elles avoient conservé leur finesse & leur fluidité naturelle, elles auroient traversé leurs vaisseaux, elles se seroient filtrées par leurs glandes comme les autres humeurs, & auroient été évacuées.

L'action continuelle des solides qui environnent les glandes & les vaisseaux capillaires lymphatiques dans lesquels ces humeurs trop épaissies sont arrêtées, & la chaleur naturelle du lieu où elles séjournent, excitent nécessairement à la longue dans ces humeurs un mouvement sourd & intestin qui les corrompt, & qui en développe insensiblement les parties salines.

Celles qui sont développées passent des vaisseaux capillaires lymphatiques dans les gros vaisseaux lymphatiques, & ensuite de ceux-ci dans les vaisseaux sanguins, & souvent elles passent des premieres voyes dans le sang.

Dès qu'elles y sont mêlées, elles le condensent, & diminuent par conséquent sa fermentation, sa chaleur & sa raréfaction; or, 1°. comme la chaleur naturelle de toutes les parties dépend de celle du sang, elles deviennent d'autant plus froides, que la chaleur du sang est plus diminuée; c'est pourquoi les Malades commencent à ressentir du froid dès que les humeurs ont passé dans le sang, & ce froid est plus ou moins long selon que la condensation du sang est plus ou moins considérable.

2°. L'élévation, ou la force du battement des artéres, est d'autant moins grande, que le cœur y pousse

moins de ſang, & que celui qui eſt pouſſé occupe moins d'eſpace; or dans le friſſon le cœur pouſſe moins de ſang dans les artéres, & celui qui y paſſe occupe d'autant moins de place, qu'il eſt plus condenſé; ainſi le pouls doit être moins élevé, c'eſt-à-dire, plus petit que dans l'état naturel.

Dès que les humeurs, qui ont paſſé dans le ſang, ont été fort affinées par la forte action des gros vaiſſeaux, par la rapidité avec laquelle elles ſont pouſſées à travers les tortuoſités des vaiſſeaux capillaires, & par la fermentation ou l'efferveſcence naturelle du ſang, elles y excitent une fermentation ou efferveſcence beaucoup plus grande que celle dont il jouit naturellement; ainſi ſa chaleur augmente, auſſi bien que celle de toutes les parties du corps, & le chaud de la Fiévre commence.

La chaleur du ſang & des liqueurs ne peut augmenter qu'elles ne ſoient plus raréfiées, & par conſéquent qu'elles n'occupent plus d'eſpace, d'où il ſuit qu'elles gonflent & diſtendent davantage les vaiſſeaux; ainſi tous les vaiſſeaux ſeront plus dilatés, les battemens des artéres ſeront plus étendus, & plus élevés; c'eſt-à-dire, que le pouls ſera beaucoup plus fort, & que toutes les parties ſolides ſeront plus tendues, & moins ſouples.

L'expérience nous apprend que la fermentation cauſée par le mélange de quelque liqueurs que ce ſoit ne dure qu'un certain tems, après lequel la nature, ou le caractere des parties de ces liqueurs eſt ſi changé, qu'elles ne ſont plus capables de cauſer, ni d'entretenir ce mouvement violent & tumultueux qu'elles ont d'abord produit, & qu'on appelle fermentation, efferveſcence, &c. Par la même raiſon, les levains qui ont cauſé dans le ſang une fermentation vive, n'étant plus capables (après un certain tems) d'y cauſer, ni d'y entretenir le même mouvement, il diminue inſenſiblement juſqu'à ce que la fermentation du ſang

ſoit revenue au dégré de force qu'elle doit avoir naturellement.

Lorſqu'il n'y a plus d'humeurs ou de levains fiévreux dans les vaiſſeaux, ou lorſqu'il ne s'en développe pas une nouvelle quantité, la Fiévre ne paroît plus. On a donné à ces accès de Fiévre paſſagers, & qui n'ont aucune ſuite, le nom de *Fievre Ephemere*, c'eſt-à-dire, d'une Fiévre qui ne dure qu'un jour, quoiqu'il arrive ſouvent qu'elle continue pendant trente-ſix ou quarante-huit heures.

Lorſqu'au contraire de nouveaux levains ſe développent & paſſent dans le ſang après un certain eſpace de tems, ils le condenſent de nouveau, & cauſent le friſſon qui eſt ſuivi d'une vive chaleur, comme nous venons de l'expliquer; c'eſt-à-dire, la Fiévre recommence.

Si ces levains ſont groſſiers, s'ils ſont embarraſſés dans une lymphe crue & fort épaiſſie, il leur faut plus de tems pour ſe développer que lorſqu'ils ſont plus déliés, & que la lymphe avec laquelle ils ſont mêlés eſt plus fine; ainſi lorſque la lymphe eſt ſi épaiſſie, qu'il faut une eſpace de quarante-huit heures ou environ pour que de nouveaux levains fiévreux puiſſent ſe déveloper & paſſer dans le ſang, la Fiévre ne reparoît que deux jours ou environ après qu'elle a ceſſé, & elle eſt *Quarte*.

Si la lymphe eſt moins épaiſſie, & qu'elle permette à ces levains de ſe debarraſſer après vingt quatre heures de ceſſation de Fiévre, ils produiſent une Fiévre Tierce; ils cauſent des Fiévres Doubles-Tierces ou Quotidiennes, lorſqu'ils paſſent tous les jours dans le ſang quelques heures après que l'accès précédent eſt ceſſé. La Fiévre que cauſent les humeurs, eſt ſubintrante lorſqu'elles paſſent dans le ſang preſqu'auſſi-tôt que l'accès précédent eſt fini.

Enfin lorſqu'une nouvelle quantité de levains fiévreux s'eſt développée & paſſe dans le ſang, avant que

a fermentation qui y avoit été excitée soit entierement finie, la fiévre ne cesse point; elle diminue seulement après que la plus grande partie de ces levains a changé de caractere, & n'est plus capable d'entretenir le même mouvement qu'ils ont d'abord causé.

La fermentation ou l'effervescence qui subsiste encore dans le sang à la fin d'un redoublement de Fiévre étant encore beaucoup plus grande qu'elle ne l'est dans l'état ordinaire, elle s'oppose plus puissamment à la condensation que cause le mélange des levains fiévreux avec le sang & les autres liqueurs; ainsi l'abord, ou le nouveau mélange de ces nouveaux levains, ne fait que diminuer la fermentation fébrile qui subsistoit encore, & la trop grande raréfaction des liqueurs; mais ils ne peuvent pas les condenser assez considérablement pour causer ce froid qu'on nomme frisson: c'est par cette raison qu'il n'y en a pas dans les Fiévres continues. Il est certain cependant que le mêlange de ces nouveaux levains diminue beaucoup la fermentation & la raréfaction du sang & des autres liqueurs; car la chaleur de la peau, la force & l'élévation du pouls diminuent pour lors assez considérablement, & assez subitement, ce qui fait penser à ceux qui ne sont pas Médecins que le Malade est sans Fiévre; mais ceux qui sont versés dans la pratique, observent que le pouls est pour lors plus fréquent qu'il ne le seroit, si la diminution de l'élévation de ses battemens dépendoit d'une vraie cessation de la Fiévre: de plus ils remarquent que les urines qui ont été fort colorées pendant tout l'accès, sont devenues en peu de tems claires & limpides, ce qui n'arrive pas lorsque la diminution de la chaleur & de la force du pouls dépend d'une vraie diminution de Fiévre. Dans ces cas les urines ne s'éclaircissent que par dégré, & leur couleur foncée ne diminue, pour ainsi dire, que par nuance, de maniere qu'elle ne sont claires & lympides que plusieurs heures après que la Fiévre a tout-à-fait cessé. Enfin les Malades ne se trou-

vent pas auſſi-bien qu'ils devroient l'être, ſi le calme du pouls dépendoit d'une vraie ceſſation de la Fiévre; nous les entendons même ſouvent ſe plaindre (dans les momens où la chaleur eſt fort modérée, & le pouls moins élevé) que leurs maux de tête ſont augmentés, ou qu'ils reſſentent plus de douleurs dans les reins, ou dans d'autres parties, &c.

Ce ſont ces ſimptômes ou accidens qui font connoître que la diminution de la chaleur de la peau & la modération du pouls dépendent du commencement d'un redoublement de Fiévre; ainſi quoiqu'on trouve à la fin d'un premier accès de Fiévre le pouls moins élevé, & la chaleur de la peau fort médiocre; cependant ſi on obſerve en même tems que les battemens du pouls ſont très-fréquens, que les urines ſont devenues promptement claires & lympides, que le Malade ne ſe trouve pas bien, que ſes maux de tête, de reins, &c. ſont augmentés, & qu'il eſt fort abattu, on devra craindre avec raiſon que la modération de la chaleur de la peau, & la force du pouls ne ſoit le commencement d'un redoublement de Fiévre.

On n'eſt pas long-tems dans l'incertitude, car la peau devient bien-tôt brûlante, & l'élévation & la force des battemens du pouls qui augmentent conſidérablement nous aſſurent du redoublement de la Fiévre, & nous font connoître qu'elle eſt continue.

Ces Fiévres ſe diſtinguent en deux claſſes. Nous rangerons dans la premiere celles dans leſquelles il n'y a nul viſcére d'enflammé; nous les appellerons *Fiévres continues ſimples.*

Nous donnerons le nom de *Fiévres inflammatoires* à celles qui ſont accompagnées d'inflammation dans quelqu'un des viſcéres, par exemple, dans le Poulmon, le Foye, le Cerveau, les Inteſtins, &c.

L'inflammation des viſcéres ſe connoît par le dérangement de leurs fonctions, & par le lieu où le Malade reſſent de la douleur.

Par exemple, lorſqu'un Malade attaqué de Fiévre a beaucoup de peine à reſpirer, qu'il touſſe, qu'il crache du ſang, qu'il reſſent une douleur vive à un des côtés de poitrine, &c. il y a lieu de penſer que le poulmon eſt menacé, ou attaqué d'inflammation.

Si un Malade ayant une douleur vive à la région du foye, eſt jaune, ſi les urines ſont fort rouges, on doit craindre que l'inflammation n'attaque le foye.

Si le Malade eſt fort abbattu, ou fort aſſoupi, s'il rêve, s'il ſe plaint d'avoir la tête lourde & peſante, ou d'y ſentir beaucoup de douleur, on doit appréhender l'inflammation du cerveau.

Enfin ſi le ventre eſt fort tendu & fort douloureux, ſi le pouls eſt petit & très-fréquent, & la chaleur de la peau ardente & ſéche, il y a tout lieu de croire que les inteſtins ſont menacés d'inflammation.

J'ai cru devoir donner d'abord une notion générale des principaux ſyptômes qui marquent le viſcére qui eſt menacé d'inflammation, afin que les perſonnes charitables qui ont ſoin des pauvres, puiſſent les connoître dès le premier accès, & qu'ils puiſſent conſulter auſſi-tôt les articles qui leur marquent la maniere dont ils doivent conduire les Malades attaqués de ces eſpéces de Fiévres.

Après avoir donné aux perſonnes qui veulent bien avoir ſoin des pauvres Malades de la Campagne, une idée générale de la cauſe des Fiévres & de leurs principaux ſymptômes, & de leur retour périodique; il convient de leur marquer la maniere dont ils doivent conduire les Malades dès le premier accès de Fiévre, & avant que le caractere de la Fiévre leur ſoit connu.

De la maniere dont on doit conduire les Malades pendant leur premier accès de Fiévre.

Dans toutes les maladies de la même eſpéce, les vues générales de curation, (c'eſt-à dire de la Méthode gé-

nérale ſelon laquelle on doit les traiter) doivent être les mêmes : ainſi après avoir établi que toutes les Fiévres étoient cauſées par des humeurs arrêtées dans les glandes, dans les vaiſſeaux lymphatiques capillaires, & dans les premiéres voies, il eſt aiſé de concevoir qu'on ne peut eſpérer de les guérir qu'en évacuant ces humeurs.

Mais leur évacuation ne ſe peut faire avec ſuccès, 1°. qu'on ne les ait rendu fluides ; 2°. que les pores des glandes par leſquelles elles doivent s'échapper, ne ſoient ſuffiſamment ouverts ; 3°. que les vaiſſeaux les plus fins, les glandes & toutes les parties ſolides ſoient aſſez ſouples pour pouvoir ſe dilater & ſe reſſerrer alternativement, & exprimer, pour ainſi dire, par ces mouvemens, les liqueurs qui y ſont renfermées.

En effet, tout le monde conçoit que les humeurs ne peuvent être évacuées, qu'elles ne ſoient pouſſées ſur l'embouchure des glandes par leſquelles elles doivent s'échapper, & par conſéquent qu'elles ne ſoient devenues fluides.

D'un autre côté, il eſt évident que ces humeurs ne peuvent entrer dans les glandes, ni s'en échapper, ſi l'embouchure des glandes par leſquelles ces humeurs doivent ſe filtrer, n'eſt pas ſuffiſamment ouverte, & ſi les vaiſſeaux excrétoires de ces glandes, c'eſt-à-dire, les vaiſſeaux par leſquels l'humeur filtrée doit s'écouler, ſont trop comprimés & trop retrécis.

Enfin l'on ſçait que ſi les parois des glandes & des vaiſſeaux ne peuvent ſe dilater alternativement, pour preſſer & pouſſer par des contractions réitérées les liqueurs qui y ſont contenues, elles ne pourront les traverſer.

On ne doit donc jamais tenter de procurer aucune évacuation, 1°. que l'on n'ait rendu fluide l'humeur qu'on veut évacuer ; 2°. que les embouchures des glandes & des vaiſſeaux par leſquels l'humeur doit s'écouler, ne ſoient ſuffiſamment ouvertes ; 3°. Que les

parties solides, c'est-à-dire, les parois des glandes & des vaisseaux ne puissent se dilater & se contracter aisément, & qu'elles ne jouissent de ce qu'on appelle leur jeu de ressort.

Rien ne peut donner d'abord plus de fluidité aux liqueurs que la diéte & une ample boisson ; ainsi dès qu'un Malade sera attaqué d'un frisson, on supprimera toute nourriture.

Dès qu'il sera passé, on commencera à faire boire souvent au Malade de la ptisane marquée à la fin de ce Mémoire. Il ne faut point le faire boire pendant le frisson, parce qu'on le rend plus long ou plus fort ; cependant si l'altération, qui tourmente pour lors fort souvent les Malades, est si forte, qu'ils ne puissent s'empêcher de boire, il faut que leur boisson soit fort chaude.

La diéte doit être très-sévére, on doit laisser passer le premier accès sans donner de bouillon au Malade, à moins qu'il ne dure plus de vingt-quatre heures, parce qu'il y a lieu de penser que le Malade a pris précédemment des alimens solides qui n'ont pu être bien digérés. C'est par la diéte, & la grande boisson qu'on peut commencer à donner de la fluidité aux humeurs.

Dès que la chaleur qui suit le frisson, la force & l'élévation du battement du pouls nous ont fait connoître que le sang fermente vivement, & que toutes les liqueurs sont fort raréfiées, nous sommes certains que tous les vaisseaux sont fort gonflés ; nous pouvons même juger du dégré du gonflement des vaisseaux par la force & l'élévation plus ou moins grande des battemens du pouls.

Tout le monde sçait qu'un tuyau souple & flexible perd sa souplesse dès qu'il est rempli par quelque liqueur, & qu'il est d'autant moins souple qu'il est plus rempli & plus distendu par la liqueur qu'il renferme : il en est de même des vaisseaux de notre corps,

ils ſont d'autant moins ſouples & flexibles, qu'ils ſont plus gonflés par la quantité ou par la raréfaction de la liqueur qu'ils renferment; or comme toutes les parties ſolides ne ſont qu'un aſſemblage ou un tiſſu de vaiſſeaux, il eſt certain qu'elles ſeront d'autant plus roides & tendues, que les vaiſſeaux ſeront plus gonflés par la raréfaction du ſang & des autres liqueurs; d'où il ſuit que ces parties ne pourront ſe contracter & ſe reſſerrer auſſi librement qu'elles le faiſoient, & qu'il eſt néceſſaire pour que les liqueurs puiſſent circuler aiſément dans les vaiſſeaux capillaires & ſur-tout dans les capillaires lymphatiques.

Le gonflement trop grand des vaiſſeaux, & ſur-tout des vaiſſeaux ſanguins, cauſe encore un autre dérangement conſidérable, qui eſt l'interruption ou la grande diminution de toutes les ſécrétions; c'eſt-à-dire, de toutes les évacuations qui ſe font par les différentes glandes du corps: en effet, les vaiſſeaux, & ſur tout les vaiſſeaux ſanguins, ne peuvent être plus gonflés & plus diſtendus, qu'ils ne preſſent davantage les glandes qu'ils entourent, & par conſéquent qu'ils ne retréciſſent l'ouverture ou l'embouchure de ces glandes & la cavité de leur vaiſſeaux excrétoires, c'eſt-à-dire, des vaiſſeaux par leſquels l'humeur filtrée doit s'échapper.

Dès que l'ouverture de ces glandes eſt retrécie, les humeurs que le ſang y porte ne peuvent plus s'y filtrer; d'ailleurs dès que les vaiſſeaux ſécrétoires ſont preſſés & retrécis, les humeurs qui ont paſſé dans ces glandes ne peuvent s'échapper & s'évacuer; ainſi toutes les ſécrétions ſont interrompues ou fort diminuées, dès que les vaiſſeux ſont fort gonflés & tendus; c'eſt par cette raiſon que les Malades ne ſuent point pendant le fort de la Fiévre, qu'ils urinent peu, & que le ventre eſt reſſerré.

Enfin lorſque la raréfaction des liqueurs gonfle conſidérablement les vaiſſeaux, on doit craindre que les plus foibles, tels que ſont les Capillaires, ne ſoient rompus, & qu'il n'arrive une hémorragie.

On ne peut diminuer la roideur & la tenſion des parties ſolides, rétablir & ſoutenir les ſécrétions, & prévenir les hémorragies, qu'en diminuant promptement le gonflement trop conſidérable des vaiſſeaux, & ſurtout des vaiſſeaux ſanguins. Pour y réuſſir, il faut évacuer promptement une partie des liqueurs qui les gonflent. La ſaignée étant le ſeul reméde qui puiſſe produire cet effet ſalutaire, on doit ſaigner les Malades dès que la chaleur de la peau, la force & l'élévation des battemens du pouls nous font connoître, que les liqueurs ſont fort raréfiées & que les vaiſſeaux ſont fort gonflés.

On ne doit point ſaigner les Malades dans le friſſon, & avant que la chaleur de la peau ſoit un peu conſidérable. 1°. Parce que pour lors les vaiſſeaux ne ſont pas trop gonflés. 2°. Parce que les liqueurs étant condenſées & coulant lentement, les Malades tomberoient en foibleſſe avant qu'on eût pu leur tirer une quantité de ſang ſuffiſante pour prévenir le trop grand gonflement futur des vaiſſeaux. On ne doit pas non plus attendre la fin du redoublement pour ſaigner. 1°. Parce que le Malade étant fort abbattu par le redoublement, ne pourroit peut-être ſoutenir la ſaignée auſſi grande qu'elle doit être. 2°. Parce qu'on interromperoit la ſueur qui ſurvient pour lors. Il faudra donc, autant qu'on le pourra, ſaigner dans le commencement ou dans le fort du redoublement, d'autant plus que le Malade eſt pour lors plus en état de ſoutenir une ſuffiſante évacuation de ſang, & qu'outre cela cette ſaignée diminue ordinairement la violence & la durée de l'accès ou du redoublement de la Fiévre.

La tenſion des parties ſolides étant d'autant plus grande que la Fiévre eſt plus vive, & d'autant plus fâcheuſe qu'elle dure plus long-tems, les ſécrétions ſont d'autant plus diminuées que la Fiévre eſt plus grande ou dure plus long-tems; ainſi les ſaignées doivent être d'autant plus amples que la Fiévre eſt plus forte, & elles doivent être réitérées d'autant plus

de fois, que l'accès eſt plus long. On aura cependant l'attention de laiſſer huit ou dix heures d'intervalle entre les ſaignées, à moins que le premier accès ne fût extrêmement violent, ou qu'il ne fût accompagné de quelques ſymptômes qui fiſſent craindre une inflammation dans quelques-unes des viſcéres. Pour lors on fera les premieres ſaignées à quatre, cinq ou ſix heures d'intervalle l'une de l'autre, ſuivant la violence des accidens.

On ſaigne du bras lorſque la Fiévre n'eſt accompagnée d'aucun accident, ou lorſque ces accidens menacent le poulmon, le foie, les inteſtins, les reins ou autres viſcéres du bas-ventre : mais ſi ces accidens menacent la tête ; par exemple, ſi le Malade ſe plaint d'une grande douleur de tête, s'il eſt dès le commencement fort accablé, ou fort aſſoupi, s'il rêve, on le ſaignera du pied.

Quand même on ne remarqueroit dans les Malades aucuns de ces accidens, cependant s'il y a beaucoup de Fiévres inflammatoires du cerveau, ou de Fiévres malignes, dans les lieux où ſont les Malades ou dans les environs, il faudra toujours commencer à ſaigner les Malades du pied dès le premier accès, parce que l'expérience nous apprend.

1°. Que preſque toutes les Fiévres qui ſurviennent dans les lieux infectés de ces ſortes de Fiévres, ſont preſque toutes de la même eſpéce.

2°. Parce qu'il n'y a nul inconvénient à ſaigner d'abord du pied les Malades attaqués de Fiévres intermittentes ou Fièvres ſimplement continues.

3°. Parce que les engorgemens des vaiſſeaux ne ſe font quelquefois que le ſecond ou le troiſiéme jour de la maladie, & qu'il eſt plus ſage de les prévenir que d'attendre qu'il ſoient formés, le ſuccès des ſaignées n'étant plus pour lors ſi certain.

Lorſqu'une fille ou une femme qui eſt ſur la fin de ſes regles eſt attaqué de Fiévre, on la ſaignera du pied, ſuppoſé

ſuppoſé que la Fiévre ſoit vive, quoiqu'elle n'aît nul mal de tête.

Lorſque ces Malades ſont dans le commencement ou dans le fort de leurs regles, & que la Fiévre en a interrompu le cours, il faut les ſaigner du pied, quand même la Fiévre ne ſeroit pas forte.

Quoique la Fiévre n'interrompe pas le cours des regles, cependant on ſaignera la Malade du pied, ſi la Fiévre eſt vive, ou ſi elle eſt accompagnée d'un grand mal de tête ou de beaucoup de peine à reſpirer, &c. Mais ſi la Fiévre eſt médiocre, s'il n'y a aucun accident, & ſi les regles continuent à couler ſuffiſamment, on ſuſpendra la ſaignée juſqu'à ce qu'on ſoit inſtruit du caractere de la Fiévre; car ſi elle eſt continue ou inflammatoire, il faudra ſaigner la Malade du pied; mais ſi elle eſt intermittente & médiocre, on pourra différer la ſaignée juſqu'à ce que les regles ſoient finies, en tenant la Malade à une diéte très-exacte.

Il eſt très-utile de faire prendre aux Malades pendant le cours de ce premier accès deux ou trois lavemens d'eau ſimple, afin de débarraſſer les inteſtins des matiéres qui y ſéjournent. Une ou deux heures après que le premier accès ſera fini, ou lorſqu'il ſera fort diminué, on donnera aux Malades un lavement purgatif pour évacuer les matiéres que les lavemens d'eau auront détrempées, ou qu'ils n'auront pu entraîner.

On commencera auſſi à donner aux Malades un bouillon, dès que cet accès ſera fini ou fort diminué. On fera les bouillons, comme il eſt marqué à la fin de ce Mémoire. On continuera à leur en donner un de quatre heures en quatre heures, ayant toujours ſoin de leur faire boire très-ſouvent dans l'intervalle. On obſervera ce régime juſqu'à ce que la ceſſation de la Fiévre ou ſon augmentation faſſe connoître, 1°. Si cette Fiévre eſt continue ou Intermittente. 2°. Quelle eſt l'eſpéce de Fiévre Intermittente qu'on a à traiter.

Si la Fiévre eſt continue, c'eſt-à-dire, ſi elle re-

double avant que l'accès ait cessé entierement, on conduira le Malade, comme il est marqué dans le Mémoire des Fiévres Continues.

Quoique la Fiévre soit Intermittente, c'est-à-dire, quoiqu'elle cesse, & que le Malade en soit parfaitement quitte après un certain espace de tems, on ne doit point cependant changer le régime, & on ne doit point permettre au Malade de prendre des alimens solides, qu'on ne sache quel est le jour que la Fiévre doit revenir, c'est-à-dire, quelle est l'espéce de Fiévre Intermittente, dont le Malade est attaqué; par exemple, supposons qu'un Malade ait été attaqué le Dimanche matin d'un accès de Fiévre qui ait duré jusqu'au soir, & que le lendemain il ne sente aucun accident ni aucun dérangement, de sorte qu'il se croye dans une santé parfaite, on ne doit pas hazarder de lui donner le Lundi des alimens solides, dans la crainte qu'un accès de Fiévre ne reparoisse dans la journée, comme il arriveroit, si la Fiévre étoit Double-Tierce; car les alimens solides se digérent mal dans un corps plein de levains fiévreux, le chyle qui en résulte est d'un mauvais caractére, il forme de nouveaux levains, il donne plus d'épaississement à toutes les liqueurs, & allonge par conséquent la maladie.

Si malheureusement l'accès de fiévre commençoit pendant que les alimens sont encore dans l'estomach, la digestion seroit encore plus dérangée, cet accès seroit plus long & plus fort, il seroit accompagné d'angoisses, de maux de cœur & de vomissement, sur-tout dans le frisson; le mal de tête seroit plus violent, la chaleur plus séche, plus ardente, plus insupportable; la même raison doit empêcher d'en donner le Mardi, puisque la Fiévre doit revenir ce jour même, si elle est *Tierce*; elle paroît le Mercredi, si elle est *Quarte*; ainsi on ne doit pas non plus donner ce jour-là des nourritures solides.

La même incertitude sur le tems du retour de la Fié-

vre doit empêcher de purger le Malade, parce que si l'accès commençoit avant que l'effet du purgatif fût fini, il l'arrêteroit & rendroit ce remède inutile. Si l'accès de Fiévre paroissoit peu de tems après qu'on auroit pris le purgatif, non seulement ce remède ne produiroit aucune évacuation salutaire, mais de plus il causeroit des irritations, des angoisses, ou des maux de cœur, ou des coliques, &c. Enfin cet accès seroit beaucoup plus long, plus fort & plus douloureux; ainsi il seroit imprudent de purger le Malade, & de lui permettre de prendre des alimens solides, avant qu'on connoisse l'espéce de Fiévre Intermittente dont il est attaqué.

Le tems qu'il reste dans le régime n'est pas perdu; on détrempe pendant cet intervalle les humeurs, on débarrasse les glandes, & on dispose par conséquent le Malade à une évacuation d'autant plus complette, & d'autant plus salutaire, que les humeurs sont plus fluides, & que les parties solides sont plus souples & plus dégorgées. Ainsi les seuls remédes qu'on doive ajouter à la diette marquée (jusqu'à ce que l'espéce de Fiévre soit connue) sont les lavemens; le Malade en prendra deux dans les jours qu'il n'a point de Fiévre, & on en rendra un purgatif pour débarrasser les glandes intestinales, & faciliter l'effet du prochain purgatif.

Les accès ou redoublemens de Fiévre se terminent ordinairement par une sueur considérable; & les personnes de la campagne sont dans l'habitude de couvrir beaucoup les Malades, dès qu'ils commencent à suer, d'augmenter la chaleur dans la chambre, de fermer exactement les rideaux du lit, & de donner au Malade du vin ou d'autres liqueurs spiritueuses, dans l'idée de provoquer de grandes évacuations par les sueurs. Cette pratique est pernicieuse, car on n'évacue point par ce moyen les levains fiévreux, mais on épuise beaucoup les forces du Malade, on enleve au sang & à toutes les liqueurs cette partie séreuse qui leur est si nécessaire pour entretenir leur fluidité, leur circulation & leur

ſécrétion ; car les humeurs épaiſſies par l'évaporation, pour ainſi dire, de leur ſéroſité, ne peuvent plus couler facilement dans les vaiſſeaux capillaires, & ſur-tout dans les capillaires lymphatiques ; ainſi elles s'y arrêtent & forment des embarras dans différentes parties. Les humeurs dépouillées de leur ſéroſité ne peuvent ſe filtrer par leurs glandes, ni s'évacuer ; ainſi le ſang ſe trouve plus ſurchargé de ces humeurs nuiſibles. Enfin la chaleur trop grande, le vin ou d'autres liqueurs ſpiritueuſes augmentant conſidérablement la fermentation fébrile qui ſubſiſte dans les liqueurs & les raréfiant prodigieuſement, le ſang créve les vaiſſeaux, ou fait irruption dans les vaiſſeaux lymphatiques, ce qui produit des hemorragies ou des inflammations dangereuſes, comme l'expérience le confirme ; car elle nous apprend que des Fiévres intermittentes deviennent quelquefois continues, & que des Fiévres continues ſimples deviennent ſouvent inflammatoires par cette funeſte conduite.

Il faut donc avoir pour régle générale 1°. De ne pas plus couvrir les Malades lorſqu'ils ſuent, qu'ils ne l'étoient auparavant, à moins qu'ils ne reſſentent du froid.

2°. On doit éviter que l'air de la chambre ne ſoit trop chaud, il ſuffit qu'il ſoit tempéré.

3°. Il faut ouvrir de tems en tems les rideaux du lit, & y faire entrer un air nouveau pour chaſſer celui qui eſt infecté par la tranſpiration du Malade, qu'il ne doit pas reſpirer : enfin il faut bannir la boiſſon de toutes les liqueurs ſpiritueuſes qui ne peuvent qu'augmenter conſidérablement la fermentation & la raréfaction déja trop grande de toutes les liqueurs.

La différence qu'il y a entre une Fiévre continue & une Fiévre intermittente eſt ſi conſidérable, que la Méthode ſelon laquelle on doit les traiter, doit être fort différente ; ainſi on ne ſera pas étonné de voir ces Méthodes faire des articles ſéparés ; mais comme les

Fiévres intermittentes ne différent ordinairement entr'elles que par la durée plus ou moins longue de l'intervalle qui eſt entre chaque accès; la conduite qu'on doit tenir pour les guérir, eſt à peu près la même à quelque différence près; & la Méthode ſelon laquelle on doit traiter ces Fiévres, pourroit être preſcrite dans un même article, en marquant ſeulement les tems différens dans leſquels on doit placer les purgatifs & autres remédes; cependant ces Mémoires étant faits pour des perſonnes qui n'ont nulle connoiſſance des principes de la Médecine, nous ferons un article ſéparé pour chaque eſpéce de Fiévre intermittente, dans la crainte que ces perſonnes ne confondent ou ne conçoivent pas clairement les légers changemens qu'il y a à faire dans le traitement de ces différentes Fiévres; car il faudroit, pour ainſi dire, pouvoir leur marquer les heures auſquelles ils doivent donner chaque reméde, de peur que la moindre incertitude ne les faſſe demeurer dans l'inaction, lorſqu'il eſt néceſſaire d'agir: outre cela, il leur ſeroit fort incommode de lire & relire tout un Mémoire pour trouver la maniere de traiter l'eſpéce de Fiévre qui ſe préſenteroit, au lieu qu'en les mettant par articles ſéparés, ils trouveront d'abord dans chaque article la conduite qu'ils doivent tenir.

De la Fiévre Subintrante.

Si le Malade reſſent un friſſon très-peu de tems après que le premier accès eſt paſſé, ou s'il bâille ſouvent, ou s'il s'étend, ou ſi ſon pouls devient concentré, c'eſt-à-dire, plus petit & plus fréquent que dans l'état naturel, ou ſi les urines deviennent tout d'un coup claires & lympides, pour lors il ſera certain qu'un nouvel accès de Fiévre va paroître; & comme il commence preſqu'auſſi-tôt que le premier finit, cette Fiévre ſera celle qu'on nomme *Subintrante*. Quoi-

qu'elle ſoit placée dans la Claſſe des Fiévres intermittentes, cependant comme l'intervalle qui eſt entre chaque accès eſt très-court, elle doit être traitée comme les Fiévres continues ſimples; ainſi nous n'en ferons pas un article ſéparé.

Curation des Fiévres Quotidiennes & Doubles-Tierces, ou Méthode ſelon laquelle on doit traiter ces eſpéces de Fiévres.

Lorſque les Malades ſe ſentent attaqués de friſſon, de bâillemens, &c. quelques heures après que le premier accès eſt fini, la Fiévre dont il eſt attaqué eſt quotidienne ou double-tierce. Si ce ſecond accès de Fiévre eſt violent & accompagné d'un grand mal de tête, &c on fera encore ſaigner le Malade, & même on réitérera la ſaignée, ſi la violence ou la durée de l'accès, ou la grandeur des accidens le demandent. Si l'accès n'eſt pas conſidérable, ou ne le ſaignera pas, ſur-tout s'il l'a été plus d'une fois dans le premier accès, & on ſe contentera de le faire boire ſouvent, de lui faire prendre un bouillon de quatre heures en quatre heures, & de lui faire donner, pendant cet accès, un ou deux lavemens d'eau tiéde.

Nous avons dit qu'on ne pouvoit guérir les fiévres, qu'en évacuant les humeurs qui les cauſent, mais qu'on ne devoit jamais tenter leurs évacuations, 1°. Qu'on n'eût rendu les humeurs fluides; 2°. Que les embouchures des glandes & la cavité de leurs vaiſſeaux excrétoires ne fuſſent bien ouvertes; 3°. Que les parois des vaiſſeaux ne fuſſent ſouples, & que le jeu de leur reſſort ne fût rétabli.

La diette qu'obſervent les Malades pendant les deux ou trois premiers jours de cette eſpéce de Fiévre, la grande boiſſon & les lavemens ſuffiſent ordinairement pour donner aſſez de fluidité à une partie des humeurs pour qu'elle ſoit en état d'être évacuée.

D'un autre côté, comme dans cette eſpéce de Fiévre les parties ſolides reviennent dans leur état naturel après que l'accès eſt entiérement ceſſé, elles ſont ſouples, & les glandes ſont libres & ſuffiſamment ouvertes, ainſi rien ne s'oppoſe de la part des parties ſolides à l'évacuation des humeurs fondues & devenues fluides. On doit donc placer un purgatif à la fin du ſecond ou troiſiéme accès de Fiévre, ſuppoſé que le Malade ait fait diette, & ait été ſuffiſamment détrempé & ſaigné dans les accès précédens; cependant avant que d'ordonner le purgatif, il faut examiner la durée de l'intervalle qui eſt entre les accès, parce qu'il faut qu'il ſoit aſſez long pour que l'effet du purgatif ſoit fini avant que l'autre accès recommence. Ainſi ſi l'intervalle qui eſt entre les accès de cette Fiévre eſt très-court, par exemple, s'il ne dure que deux ou trois heures, il faut ſuſpendre le purgatif: on s'en tiendra pour lors à une diette ſévére, à une boiſſon abondante, à l'uſage des lavemens d'eau & à des lavemens purgatifs; on réitérera les ſaignées autant que la violence de la fiévre & la longueur des accès le demanderont, & que les forces du Malade le permettront; on continuera ce régime juſqu'à ce qu'il ait rendu plus long l'intervalle qui doit être entre chaque accès, ce qui arrive aſſez ordinairement après le quatriéme ou le cinquiéme accès.

Lorſque cet intervalle ſera de cinq ou ſix heures, pour lors on pourra donner au Malade de la poudre vomitive ou une autre vomitif, parce que l'effet des vomitifs eſt preſque fini en trois ou quatre heures; on lui fera prendre ce reméde preſqu'auſſi-tôt que l'accès eſt ceſſé, afin que ſon effet ſoit fini avant que l'autre accès recommence; il en prendra une doſe convenable à ſon âge & à ſon tempéramment, &c. comme il eſt marqué dans le Mémoire de ſon uſage.

Il eſt en général plus utile de commencer à purger les Malades attaqués de fiévre, avec un vomitif qu'avec

un ſimple purgatif; car le premier évacue plus ſurement la ſaumure glaireuſe dont les glandes de l'eſtomach ſont ordinairement farcies, & la guériſon en eſt plus prompte; ſi le Malade a vomi dans le friſſon ou dans le chaud de l'accès précédent, s'il a rendu des vers ou par haut ou par bas, pour lors le vomitif devient encore plus néceſſaire.

Lorſque l'intervalle du tems qui eſt entre les accès de Fiévre, eſt de huit ou dix heures, ou ſi le Malade a une deſcente, ou s'il n'y a nulle indication qui demande un vomitif, on peut s'en tenir à un ſimple purgatif; ainſi on donnera au Malade une doſe convenable de la Poudre fébrifuge purgative, ſelon le Mémoire de ſon uſage. Si ce Malade eſt d'un tempéramment très-foible, s'il a craché quelquefois du ſang, s'il a une toux ſéche, s'il a la poitrine très-délicate, on lui donnera une doſe des Pillules purgatives univerſelles, au lieu de la Poudre fébrifuge purgative: on aura toujours l'attention de placer les purgatifs peu de tems après la fin de l'accès, afin que leur effet ſoit fini avant qu'un nouvel accès recommence.

Si l'accès ſuivant eſt violent, s'il eſt accompagné de grands maux de reins, on ſaignera le Malade dans le fort de l'accès, comme je l'ai marqué; & s'il ſentoit des battemens conſidérables & douloureux à la tête, on feroit la ſaignée du pied plutôt qu'au bras.

Si au contraire le Malade ne reſſent aucun de ces accidens, & que l'accès ne ſoit pas violent, on le laiſſera paſſer en le faiſant boire beaucoup, &c. On ſe conduira de même pendant l'accès ſuivant, c'eſt-à-dire, qu'on ſe contentera de tenir le Malade au régime, à une ample boiſſon & à l'uſage des lavemens d'eau. Dans l'intervalle des accès on donnera au Malade un lavement purgatif.

On repurgera le Malade deux jours après qu'il l'aura été, avec une priſe de la Poudre fébrifuge ou des Pilulles purgatives univerſelles, comme nous venons de

le marquer ; il en prendra les doses convenables à son âge & son tempéramment, comme il est prescrit dans le Mémoire de leur usage.

Comme dans les Fiévres doubles-tierces il y a un accès plus fort & un plus foible ou moins long, on doit placer le purgatif a la fin de l'accès le plus foible (lorsqu'on le peut, parce que le Malade est moins abbatu, & qu'on peut diminuer par l'évacuation la violence de celui qui doit survenir.

Quoique deux ou trois prises de la Poudre fébrifuge placées de deux jours l'un, comme il est marqué, enlevent ordinairement les fiévres quotidiennes ou doubles-tierces, cependant l'on doit purger le Malade avec la même poudre trois ou quatre jours après que la fiévre a cessé.

Si la fiévre ne cessoit pas avec la troisiéme prise de cette Poudre, on en donneroit une quatriéme & même une cinquiéme prise de la même maniere.

Dans les intervalles on se conduira comme il est marqué, c'est-à-dire, qu'on fera toujours boire le Malade fort souvent, qu'on lui donnera des lavemens d'eau pendant les accès, qu'on lui en donnera de purgatifs après que les accès seront finis, &c. & qu'on ne le nourrira que de bouillons, parce que la Fiévre lui revient tous les jours.

Si la Fiévre n'étoit pas guérie parfaitement après quatre ou cinq prises de la Poudre fébrifuge, pour lors on mettroit le Malade à l'usage de l'Opiat fébrifuge décrit à la fin de ce Mémoire.

Curation des Fiévres Tierces.

Dans cette Fiévre le second accès paroît vingt-quatre heures ou environ après que le précédent a fini. Il commence ordinairement comme le premier, par un frisson ou des lassitudes, &c. cet état est bientôt suivi d'une chaleur vive comme le précédent.

Si cette chaleur eſt conſidérable, ſi les battemens du pouls ſont forts, ſi l'artére paroît dure & tendue, ſi le Malade ſe plaint de grandes douleurs dans les reins ou dans les membres, &c. on le ſaignera dans le fort de ce ſecond accès.

Quoique dans cette eſpéce de Fiévre le délire, l'aſſoupiſſement, &c qui paroiſſent dans le fort de l'accès, n'aient pas ordinairement de ſuites fâcheuſes, il eſt cependant plus prudent de ſaigner du pied dès que la tête eſt douloureuſe ou embarraſſée, d'autant plus qu'on ſoulage plus promptement & plus ſurement le Malade; mais lorſqu'il n'y a nul embarras ni douleur vive à la tête, il vaut mieux ſaigner du bras.

Si au contraire la Fiévre n'eſt pas violente, ſi le Malade n'a aucun des accidens marqués ci-deſſus, & qu'il ait été ſaigné plus d'une fois dans l'accès précédent: s'il eſt foible & abbatu; s'il a été mal nourri, on pourra ſe diſpenſer de le faire reſſaigner: pendant cet accès il prendra du bouillon de quatre heures en quatre heures, il boira ſouvent de la ptiſane, & on lui donnera des lavemens d'eau.

L'intervalle qui eſt entre les accès des Fiévres étant aſſez long, il n'eſt pas néceſſaire de placer le purgatif preſqu'auſſi-tôt que l'accès eſt fini; on ſe contentera de donner au Malade un lavement purgatif deux heures après la fin de l'accès, enſuite on le laiſſera repoſer & reprendre des forces pendant huit ou dix heures, en lui donnant du bouillon, & en le faiſant boire ſouvent.

Après qu'il ſe ſera repoſé pendant le tems marqué, on lui fera prendre une doſe convenable de la Poudre vomitive ſelon le Mémoire de ſon uſage. Si le Malade eſt foible & délicat, s'il eſt ſujet à des crachemens de ſang, ou à des toux ſéches, à une deſcente, ou ſi la Malade eſt groſſe, pour lors on purgera ou avec la Poudre fébrifuge purgative, ou avec les Pilulles univerſelles, qui ſont encore plus douces, ſelon le Mémoire de leur uſage.

Le Malade ne vivera ce jour-là que de bouillon, & on le fera boire ſouvent; on lui donnera un lavement d'eau une ou deux heures avant que l'accès ſuivant doive reparoître; pendant le cours de ce troiſiéme accès on fera obſerver au Malade la même conduite qu'il aura tenue dans le ſecond; deux heures après qu'il ſera fini on lui donnera un lavement purgatif, & huit ou dix heures après on le repurgera avec une doſe convenable de Poudre fébrifuge, ou de Pilulles purgatives univerſelles, ayant toujours l'attention de placer le purgatif aſſez-tôt pour que ſon effet puiſſe être fini quelques heures avant que l'autre accès doive reparoître.

On continuera la même conduite, c'eſt-à-dire, qu'on continuera à purger le Malade de deux jours l'un, en plaçant le purgatif dans les tems où il ne doit point avoir de fiévre, juſqu'à ce qu'il ſoit guéri. Les Malades le ſont aſſez ſouvent après la troiſiéme priſe de la Poudre fébrifuge purgative: en ce cas on doit avoir l'attention de les purger encore quatre ou cinq jours après que la fiévre eſt finie.

Si les trois priſes de Poudre fébrifuge n'emportent pas la fiévre, on en donnera une quatriéme & même une cinquiéme dans les tems qu'il ne doit point avoir de fiévre, comme nous l'avons dit. Si ces cinq priſes de Poudre ne faiſoient pas ceſſer la fiévre, pour lors il faudroit avoir recours à l'Opiat de Kinkina marqué à la fin de ce Mémoire, & que l'on donneroit comme il eſt marqué.

Après que le Malade aura été purgé deux fois, ſoit avec la Poudre vomitive, ou avec la Poudre fébrifuge, ou avec les Pilulles purgatives univerſelles, on pourra lui donner un ou deux potages dans les jours où il ne doit point avoir de fiévre, pour ſoutenir ſes forces; mais on ne lui en donnera pas les jours que la Fiévre doit venir.

Curation des Fiévres Quartes & double-Quartes.

Lorſque le ſecond accès de Fiévre ne paroît que quarante-huit heures ou environ après que le premier eſt fini, nous ſçavons que la Fiévre eſt Quarte; pour lors on doit laiſſer paſſer le friſſon, comme nous l'avons dit, & obſerver enſuite le dégré de la chaleur & de l'ardeur de la peau, la force & la fréquence du pouls, &c. Si ces accidens ſont conſidérables, on ſaignera le Malade; on fera la ſaignée du pied, s'il eſt aſſoupi, s'il rêve, ou s'il ſe plaint d'une grande douleur de tête; ſi l'on n'obſerve aucun de ces accidens, on fera la ſaignée au bras. Si ce ſecond accès de Fiévre eſt fort long & fort violent, ou ſi le Malade n'a pas eté ſaigné pendant le premier accès, on fera une ſeconde ſaignée huit ou dix heures après la premiere; ſi au contraire l'accès n'eſt pas long, on ſe contentera d'une ſaignée: enfin le Malade ne ſera pas ſaigné pendant ce ſecond accès s'il n'eſt pas violent, s'il n'y a nul mal de tête, ou autre accident, & ſi le Malade a été ſaigné pluſieurs fois dans l'accès précédent, ou qu'il ait été mal nourri, ou qu'il ſoit foible ou abbatu.

Deux heures après que le ſecond accès ſera fini, on donnera au Malade un lavement purgatif, on continuera à lui donner des bouillons de quatre heures en quatre heures, & on lui fera boire ſouvent de la ptiſane; on fera fondre, ſi on peut, dans chaque pinte de ptiſane deux gros de Sel admirable de Glauber, afin de diviſer les humeurs: on continuera ce régime pendant tout le jour qui ſuit l'accès, en donnant au Malade pendant ce tems deux lavemens à huit ou dix heures de diſtance l'un de l'autre: on en rendra un des deux purgatif.

Le lendemain, c'eſt-à-dire, la veille du jour où le troiſiéme accès de Fiévre doit venir, on purgera le malade avec une priſe de la Poudre vomitive convenable à ſon âge, à ſes forces, &c. ſuppoſé que la foibleſſe

de ſon tempérament, ou la délicateſſe de ſa poitrine, ou une deſcente, ou quelqu'autre accident n'en interdiſe pas l'uſage. On obſervera pendant l'effet de ce reméde les précautions marquées dans le Mémoire de l'uſage de cette Poudre. Si le vomitif eſt interdit par quelque raiſon, on ſe ſervira de la Poudre fébrifuge, ou des Pilulles univerſelles.

Si le troiſiéme accès qui revient le lendemain eſt fort violent, on ſaignera encore le malade dans le fort de l'accès, ſoit du bras, ſoit du pied, ſuivant l'indication, & on lui donnera un lavement purgatif deux heures après que l'accès ſera fini : huit ou dix heures après, c'eſt-à-dire, le lendemain de ce troiſiéme accès, on purgera le malade avec une priſe de Poudre fébrifuge purgative. Pendant la journée il ne vivra que de bouillons, & il boira beaucoup de ptiſane.

Si cette Poudre ne cauſe pas de trop grandes évacuations, ou que le malade ne ſoit pas trop abbatu, on pourra le repurger encore dès le lendemain avec la même Poudre : ſi au contraire les évacuations ont été fort abondantes, ou ſi le malade eſt affoibli, on le tiendra le lendemain au bouillon, à la boiſſon, & on lui donnera deux lavemens, dont un des deux ſera purgatif.

On laiſſera paſſer le quatriéme accès ſans ſaigner le malade, à moins que l'accès ne fût très-violent, ou que le malade n'eût un mal de tête inſupportable, ou quelqu'autre accident.

Deux ou trois heures après que cet accès ſera fini, on donnera au malade un lavement purgatif, & dix ou douze heures après ou environ, on le purgera avec une priſe de Poudre fébrifuge purgative, ou avec les Pilules univerſelles : on le purgera (de trois jours l'un) avec ces mêmes purgatifs quatre, cinq ou ſix fois, ſuppoſé que la Fiévre ne finiſſe pas plutôt ; on pourra cependant purger le malade deux jours de ſuite entre les accès, comme nous l'avons dit, ſuppoſé qu'il

ne ſoit pas trop affoibli & trop abbatu par la purgation précédente. Pendant les jours qu'il n'aura point de fiévre, on le nourrira de bouillon & on obſervera le régime marqué ci-deſſus ; on pourra cependant lui donner un ou deux potages après qu'il aura été purgé deux fois, en plaçant ces nourritures dans les jours qu'il n'aura pas de fiévre.

Des Fiévres Double-Quartes.

Les Fiévres double-quartes doivent être traités de la même maniere : on met d'abord le malade au bouillon, à une grande boiſſon, & on lui donne un lavement purgatif deux heures après que l'accès eſt fini : on réitere la ſaignée dans le ſecond accès, ſuppoſé qu'il ſoit violent ; on fait les ſaignées du bras ou du pied ſuivant les accidens.

On purge le malade le lendemain du ſecond accès, ſuppoſé qu'il ait été ſaigné & bien détrempé par la diette & par la boiſſon, car ces précautions doivent toujours précéder les purgatifs ; on lui donnera la Poudre vomitive, s'il n'y a nul accident qui en interdiſe l'uſage : s'il y en a, on mettra en uſage la Poudre fébrifuge, ou les Pilules purgatives univerſelles : on obſervera de placer les purgatifs dans les jours qu'il ne doit pas avoir de fiévre.

Lorſque le malade aura de la fiévre, on ſe contentera de le faire boire ſouvent ; on le fera ſaigner toutes les fois que les maux de tête, ou la violence de la Fiévre le demanderont, on lui donnera un lavement purgatifs deux heures après la fin de chaque accès.

Le malade ſera purgé quatre ou cinq fois avec la Poudre fébrifuge purgative, ſuppoſé que la Fiévre ne céde pas plutôt ; on la fera prendre, comme nous l'avons dit, dans les jours qu'il n'a point de fiévre : ſi le malade eſt guéri par l'uſage de cette Poudre, on lui en donnera encore une priſe trois ou quatre jours après que la Fiévre ſera ceſſée.

Comme les Fiévres quartes & doubles-quartes sont souvent accompagnées d'obstructions invétérées dans les glandes lymphatiques du bas-ventre, ou dans les glandes du foye, elles ne cédent point quelquefois à l'usage de cette Poudre; pour lors on aura recours à l'usage des Opiats fébrifuges décrits ci-après, qu'on donnera comme il est marqué.

Lorsqu'on n'a pas vû le malade dans les premiers accès, il faut lui faire observer d'abord une diette très-sévere, lui faire deux saignées dans l'accès qui paroît, le faire boire beaucoup, & lui donner des lavemens: dès qu'il aura été bien détrempé, on le purgera & on placera le purgatif dans le jour qu'il ne doit point avoir de fiévre: on réitérera la saignée dans l'accès suivant, si la Fiévre est vive, & on suivra la Méthode prescrite ci-dessus pour les fiévres quartes.

Maniere de faire les Bouillons.

Prenez trois livres de rouëlle de veau, la moitié d'une volaille écorchée, faites bouillir le tout dans un pot de terre avec trois pintes d'eau (mesure de Paris) c'est-à-dire, six livres d'eau réduites à quatre livres qui font deux pintes pour cinq ou six bouillons.

Bouillons pour les Pauvres.

Les Bouillons pour les Pauvres seront faits avec le poulmon de Veau ou de Mouton, ou les issues, c'est-à-dire, les extrémités de Veau ou de Mouton bouillies dans de l'eau.

Bouillons pour les Malades qui ſont dans une extrême miſere.

Prenez un demi-quarteron ou tout au plus un quarteron de beurre frais, & à ſon défaut du beurre ſalé qu'on aura fait deſſaler dans l'eau, faites-le rouſſir dans une poële ou poëlon bien écuré, enſuite vous y ajouterez peu-à-peu un quarteron de fleurs de farine ou de ris en poudre, remuez bien le tout avec une cuillere de bois, juſqu'à ce que la farine ou le ris ſoient rouſſis & bien cuits; enſuite vous verſerez là-deſſus deux pintes d'eau bouillante (meſure de Paris): vous ferez bouillir le tout pendant un demi-quart d'heure, puis vous le retirerez du feu, & vous le garderez dans un pot de grès.

Cette quantité peut ſervir pour quatre ou cinq bouillons: à chaque fois qu'on en donnera au malade, on remuera avec une grande cuillere une eſpece de boullie qui ſe dépoſe au fond; on peut délayer une ou deux fois par jour un jaune d'œuf dans un de ces bouillons.

Ptiſane.

Les ptiſanes ſe feront avec du chiendent & de la regliſſe. Lorſque la ſaiſon eſt fort chaude, ou que la chaleur de la peau eſt fort ſéche & ardente, on peut jetter dans cette ptiſane quelques zeſtes de citron, ou de la racine d'ozeille, on y écraſer quelques groſeilles rouges pour lui donner un goût aigrelet.

Les Pauvres peuvent uſer pour toute boiſſon d'eau panée, qui ſe fait en jettant une croûte de pain grillée & toute chaude dans de l'eau.

Lorſque les urines ſont fort rouges, ou qu'elles ne coulent pas proportionnément à la boiſſon, on fait fondre dans chaque pinte de ptiſane ou d'eau panée un demi-gros ou un gros de nitre purifié, ou a ſon défaut une pareille doſe de criſtal minéral.

Lavemens.

Les lavemens feront faits avec une décoction de graine de lin, ou avec une décoction d'herbes émollientes, telles que la poirée, le feneçon, la mauve, la guimauve, &c. Quand on voudra rendre un lavement purgatif, on y mêlera deux ou trois onces de miel commun, ou de miel violat, &c. Les perfonnes qui ont les entrailles délicates, peuvent mettre à la place de miel une once de lénitif fin.

Les payfans éloignés de fecours, & très-pauvres, prendront des lavemens d'eau tiede, dans laquelle on pourra mêler un peu de vinaigre : quand on voudra les rendre purgatifs, on fera bouillir un moment dans une chopine d'eau, (mefure de Paris,) un gros & demi ou deux gros de féné, enfuite on paffera le tout & on le donnera au malade.

Opiat fébrifuge.

Prenez une once de Quinquina en poudre, trois gros de fel ammoniac, incorporez le tout avec une fuffifante quantité de fyrop commun ou de miel, pour en faire un Opiat fébribugé, que l'on partagera en douze prifes.

Si les malades ont la peau jaune, ou fi les urines font épaiffes, ou s'il ont un fédiment pareil à de la brique pulvérifée, comme il arrive fouvent dans les fiévres quartes invétérées, on ajoutera à cet Opiat une demie-once de teinture de Mars tartarifée, & on partagera toujours le tout en douze prifes

Opiat fébrifuge pour ceux qui font très-pauvres

Prenez des coquilles d'œufs, mettez les en tas fur un âtre, couvrez-les de charbons bien ardens, & fai-

tes-les calciner, enſuite vous ſéparerez avec une plume la cendre des charbons qui eſt tout autour en poudre, vous prendrez les coquilles d'œufs calcinées que vous mettrez en poudre dans un mortier, vous garderez cette poudre dans un lieu ſec.

Prenez une once de cette poudre, trois gros de ſel ammoniac, incorporez le tout avec du miel ou avec du ſyrop commun, partagez-le en douze priſes : on y ajoutera une demi-once de teinture de Mars tartariſée, lorſque la peau des malades ſera jaunâtre, ou que les urines ſeront briquetées.

Il ne faut jamais calciner les coquilles d'œufs dans un four, ni dans un pot, ni dans un lieu fermé, & il faut prendre garde de les trop brûler, car dans ces deux cas, elles ſont trop âcres : il faut que ces coquilles reſtent d'un gris cendré ou blanchâtre.

Il ne faut jamais donner de cet Opiat fébrifuge que le malade n'ait été bien détrempé, qu'il n'ait été ſuffiſamment ſaigné, ſur-tout qu'il n'ait été bien évacué par les purgatifs.

Après que les malades ont été bien préparés & bien évacués, on leur en donne une priſe à la fin d'un accès, on continue à leur en donner une de trois heures en trois heures, jour & nuit, depuis la fin d'un accès juſqu'au commencement de l'autre : ils avalent chaque priſe dans du pain à chanter, & ils boivent par deſſus un verre d'eau ou de ptiſane : on peut partager chaque priſe en deux ou trois bols, afin qu'ils l'avalent plus aiſément ; s'il ne peuvent pas avaler l'Opiat en bol, on délaye chaque priſe dans un verre d'eau, ou de ptiſane : le malade prendra un boillon une heure & demie après chaque priſe.

Dès que la fiévre recommence, on ſuſpend l'uſage de l'Opiat, & on en fait reprendre au malade dès que l'accès eſt ſur ſa fin.

Après qu'un accès de fiévre a manqué, on ne donne plus de cet Opiat ſi ſouvent ; on ſe contente de faire

prendre une prise de cet Opiat le matin à jeun ; une heure & demie aprés il prend un bouillon, ou un potage, ou un peu de pain : il avale une seconde prise d'Opiat une heure & demie avant son dîné, qu'il fait avec des viandes unies rôties ou bouillies, & il prend la troisiéme prise une heure & demie avant son soupé, qui ne doit être que d'un léger potage : il continue ainsi pendant trois semaines, ayant soin de lui donner des lavemens dès que le ventre n'est point libre.

Les personnes qui ont la poitrine délicate & foible, boiront par-dessus chaque prise d'Opiat un verre de ptisane faite avec l'orge & la racine de guimauve ; s'ils sont à leur aise, ils useront de la ptisanne de Quinquina suivante à la place de l'Opiat marqué.

Il faut toujours préferer l'Opiat fait avec le Quinquina à celui qui est composé avec des coquilles d'œufs calcinées, car l'effet du Quinquina est bien plus sûr.

Ptisane.

Prenez une once de Quinquina en poudre, un demi-septier de vin & une pinte d'eau, (mesure de Paris,) faites bouillir le tout ensemble pendant un quart d'heure ; ensuite passez-le, & le gardez dans une bouteille de verre bien bouchée ; & on le partagera en six prises.

Avertissement.

Les personnes fort délicates & riches pourront se servir de purgatifs plus doux & plus convenables à la délicatesse de leur tempérament, que ne l'est la poudre fébrifuge purgative ; ils feront bien de prendre pendant le cours de leurs fiévres deux tassées de l'apozéme suivant entre chaque bouillon à une heure de distance l'une de l'autre, & dans les intervalles ils boiront plusieurs fois de la ptisane. Ces apozêmes divisent & attenüent les levains de la fiévre, ils facilitent leur

évacuation, soit par la transpiration, soit par les urines, & rendent l'effet des lavemens & des purgatifs beaucoup plus considérables, & plus salutaires.

J'exhorte les personnes riches à ne pas arrêter tout d'un coup leur fiévre en prenant du Quinquina immédiatement après le premier accès; ils feroient beaucoup mieux de se purger deux ou trois fois avant que de commencer le Quinquina, & de souffrir deux ou trois accès de fiévre. Le Quinquina agit ensuite plus promptement, & les malades ne sont pas sujets à des retours de fiévres prochains; car les mouvemens violens qu'il y a dans le sang pendant un accès de fiévre, brisent & divisent les levains de fiévre trop grossiers, qui séjournent dans les glandes & dans les vaisseaux lymphatiques capilaires, & en évacuent une partie par les sueurs, ou par les urines, & ils disposent les autres à être plus facilement évacués par les purgatifs & par le Quinquina.

Ce dernier reméde n'agit point, comme on le pense, en fixant l'humeur de la fiévre; il la divise, & l'évacue par la transpiration; c'est par cette raison que je n'approuve point la méthode de prendre le Quinquina, même purgatif, immédiatement après le premier ou le second accès de fiévre intermittente, parce que les levains de la fiévre ne sont pas assez détrempés pour que le Quinquina puisse les évacuer par la transpiration, c'est-à-dire, pour qu'il puisse les faire passer par les glandes de la peau; cependant le désir ardent qu'ont les malades de n'avoir plus la fiévre, & la complaisance de bien des Médecins ont établi cette méthode, de maniere qu'on se trouve souvent forcé par les personnes riches à les mettre promptement à l'usage du Quinquina.

Lorsqu'on a été obbligé de prendre ce parti, il faut continuer l'usage du Quinquina pendant un mois, ou cinq semaines, & en faire prendre quatre fois par jour pendant les premiers quinze jours, & par la suite

trois fois ; car si pour lors le Quinquina n'est pas continué fort long-tems & à forte dose, il ne détruit pas, & n'évacue pas en entier les levains de la fiévre, & elle recommence quelque temps après ; ce qui a fait croire à ceux qui ne sont point Médecins, que le Quinquina ne faisoit que fixer l'humeur.

Le Quinquina donné à une ou deux prises par jour n'est point fébrifuge ; la dose est trop foible pour qu'elle puisse évacuer les levains fiévreux, & les faire sortir par les glandes de la peau : on ne peut les regarder dans cette dose que comme bon stomachique qui soutient les digestions, & empêche que le chyle ne soit d'un mauvais caractere ; c'est pourquoi je pense qu'il faut toujours donner au moins trois prises de Quinquina par jour.

On fera même fort bien d'y joindre dans le commencement de son usage quelque sels alkalis, tels que ceux d'Absinthe, de petite Centaurée, &c. ou quelques sels neutres, tel que le sel ammoniac, le sel admirable de Glauber, le Tartre vitriolé, afin de fondre & diviser plus puissamment les levains de fiévre trop épaissis, & de fortifier l'action de ce fébrifuge.

On pourroit encore ajouter beaucoup d'observations sur l'usage du Quinquina ; mais comme ces Mémoires ne sont faits que pour l'instruction des personnes charitables qui prennent soin des pauvres malades de la campagne, ou pour leur propre soulagement, lorsqu'elles ne sont point à portée d'avoir des Médecins, j'ai cru ne devoir point entrer dans de trop grands détails qui ne peuvent être utiles qu'aux édudians en Médecine, pour lesquels nous donnerons dans la suite un Traité des Fiévres beaucoup plus éxact & plus instructif.

Apozême.

Prenez feuilles de Bourroche, de Buglose, & de Scolopendre hachées menues, faites-les bouillir un

moment dans un pot de terre avec une pinte d'eau, (mesure de Paris,) ensuite on le passera, on y fera fondre deux ou trois gros de sel admirable de Glauber, ou même une demi-once selon la force & le températnment du malade.



METHODE

SUIVANT LAQUELLE LES personnes charitables doivent traiter les Pauvres de la campagne attaqués de Fiévres continues simples.

NOUS avons dit qu'on nommoit fiévres continues, celles qui ne cessoient point depuis le commencement de la maladie jusqu'à sa fin ; qu'on les distinguoit en deux classes ; qu'on plaçoit dans la premiere celles qui n'étoient pas accompagnées d'inflammation, & qu'on les appelloit *Fiévres continues simples* ; qu'on rangeoit dans la seconde classe celles dans lesquelles quelque partie étoit enflammée, & qu'on leur donnoit le nom de *Fiévres continues inflammatoires.* Nous commencerons par la curation des fiévres continues simples.

Les vûes ou indications générales qu'on doit avoir pour la curation de ces fiévres, ne doivent pas être différentes de celles qu'on a pour guérir les fiévres intermittentes, puisqu'elles dépendent de la même cause générale, c'est-à-dire, des levains, ou humeurs renfermées dans les glandes, dans les vaisseaux lymphatiques les plus fins, dans la cavité de l'estomach, & dans celle des intestins.

On ne peut guérir ces fiévres qu'en évacuant ces

levains, puiſqu'ils en ſont la cauſe ; mais on ne doit jamais en tenter l'évacuation, comme nous l'avons dit ;

1°. Qu'on n'ait rendu les humeurs fluides. 2°. Qu'on n'ait diminué la tenſion de toutes les parties ſolides, 3°. Que l'embouchure des glandes, & la cavité de leurs vaiſſeaux ſécrétoires ne ſoient ſuffiſamment ouverts, pour que les humeurs puiſſent y paſſer, & s'évacuer.

Les moyens pour remplir ces indications, ſont les mêmes que ceux dont on ſe ſert dans les fiévres intermittentes : on donne de la fluidité aux humeurs par la diette & la grande boiſſon des ptiſanes convenables. On rend de la ſoupleſſe aux parties ſolides, & l'on ouvre les glandes en diminuant le gonflement des vaiſſeaux par la ſaignée.

Après que les accès des fiévres intermittentes ſont finis, la raréfaction du ſang & le gonflement des vaiſſeaux ſe diſſipent, les parties ſolides reviennent dans leur ſoupleſſe naturelle, & l'ouverture des glandes & de leurs vaiſſeaux excrétoires eſt rétablie dans l'état ordinaire ; ainſi rien ne s'oppoſe pour lors de la part des ſolides à l'évacuation des humeurs : mais dans les fiévres continues, la fermentation fébrile ſubſiſtant toujours, le ſang eſt toujours plus raréfié que dans l'état naturel, les vaiſſeaux ſont toujours plus gonflés ; ainſi les parties ſolides ſont toujours plus tendues, & l'embouchure des glandes, & la cavité de leurs vaiſſeaux excrétoires ſont toujours plus comprimées, & plus retrécies qu'elles ne doivent l'être : or comme on ne peut donner de la ſoupleſſe aux parties ſolides, ni ouvrir les glandes ; qu'en diminuant le gonflement des vaiſſeaux, & qu'on ne peut y réuſſir, qu'en évacuant une partie de la liqueur trop raréfiée qui les gonfle, il faut répéter plus fréquemment les ſaignées dans les fiévres continues, que dans les fiévres intermittentes,

On continuera (dans le redoublement de la fiévre qui ſuccede au premier accès) à donner de la fluidité

aux humeurs par la diette & par une grande boiſſon. On ne donnera aux malades des bouillons que de quatres heures en quatre heures, on leur fera boire ſouvent de la ptiſane; on fera bien (ſi l'on peut) de leur donner entre deux bouillons, deux verres d'une ſeconde ptiſanne qu'on nommera Apozème, pour la diſtinguer de la boiſſon ordinaire; car comme la ptiſane ordinaire devant être fort légere & fort aqueuſe, elle ne pénetre pas aiſement les humeurs graſſes & épaiſſies, il faut avoir recours à une boiſſon plus pénétrante, qui ne puiſſe pas cependant trop augmenter le mouvement du ſang qui n'eſt que trop vif: c'eſt pourquoi on mettra en uſage une décoction de Bourroche & de Buglo-ſe, dont les malades boiront deux grandes taſſées entre deux bouillons; ils boiront outre cela entre les bouillons quatre ou cinq verres de ptiſane ordinaire.

Dès que la chaleur de ce ſecond redoublement ſera un p[illegible] forte, on ſaignera le malade à un des bras, à moins qu'un grand mal de tête, ou un aſſoupiſſement, ou un autre accident ne demandât une ſaignée du pied; la ſaignée doit être proportionnée à l'âge, aux forces, au tempérament du malade, & à la violence de la fiévre & des accidens qui ſe préſenteront.

Trois ou quatre heures après cette ſaignée, on donnera au malade un lavement d'eau; & cinq ou ſix heures après, on le reſſaignera, ſi la vivacité de la fiévre n'eſt pas fort diminuée.

Deux heures après que le redoublement ſera diminué, ou deux heures après que la ſueur (qui ſurvient ordinairement à la fin des redoublemens) ſera paſſée, on donnera au malade un lavement purgatif, & on le fera boire beaucoup pendant tout l'intervalle qui eſt entre les redoublemens.

Si le troiſiéme redoublement eſt vif, on ſaignera encore le malade, & même on fera une ſeconde ſaignée huit ou dix heures après la premiere, ſi la vivacité, ou la longueur du redoublement le demande: on

donneta dans le redoublement un ou deux lavemens d'eau ; on fera boire beaucoup le malade, on lui donnera deux prises d'apozème entre deux bouillons, & on lui fera prendre un lavement purgatif deux heures ou environ après que le redoublement sera diminué, ou que la sueur sera finie.

On continuera toujours la même conduite jusqu'à ce que les humeurs soient devenues fluides, & que la tension & la roideur des parties solides soient diminuées.

Tous les symptômes ou signes qui marquent le rétablissement des sécrétions, (c'est-à-dire, de la filtration des humeurs par les glandes,) annoncent la fluidité des humeurs & la souplesse des parties solides : car nous avons fait connoître que les humeurs ne pouvoient se filtrer par leurs glandes, tant qu'elles étoient trop épaissies, & que l'embouchure des glandes & la cavité de leurs vaisseaux excrétoires étoient trop resserrées, tant que les vaisseaux, ou les parties solides qui les entourent, étoient trop tendues & gonflées.

Entre les différens symptômes qui peuvent indiquer le rétablissement des sécrétions, les principaux & les plus sensibles sont, 1°. Une plus grande humidité de la langue, & une diminution marquée dans l'ardeur & la sécheresse de la peau (comparée avec ce qu'elles étoient dans le redoublement.) En effet la langue ne peut être plus humide, ni la peau moins séche & moins ardente, que la salive & l'humeur de la transpiration ne soient moins épaissies, qu'elles ne se séparent plus abondamment & plus aisément par les glandes de la langue & de la peau, & par conséquent que ces glandes ne soient moins comprimées & moins resserrées par les parties qui les entourent.

2°. Le second symptôme est le changement qui arrive dans les urines. Elles sont claires & peu colorées, lorsque l'épaississement des humeurs est considérable,

& que la cavité des glandes, ou de leurs vaisseaux excrétoires est fort retrécie. 1°. Lorsqu'elles deviennent plus colorées. 2°. Lorsqu'on y remarque une espéce de matiere mucilagineuse ou glaireuse fort legere, transparente, suspendue en forme de petits nuages, ou déposée au fond du verre, & lorsque les urines claires deviennent troubles, sans être d'un jaune foncé ou rougeâtre; pour lors il est certain qu'une partie des humeurs est devenue assez fluide pour être portée avec l'urine sur les glandes des reins, & que ces glandes sont assez ouvertes pour donner passage à des parties plus grossieres que celles qui y passoient auparavant.

3°. Lorsque le ventre sera souple, il sera évident que tous les viscères renfermés dans cette cavité seront moins gonflés, & que les humeurs contenues dans la cavité des intestins sont moins raréfiées.

4°. Enfin celui de tous les symptômes qui annonce le plus clairement le commencement de la souplesse des parties solides & de la liberté des glandes, est le caractere des évacuations que procurent les lavemens, ou de celles qui arrivent naturellement & sans ce secours, lorsqu'elles seront jaunâtres ou brunes sans être noires, & qu'elles auront la consistance d'une purée, ou claire ou épaisse; pour lors on ne pourra pas douter que la bile, le suc pancréatique, & les autres humeurs qui se filtrent par les glandes des viscères du bas ventre, ne soient moins épaissies, & que les glandes de tous ces viscères, & sur-tout celles des intestins, ne soient suffisamment ouvertes, pour que les différentes humeurs qui s'y présentent puissent y passer & être évacuées.

On connoîtra donc par les signes ou symptômes marqués ci-dessus, & sur-tout par le caractere bilieux des évacuations du bas ventre, qu'une partie des humeurs épaissies est devenue plus fluide, que les parties

solides sont plus souples, & que les glandes, & sur-tout celles des intestins, sont assez ouvertes, pour que les humeurs puissent y passer aisément.

Or, comme le séjour des humeurs dans le sang peut augmenter & allonger les redoublemens, & qu'il peut produire différens autres désordres, il ne faut pas différer de les évacuer, dès que les symptômes marqués ci-dessus nous indiquent qu'elles sont assez fluides, & les parties solides assez souples : mais tant qu'on n'observera pas plusieurs des signes marqués ci-dessus, & sur-tout tant qu'on ne verra pas des matieres bilieuses & fondues dans les évacuations du bas-ventre, il ne faut pas hazarder un purgatif qui produiroit nécessairement des accidens très-considérables, & souvent funestes ; ainsi on se contentera de tenir les malades à la diette, de les faire boire beaucoup, de leur faire donner des lavemens, & de les faire saigner autant que la vivacité de la fiévre l'exigera, jusqu'à ce qu'on remarque plusieurs des signes de coction marqués ci-dessus, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'on remarque plusieurs des symptômes qui annoncent un commencement de fonte dans les humeurs, & de souplesse dans les parties solides.

Ces symptômes paroissent plus ou moins promptement ; ils se manifestent quelquefois après le troisiéme redoublement : mais ils ne paroissent le plus souvent qu'après le cinquiéme ou le septiéme.

Lorsque les signes qui indiquent un commencement de fonte dans les humeurs, & de souplesse dans les parties, ont fait connoître qu'il est tems de purger les malades, pour lors on examinera, 1°. Si la fiévre qui subsiste entre les redoublemens, n'est pas encore trop vive, pour qu'on puisse placer un purgatif. 2°. Si l'intervalle qui est entre la fin d'un redoublement & le commencement de l'autre, n'est pas trop court, pour que l'effet du purgatif puisse être fini avant que le redoublement recommence. Si cet intervalle n'étoit que

de trois ou quatre heures, ou ſi la fiévre qui ſubſiſte entre les redoublemens eſt vive, on continuera le régime marqué ci deſſus, en ſaignant les malades toutes les fois que la violence de la fiévre l'exigera ; ſi au contraire la fiévre qui ſubſiſte dans l'intervalle des redoublemens eſt médiocre, ſi cet intervalle eſt de cinq ou ſix heures, on commencera par faire vomir les malades ; 1°. Parce que l'effet de ce reméde eſt plutôt fini ; 2°. Parce qu'il évacue plus parfaitement les humeurs renfermées dans la cavité de l'eſtomach & dans les glandes de ce viſcere ; ainſi on donnera d'abord une priſe de la Poudre vomitive à la doſe marquée dans le Mémoire de ſon uſage, & avec les précautions qui y ſont preſcrites : on la placera peu de tems après que le redoublement & la ſueur seront finis, afin que ce reméde puiſſe avoir produit ſon effet avant que le redoublement ſuivant recommence : ſi le redoublement qui ſuit le purgatif eſt violent, on ſaignera encore le malade, & on continuera à lui donner des bouillons, de la priſane & des apozèmes, comme il eſt marqué ; s'il n'eſt pas conſidérable, & s'il n'eſt point accompagné d'accident qui faſſe craindre une inflammation dans quelques uns des viſcéres, on ne ſaignera pas le malade, ſur-tout ſi ce ſont des pauvres & des payſans ; car le ſang & les liqueurs de ceux qui ne ſont pas nourris d'alimens ſucculens, ou qui boivent peu de vin ou d'autres liqueurs ſpiritueuſes, ſe raréfient moins ; ainſi ces malades ont moins beſoin de ſaignées que les autres.

On fera prendre aux malades pendant ce redoublement un ou deux lavemens d'eau, pour emporter les humeurs dont l'évacuation a pû être ſuſpendue par le redoublement, leſquelles en fermentant dans les inteſtins augmentent la fiévre, & agitent le malade ; lorſque ce redoublement ſera fini, on donnera au malade un lavement purgatif.

Pendant le redoublement ſuivant, on continuera l'u-

ſage des bouillons, de la ptiſane, des apozèmes & des lavemens, comme il eſt marqué ; mais on ne ſaignera pas le malade, à moins que la vivacité de la fiévre ou quelqu'autre accident ne rende la ſaignée néceſſaire : par cette conduite on fera une nouvelle fonte dans les humeurs qui étoient reſtées épaiſſies ; ainſi dès que ce redoublement ſera fini, on purgera le malade pour évacuer ces humeurs.

On lui donnera encore une priſe de Poudre vomitive, s'il a eu des envies de vomir depuis le dernier vomitif, ou s'il a vomi de la bile, ou des vers.

Si au contraire l'eſtomach paroît avoir été débarraſſé par le vomitif, on le purgera avec une priſe de la Poudre fébrifuge purgative, ou avec une priſe de Pilulles univerſelles purgatives, ſelon ce qui eſt marqué dans le Mémoire de leurs uſages.

On continuera le lendemain à ſoutenir la fonte des humeurs, & à entretenir ou augmenter la ſoupleſſe des parties ſolides, en tenant les malades au bouillon, en leur faiſant boire beaucoup de ptiſane, en leur donnant deux priſes d'apozème entre chaque bouillon, & en leur faiſant prendre un ou deux lavemens d'eau pendant le redoublement.

A la fin du redoublement on purgera le malade avec la Poudre fébrifuge, ou avec les Pilulles purgatives.

Quoique ces fiévres ſoient continues, il y a cependant preſque toujours un redoublement plus fort, & un autre plus foible : on placera, autant qu'il ſera poſſible, le purgatif à la fin du redoublement le plus foible, 1°. Parce que le malade étant moins abbatu ſoutient mieux l'effet du Purgatif. 2°. Parce qu'on peut diminuer par l'évacuation la vivacité du redoublement ſuivant.

On continuera à purger les malades de deux jours l'un, comme il eſt marqué, juſqu'à ce que la fiévre ait ceſſé, ou ſoit fort diminuée ; & dans l'intervalle d'une

purgation à l'autre, on obſervera la conduite preſcrite ci-deſſus.

La diminution ou la ceſſation de ces ſortes de fiévres arrive quelquefois après le ſeptiéme jours; mais pour l'ordinaire ces fiévres durent juſqu'au quatorze, & quelquefois même elles s'étendent juſqu'au vingt-un.

Si après avoir purgé cinq ou ſix fois le malade, il reſtoit encore un peu de fiévre marquée par des redoublemens qui paruſſent aux mêmes heures ou environ, & que ces redoublemens ne fuſſent pas violens, pour lors on feroit prendre aux malades de l'Opiat fébrifuge, ou de la ptiſane fébrifuge, comme il eſt marqué à la fin de ce Mémoire : mais il ne faut jamais donner ces remédes dans les fiévres continues, ni dans les fiévres ſubintrantes, que le malade n'ait été bien évacué par les ſaignées & par les purgatifs; que les redoublemens de fiévres ne ſoient fort médiocres, & que la maladie ne ſoit ſur ſa fin. Lorſqu'on met trop tôt en uſage le Quinquina, il ſupprime les évacuations, il tend le ventre, & augmente la fiévre.

Si les malades rendent des vers, ou par en haut, ou par en bas, & qu'ils n'aient pas de dévoyement, pour lors on leur fera uſer pour boiſſon ordinaire de la ptiſane marquée à la fin de ce Mémoire, & on fera fondre dans chaque bouillon, ou dans chaque priſe d'apozème deux grains de ſel d'abſynthe : on ceſſera de leur en donner après qu'ils auront été deux jours ſans rendre de vers.

S'ils ont en même-tems du dévoyement, on les traitera comme il eſt marqué ci-après. On a donné à ces fiévres le nom de Fiévres Vermineuſes, &c. Mais comme on doit les traiter de même que les fiévres continues ſimples, à l'exception des différences marquées ci-deſſus, nous n'avons pas cru devoir en faire un article ſéparé.

Lorſque les fiévres continues ſimples ſont accompagnées de dévoyement, il faut bien examiner le caractere des humeurs : ſi elles ſont bilieuſes & humorales, telles qu'une purée, il n'y a rien à changer dans toute la conduite que j'ai marquée, excepté qu'il faudra ſupprimer les apozèmes, les lavemens purgatifs, & s'en tenir aux lavemens adouciſſans marqués à la fin de ce Mémoire. Cette eſpéce de dévoyement eſt ſalutaire, & ne dure pas : il ne doit point empêcher qu'on ne ſaigne les malades dans le commencement autant de fois que la grandeur de la fiévre l'exigera.

Si les matieres que rendent les malades ſont fort glaireuſes, qu'ils ſe plaignent de vives douleurs dans les inteſtins, on traitera cette fiévre comme une diſſenterie accompagnée de fiévre continue; ainſi on ſuivra la conduite marquée dans le Mémoire de cette maladie.

Si au contraire les matieres que rendent les malades ſont très-ſéreuſes, pareilles à une ſéroſité jaunâtre ou verdâtre, dans laquelle on voie nâger quelques glaires hachés ; ou ſi l'on remarque au fond de cette ſéroſité quelques humeurs ſans liaiſon, & pareilles à une eſpéce de terre délayée brune, ou verdâtre, ou blanchâtre, pour lors on leur donnera dès le commencement, des bouillons & des ptiſanes différentes qui ſeront marquées à la fin de ce Mémoire ; car quoiqu'il ne faille pas arrêter trop bruſquement ce dévoyement, il eſt pourtant néceſſaire de le modérer par l'uſage des bouillons, des ptiſanes, & des lavemens convenables, parce que ces évacuations ſéreuſes dépouilleroient le ſang d'une ſi grande ſéroſité, qu'il ne pourroit circuler dans les vaiſſeaux capillaires, & que les ſécrétions ſeroient fort imparfaites.

Ce dévoyement ne doit point empêcher qu'on ne ſaigne le malade dès le commencement, proportionnément à la violence de la fiévre, mais il faut mettre plus de diſtance entre chaque ſaignée ; & comme il affoiblit beaucoup les malades, on doit ménager les

faignées dans la fuite de la maladie, & n'en faire qu'autant qu'on y eft forcé par la violence de la fiévre, ou d'autres accidens.

Si après vingt-quatre heures de l'ufage des bouillons, des ptifanes & des lavemens capables de modérer le dévoyement, il ne fe trouve pas fort diminué, on fera prendre aux malades avant chaque bouillon, trente-fix grains de craye de Briançon en poudre délayée dans trois ou quatre cuillerées de bouillon; & s'ils rendent des vers, on mêlera deux grains de fel d'Abfynthe.

Comme cet accident dépend pour l'ordinaire des humeurs contenues dans les premieres voies, qui corrompent & alterent tous les alimens, les boiffons, &c. on peut placer les purgatifs plutôt que dans les fiévres dans lefquelles le ventre eft ferré; ainfi on purgera le malade après le troifiéme, ou tout au plus tard après le quatriéme redoublement: il faut commencer par le faire vomir; mais il faut préférer dans ce cas l'Hipécacuanha à la Poudre vomitive; ainfi on leur en donnera une prife felon qu'il eft marqué dans le Mémoire de fon ufage.

Deux jours après on leur en donnera une feconde prife de la même maniere, fi le dévoyement fubfifte. Dans l'intervalle on nourrira les malades de bouillons, en leur faifant toujours avaler avant chaque bouillon une prife de craye de Briançon, comme nous l'avons dit; ils boiront toujours de la même ptifane, & ils uferont des mêmes lavemens.

Si après la feconde prife d'Hipécacuanha le dévoyement fubfifte, & refte toujours du même caractere, on donnera avant chaque bouillon, vingt-quatre ou trente-fix grains de corne de Cerf calcinée, ou d'os de Bœuf calcinés, au lieu de la craye de Briançon; & s'ils rendent des vers, on y ajoutera deux grains de fel d'Abfynthe à chaque fois; on fera outre cela bouillir un gros & demi de corne de Cerf, ou d'os de Bœuf calcinés

calcinés dans chaque pinte de leur ptisane.

Dès que le dévoyement commencera à diminuer, on purgera le Malade de deux jours l'un, ou avec le syrop magistral ou avec le Catholicon double, ou avec la décoction de Rhubarbe marquée à la fin de ce mémoire, & on continuera à le purger ainsi, & à suivre la conduite marquée ci-dessus, jusqu'à ce que la fiévre & le dévoyement soient cessés.

Si au contraire le dévoyement cesse après la premiere ou second prise d'hypecacuanha, pour lors on purgera le Malade de deux jours l'un, avec les Pilulles purgatives, selon le mémoire de leur usage : on ne leur donnera plus de craye de Briançon, ni de corne de Cerf calcinée, & les bouillons seront faits à l'ordinaire; mais on continuera toujours la ptisane marquée pour le dévoyement, & on ne leur donnera que des lavemens adoucissans, à moins que le ventre ne devienne trop serré : pour lors on fera les lavemens à l'ordinaire, & on en rendra quelques-uns purgatifs, s'il est nécessaire. On donne souvent à ces fiévres le nom de fiévres putrides, sur-tout lorsque les matiéres du dévoyement ont une odeur très-forte ; mais ce ne sont réellement que des fiévres continues simples; ainsi nous n'avons pas cru nécessaire d'en faire un article séparé.

Quoique j'aye marqué qu'on ne doit pas purger les Malades, que les humeurs n'aient été bien détrempées, que les parties solides ne soient détendues, & qu'on ne voye un commencement de fonte dans les évacuations que produisent les lavemens : cependant si la fiévre étoit survenue immédiatement après un grand repas; si les Malades ont pris des alimens solides depuis qu'ils ont eu la fiévre; s'il ont vomi dans leur frisson des humeurs verdâtres, ou brunes; s'ils ont de fréquentes envies de vomir lorsqu'ils boivent de la ptisane, &c. pour lors il ne faut pas différer si long-tems à placer le vomitif, & on pourra leur donner de la poudre vomitive à la fin du premier, ou du second

redoublement, ſuppoſé que la fiévre ne ſoit pas trop forte: on fera cependant toujours précéder une diéte très-ſévére, bien de la boiſſon, des lavemens, & une ou deux ſaignées.

Lorſqu'on n'a pas été averti dès le commencement de la maladie, & que le Malade n'a pas obſervé une diéte exacte, on ne lui donnera que deux ou trois bouillons dans les premieres vingt-quatre heures; & s'il n'a pas été ſaigné, on fera les premieres ſaignées plus près les unes des autres, c'eſt-à-dire, à ſix ou ſept heures d'intervalle, pour réparer le tems qui a été perdu, & empêcher que la fiévre ne devienne inflammatoire; on ſuivra du reſte ce que nous avons propoſé.

Manieres de faire les Bouillons.

Prenez trois livres de rouelle de Veau, la moitié d'une volaille, faites bouillir le tout dans un pot de terre avec trois pintes d'eau, (meſure de Paris,) c'eſt-à-dire, avec ſix livres d'eau réduites à quatre, c'eſt-à-dire, deux pintes pour cinq ou ſix bouillons.

Bouillons pour les Pauvres

Les bouillons pour les Pauvres ſeront faits avec le poulmon de Veau ou de Mouton, ou les iſſues, c'eſt-à-dire, les extrémités de ces animaux bouillies de même dans l'eau.

Bouillons pour les Malades qui ſont dans une extrême miſére.

Prenez un demi-quarteron, ou tout au plus un quarteron de beurre frais, ou a ſon défaut du beurre ſalé qu'on aura fait deſſaler dans l'eau, faites-le rouſſir dans un poëlon bien écuré: enſuite vous y ajouterez peu à-peu un quarteron de fleurs de farine, ou de ris en

poudre ; remuez bien le tout avec une cuilliere de bois, jusqu'à ce que la farine ou le ris soient bien roussis, & bien cuits, ensuite vous verserez dessus deux pintes d'eau bouillante, (mesure de Paris :) puis vous ferez bouillir le tout pendant un demi-quart d'heure : ensuite vous le retirerez du feu, & vous le garderez dans un pot de grès.

Cette quantité peut servir pour cinq ou six bouillons : à chaque fois qu'on en donnera au Malade, on remuera avec une grande cuilliere tout ce qui est dans le pot, pour mêler une espéce de bouillie qui se dépose au fond : on peut délayer une ou deux fois par jour un jaune d'œuf dans ces bouillons.

Lorsque le Malade a des vers, on fera fondre dans chaque bouillon, ou dans chaque prise d'apozème, deux grains de sel d'Absinthe, jusqu'à ce qu'on ne voye plus de vers dans les évacuations du Malade.

Apozème.

Prenez des feuilles de Bourroche & de Buglose rompues par morceaux, de chacune deux poignées ; faites-les bouillir pendant deux ou trois minutes dans deux livres d'eau, c'est-à-dire, dans une pinte d'eau, (mesure de Paris ;) ensuite on passera le tout, & l'on y mêlera, si l'on veut, trois onces de syrop violat, ou autre syrop convenable : si le ventre n'est point libre, on fait fondre trois ou quatre gros de sel de Glauber dans chaque pinte de cet apozème.

Bouillon pour les Malades qui ont un dévoyement séreux.

Lorsque les Malades ont un dévoyement, il faut mettre dans le pot avec la viande pour faire les bouillons, deux ou trois cuillerées de lentilles.

A l'égard des pauvres misérables, dont le bouillon

eſt fait avec du beurre ſans viande, on mettra auſſi des lentilles au lieu de ris, & on les fera bouillir juſqu'à ce qu'elles ſoient crevées ; enſuite on paſſera le tout, & on mêlera une ou deux fois par jour dans un ou deux de ces bouillons, un jaune d'œuf frais.

Ptiſane.

Les Ptiſanes ſe font avec du Chiendent & de la Regliſſe : quand il fait fort chaud, ou que les fiévres ſont fort ardentes, on peut y jetter quelques zeſtes de Citron, ou de la racine d'Ozeille, ou bien un peu de Groſeilles rouges.

Les Pauvres peuvent uſer pour toute boiſſon de l'eau panée, qui ſe fait en jettant une croûte de pain bien grillée & toute chaude dans de l'eau.

Lorſque les urines ſont fort rouges, ou qu'elles ne coulent pas proportionnément à la boiſſon, on fait fondre dans chaque pinte de ptiſane, ou demi-gros ou un gros de nitre purifié, ou à ſon défaut, du Cryſtal minéral.

Ptiſane pour ceux qui rendent des vers.

Prenez une poignée de Chiendent, une once de racine de fougere mâle, le tout coupé menu : faites-le bouillir un moment dans un pot de terre avec une pinte d'eau ; enſuite on le paſſera.

Ptiſane pour ceux qui ont un dévoyement ſéreux.

Lorſque le dévoyement n'eſt pas fort conſidérable, on peut ſe contenter de faire bouillir dans une pinte d'eau un gros & demi de corne de Cerf calcinée, ou un gros & demi d'os de Bœuf calciné, avec du chiendent.

Lorſque le dévoyement ſera fort violent, & fort ſéreux, on ſe ſervira de la ptiſane ſuivante.

Prenez deux cuillerées de ris, ou deux petites poi-

gnées de mie de pain bien émiettée, faites-la bien sécher sur une assiette que vous mettrez sur des charbons en la remuant souvent. Lorsque la mie de pain sera bien séche, vous y mêlerez deux gros de corne de Cerf calcinée, ou deux gros d'os de Bœuf calcinés : vous mettrez le tout dans un pot de terre : vous verserez dessus deux pintes d'eau, (mesure de Paris :) vous ferez bouillir le tout pendant un demi-quart d'heure : ensuite vous le passerez à travers un linge avec une légere expression.

Lavemens.

Les lavemens seront faits avec une décoction de son ou de graine de lin, ou avec une décoction d'herbes émollientes, telle que la poirée, le seneçon, la mauve, la guimauve, &c. Quand on voudra rendre un lavement purgatif, on y mêlera deux ou trois onces de miel commun, ou de miel violat. Les personnes qui ont les entrailles délicates, peuvent mettre à la place une demi-once, ou une once de lénitif fin.

Les Paysans éloignés de secours, & très-pauvres, prendront des lavemens d'eau tiéde ; on pourra y mêler quelquefois un peu de vinaigre ; quand on voudra les rendre purgatifs, on fera bouillir un moment dans une pinte d'eau (mesure de Paris,) deux gros de Séné, supposé que ces Malades soient forts : ensuite on passera le tout, & on le partagera en deux lavemens.

Lavement pour ceux qui ont le dévoyement.

Les lavemens de ceux qui ont le dévoyement seront faits avec une forte décoction de graine de lin, ou de feuille de bouillon blanc ; dans laquelle on délayera un jaune d'œuf quand on le jugera à propos.

Les lavemens pour les Pauvres seront faits avec la décoction de graine de lin, ou avec la décoction de feuilles de bouillon blanc, ou avec de l'eau simple,

dans laquelle on fera fondre deux gros de ſuif de chandelle.

Médecine pour les Pauvres qui ont le dévoyement ſéreux.

Prenez une pincée de feuilles d'Argentine, autant de feuilles d'Abſynthe, un demi-gros de Rhubarbe, ou à ſa place un gros & demi de Rapontic, appellée autrement Rhubarbe des Moines, coupée par morceaux: faites bouillir le tout pendant deux ou trois minutes dans un gobelet d'eau: enſuite on le paſſera.

Si on ne trouve point ces feuilles, on mettra à la place un petit morceau de regliſſe.

Opiat fébrifuge.

Prenez une once de Quinquina, trois gros de ſel ammoniac, incorporez le tout avec une ſuffiſante quantité de ſyrop, ou de miel, pour faire un Opiat que l'on partagera en douze priſes.

On fera bien de rendre cet Opiat purgatif pendant les trois ou quatre premiers jours, en mêlant les matins dans la premiere priſe que prend le Malade, le quart d'une priſe de poudre fébrifuge, ou une pilulle univerſelle miſe en poudre: on modérera cependant ces doſes ſelon l'âge & le tempérament du Malade.

Opiat fébrifuge pour ceux qui ſont très-pauvres.

Prenez des coquilles d'œuf, mettez-les ſur un âtre en un tas, couvrez-les de charbons bien ardens; & faites-les calciner: enſuite vous ſéparerez avec une plume la cendre des charbons qui eſt tout au tour, vous prendrez les coquilles d'œuf calcinées que vous mettrez en poudre dans un mortier: vous la garderez dans un lieu ſec.

Prenez une once de cette poudre, deux gros de ſel ammoniac, incorporez le tout avec du miel, ou du ſyrop commun, & partagez-le en douze priſes : on rendra cet Opiat purgatif comme le précédent pendant les trois ou quatre premiers jours.

Il ne faut jamais calciner les coquilles d'œufs dans un four, ni dans un pot, & il faut prendre garde de les trop brûler ; car dans ces deux cas elles ſont trop âcres : il faut que ces coquilles reſtent d'un gris cendré ou blanchâtre.

Il ne faut jamais donner de ces Opiats que les Malades n'aient été bien préparé, & bien évacués, comme je l'ai marqué.

On leur en donne une priſe à la fin de l'accès, & on continue à leur en donner une priſe de trois heures en trois heures, jour & nuit, depuis la fin du redoublement, juſqu'au commencement de l'autre : ils avalent chaque priſe dans du pain à chanter, & ils boivent par-deſſus un verre d'eau ou de ptiſane : on peut partager chaque priſe en trois ou quatre bols, afin qu'ils les avalent plus aiſément : s'ils ne peuvent pas avaler l'Opiat en bol, on délayera chaque priſe dans un verre d'eau ou de ptiſane : le Malade prendra un bouillon une heure & demie après chaque priſe.

Dès que le redoublement commence, on ſuſpend l'uſage de cet Opiat, & on recommence dès qu'il eſt paſſé.

Lorſqu'un redoublement de fiévre a manqué, on ſe contente de donner au Malade une priſe de cet Opiat le matin à jeun ; & une heure & demie après, il prend un bouillon, ou un peu de nourriture : il en prend une ſeconde priſe une heure & demie avant ſon dîné, & une troiſiéme une heure & demie avant ſon ſoupé, qui ne doit être que d'un léger potage : il continuera ainſi pendant douze ou quinze jours.

Pendant cet uſage, on lui donnera des lavemens, ſi le ventre n'eſt pas libre.

Les personnes qui ont la poitrine foible ou délicate & qui sont à leur aise, useront de la troisiéme ptisane à la place de l'Opiat marqué.

Ptisane fébrifuge.

Prenez une once de Quinquina en poudre, un demi-septier de vin & une pinte d'eau, (mesure de Paris :) faites bouillir le tout ensemble pendant un quart d'heure ; ensuite on le passera, on le gardera dans une bouteille de verre bien bouchée, & on le partagera en six prises.

Au reste il ne faut pas se servir de l'Opiat avec les coquilles d'œufs calcinées, que lorsque le Malade ne peut avoir de Quinquina, car ce reméde est bien plus sûr & plus efficace que les coquilles d'œufs.

MÉTHODE

SUIVANT LAQUELLE LES personnes charitables doivent traiter les Pauvres de la Campagne attaqués de Fiévres continues inflammatoires.

LEs fiévres continues qui sont accompagnées d'une inflammation, ou d'une disposition inflammatoire dans quelque partie, & sur-tout dans quelqu'un des viscéres, ont différens noms selon la partie qui est affectée. Par exemple, on nomme Pleurésie ou Péripneumonie, la fiévre continue qui est accompagnée d'une inflammation à la pleure, ou au poulmon. On nomme fiévre inflammatoire du foye, celle dans laquelle ce viscére est enflammé, ou prêt à l'être. On donne le nom de fiévre inflammatoire du bas-ventre, à celle

dans laquelle l'inflammation attaque les inteſtins. On nomme communément fiévre maligne celle dans laquelle le cerveau eſt menacé d'inflammation; enfin l'on donne le nom de fiévres pourpreuſes à celles dans leſquelles on remarque ſur la peau des taches d'un rouge foncé, approchant de la couleur de pourpre.

Avant que de marquer la méthode ſuivant laquelle les perſonnes charitables doivent conduire les Pauvres de la Campagne, attaqués de ces ſortes de fiévres, nous avons cru qu'il étoit néceſſaire de leur donner une idée générale de l'inflammation, & de ſa cauſe, afin qu'ils conçuſſent plus clairement les indications, ou les vues principales qu'on doit avoir dans la curation de ces fiévres.

Idée genérale de l'inflammation d'une partie, & de ſa cauſe.

On entend par le nom d'inflammation, le gonflement d'une partie, accompagné de rougeur, & d'une chaleur conſidérable; c'eſt la rougeur & la chaleur qui accompagnent ce gonflement, ou cette tumeur, qui lui a fait donner le nom d'inflammation.

La couleur & la chaleur de cette tumeur, ou de ce gonflement, démontrent clairement qu'elle eſt cauſée & formée par le ſang proprement dit, c'eſt-à-dire, par la partie rouge de la liqueur qui circule dans nos vaiſſeaux; ce n'eſt point le ſéjour, ou l'engorgement du ſang dans ſes propres vaiſſeaux, qui produit la vraie inflammation, comme nous l'avons dit dans notre Traité de l'œconomie animale; nous voyons tous les jours des parties dans leſquelles il n'y a que très-peu de vaiſſeaux ſanguins être ſouvent enflammées. Par exemple, il y a très-peu de vaiſſeaux ſanguins dans ce qu'on appelle communément le blanc des yeux, & même on n'y en remarque point dans l'état naturel; cependant nous voyons tous les jours cette partie s'enflammer,

c'est à-dire, devenir très-rouge, &c. Il en est de même de la pleure, & de plusieurs autres membranes, dans lesquelles on remarque très-peu de vaisseaux sanguins, & qui ne laissent pas d'être souvent enflammés. Lorsqu'on examine les yeux enflammés, on observe que les vaisseaux qui ne renfermoient auparavant qu'une liqueur claire, telle que la lymphe, sont engorgés par cette liqueur rouge qu'on appelle le sang; d'où il suit, 1°. Que le sang a passé de ses propres vaisseaux dans les vaisseaux lymphatiques. 2°. Que c'est l'entrée ou le passage du sang dans les vaisseaux lymphatiques qui forme la vraie inflammation.

Tous ceux qui ont écrit sur les fiévres inflammatoires, prétendent que l'inflammation des parties est premierement causée par l'épaississement, ou par la grande raréfaction du sang; lorsque (disent-ils) le sang est devenu trop épais (par quelque cause que ce soit,) ses globules ont plus de volume, ils ont plus de consistence ou de fermeté, & ils sont plus étroitement liés & unis les uns avec les autres qu'ils n'étoient: ainsi ils ne peuvent plus passer aisément par les veines capillaires sanguines, dont les tortuosités, les circonvolutions, & les entrelassemens sont incroyables: ils s'y arrêtent, ils s'y engorgent, & produisent bien-tôt dans cette partie un gonflement accompagné de rougeur & de chaleur, auquel on a donné le nom d'inflammation.

De même, selon eux, lorsque le sang est fort raréfié, il distend, & il dilate si fort les veines capillaires sanguines, qu'il leur ôte le jeu de ressort, & qu'il s'y arrête; mais comme les artéres y poussent toujours une nouvelle quantité de sang fort raréfié, les vaisseaux dans lesquels il est arrêté sont gonflés, & forment dans cette partie un gonflement accompagné de rougeur & de chaleur.

Enfin ils prétendent que le sang peut forcer les embouchures étroites des vaisseaux lymphatiques, lorsqu'il est fort raréfié, & qu'il est poussé avec force, com-

me il l'eſt dans le tems du chaud de la fiévre, & que pour lors le ſang ne pouvant les traverſer par rapport à la petiteſſe de leur cavité, il eſt obligé de s'y arrêter, ce qui les gonfle, & produit cette tumeur, accompagnée de rougeur & de chaleur, qu'on nomme inflammation.

Quelque reſpect qu'on ait pour les hommes illuſtres qui ont propoſé, ou qui ont embraſſé cette opinion, il eſt bien difficile de l'adopter, lorſqu'on fait attention que ſi l'inflammation dépendoit d'une cauſe auſſi générale, un ſeul viſcére ne pourroit pas être enflammé ſéparément des autres, & qu'ils devroient l'être tous également, & en même tems.

En effet, le ſang ne peut être épaiſſi que le plus grand nombre des globules, ou autres parties dont il eſt compoſé, n'aient acquis plus de conſiſtence, plus de volume, & plus de liaiſon les unes avec les autres, comme nous l'avons dit: or comme toutes ces parties trop groſſiéres ſont pouſſées également, & en même tems dans tous les vaiſſeaux, elles s'y arrêteront, & s'y engorgeront également & en même tems; ainſi tous les viſcéres ſeront néceſſairement enflammés en même-tems dans cette cauſe générale, ce qui eſt contraire à l'expérience; car nous obſervons tous les jours, par exemple, que le poulmon eſt enflammé, ſans que le foye, les inteſtins, les reins, &c. ſoient attaqués d'inflammation.

La même raiſon nous empêche de penſer que l'inflammation d'une partie puiſſe être premierement cauſée par la grande raréfaction du ſang; car comme il eſt également raréfié dans les viſcéres, il devroit les enflammer tous également & en même tems, & l'on ne pourroit comprendre par quelle raiſon un ſeul viſcére ſeroit enflammé, tandis qu'aucun des autres ne le ſeroit.

L'inflammation particuliere d'un viſcère, par exemple, du poulmon, du foye, &c. ne peut donc dépendre d'une cauſe auſſi générale que l'épaiſſiſſement

du ſang, ou ſa grande raréfaction, elle doit avoir une cauſe qui lui ſoit particuliere.

Pour la découvrir, il faut ſçavoir, 1°. Que chaque viſcére a ſes glandes particuliéres, & que les humeurs ou liqueurs qui s'y ſéparent, ſont toutes d'un caractere différent les unes des autres, c'eſt-à-dire, que l'humeur qui ſe ſépare par les glandes du poulmon, eſt différente de celle qui ſe filtre par les glandes du foye, des reins, &c.

2°. Qu'une de ces humeurs peut être épaiſſie & altérée, ſans que les autres le ſoient; par exemple, l'expérience nous apprend que la bile peut être épaiſſie, & que les glandes du foye peuvent être engorgées, ſans que l'humeur qui ſe ſépare par les glandes du poulmon ait reçu aucune altération, puiſque nous voyons tous les jours des perſonnes être attaquées d'une jauniſſe conſidérable, ſans qu'il y ait aucun dérangement dans la reſpiration, ni dans les fonctions du poulmon.

Dès que l'on ſçait que l'humeur qui ſe ſépare par les glandes d'un viſcére peut être épaiſſie, ſans que les autres humeurs qui ſont filtrées par d'autres viſcéres ſoient altérées, on concevra clairement comment un viſcére eſt enflammé, ſans que les autres le ſoient; car l'humeur épaiſſie ne gonflera que ſes glandes: or ce gonflement des glandes ſuffit pour produire une inflammation, lorſqu'il ſe fait en peu de tems, & que la fiévre ſurvient, parce qu'il interrompt preſque ſubitement le cours du ſang dans ce viſcére.

Pour faire comprendre plus aiſément aux perſonnes qui n'ont nuls principes de Médecine, comment le gonflement ſubit des glandes d'un viſcére accompagné de fiévre, cauſe une inflammation dans cette partie, ſuppoſons qu'un air froid, ou quelqu'autre cauſe, épaiſſiſſe & condenſe en peu de tems l'humeur qui ſe ſépare par les glandes du poulmon, de maniere qu'elle ne puiſſe plus s'en échapper aiſément, & que ces

glandes ſoient gonflées ; il eſt certain, 1°. Qu'elles comprimeront néceſſairement les vaiſſeaux ſanguins qui ſont autour, & qu'elles en rétréciront la cavité ; d'où il ſuit que le ſang pouſſé dans ces vaiſſeaux ne pourra plus les traverſer en la quantité ordinaire, qu'il ſéjournera, & qu'il s'amaſſera dans tous les endroits qui ſont en deçà de celui qui eſt comprimé, ou rétréci, & qu'il diſtendra ou dilatera cette partie des vaiſſeaux.

2°. Il eſt conſtant que les fibres qui forment les parois de la partie du vaiſſeau qui a été dilatée, ſont néceſſairement plus écartées, & plus éloignées les unes des autres ; d'où il ſuit que les embouchures des vaiſſeaux lymphatiques qui y prennent naiſſance, & qui ſortent de ces parois dilatés, ſeront plus ouvertes : ſuppoſons à préſent qu'une fiévre vive s'allume, & raréfie le ſang tout d'un coup, & conſidérablement, il eſt certain, 1°. Qu'il dilatera encore davantage les endroits des vaiſſeaux où il ſéjourne. 2°. Qu'il ſera pouſſé avec plus d'impétuoſité, & qu'il fera contre les parois des vaiſſeaux, des efforts plus conſidérables pour s'échapper ; il agira donc avec beaucoup de force contre les embouchures des vaiſſeaux lymphatiques, & comme elles ont été déja aggrandies, il pourra y entrer, quoique dans l'état naturel ces embouchures ſoient trop étroites pour l'y laiſſer entrer.

Mais comme les vaiſſeaux lymphatiques ne ſont pas auſſi dilatés dans toute leur longueur, qu'ils le ſont dans leurs embouchures, la partie rouge du ſang ne pourra les traverſer, elle s'y arrêtera, elle s'y engorgera, elle les dilatera & produira ce gonflement accompagné de rougeur & de chaleur, auquel on a donné le nom d'inflammation, comme nous l'avons dit ; il arrive donc pour lors dans un viſcére ce que nous voyons arriver dans les yeux lorſque le ſang paſſe de ſes propres vaiſſeaux dans les vaiſſeaux lymphatiques de la partie

qu'on nomme vulgairement le blanc de l'œil, comme nous l'avons dit.

On peut comprendre clairement par cette théorie ; 1°. Que l'inflammation d'un viscére dépend de l'épaissiſſement de l'humeur particuliere qui doit ſe ſéparer par ſes glandes, qui en les gonflant interrompt la circulation du ſang dans cette partie.

2°. Que l'épaiſſiſſement, ni la raréfaction du ſang ne ſont pas capables de faire paſſer le ſang dans les vaiſſeaux lymphatiques, & de cauſer une inflammation ; puiſque la même fiévre qui eſt accompagnée d'une inflammation dans un viſcére, par exemple, dans le poulmon, n'eſt pas accompagnée d'une inflammation dans le foye ; or, ſi l'inflammation du poulmon étoit cauſée par l'épaiſſiſſement du ſang, ou par la grande raréfaction que la fiévre y a excitée, ou par la force avec laquelle le ſang eſt pouſſé lorſque la fiévre eſt vive, le foye & les autres viſcéres ſeront enflammés comme les poulmons ; d'où il ſuit que l'inflammation d'une partie ne dépend ni de l'épaiſſiſſement du ſang, ni de ſa grande raréfaction, ni du mouvement rapide dont il jouit pendant la fiévre.

L'engorgement des glandes d'un viſcére précéde quelquefois la fiévre, il ſe fait le plus ſouvent dans le premier friſſon ; cependant lorſque l'humeur qui doit faire cet engorgement eſt embarraſſée dans une lymphe fort épaiſſie, elle ne ſe développe, & n'eſt dépoſée dans les glandes, qu'après que la continuation de la fiévre l'a développée, & l'a débarraſſée ; par exemple, nous obſervons que l'humeur de la petite vérole n'engorge les glandes de la peau que deux ou trois jours après que la fiévre a commencé. Les taches rouges qu'on obſerve ſur la peau des perſonnes qui ont la rougeole, ne paroiſſent ſouvent que lorſque la fiévre a duré vingt-quatre heures, & ſouvent plus long-tems. La toux, l'oppreſſion, la douleur de côté qui marquent l'engor-

gement des glandes du poulmon, paroiſſent ſouvent dans le premier accès de la fiévre : on voit même quelquefois les Malades commencer dès-lors à cracher un peu de ſang ; mais nous obſervons auſſi quelquefois que tous ces accidens n'éclatent que le deuxiéme jour de la fiévre : auſſi il eſt bien certain que l'engorgement des glandes ſe fait quelquefois avant que la fiévre paroiſſe, qu'elles ſont auſſi ſouvent engorgées dans le commencement du premier accès : mais qu'il arrive auſſi ſouvent qu'elles ne ſont engorgées, du moins ſenſiblement, qu'àprès le ſecond ou le troiſiéme jour de la fiévre.

L'inflammation n'attaque pas toujours un ſeul viſcére ; l'expérience nous apprend que pluſieurs peuvent en être attaqués en même tems ; car les glandes des différens viſcéres ſont gonflées en même tems, lorſque les différentes humeurs ſont épaiſſies en même tems.

Nous obſervons encore que l'inflammation d'un viſcére cauſe ſouvent dans la ſuite une inflammation dans un autre viſcére : cela dépend de pluſieurs cauſes différentes, qu'il ſeroit inutile de rapporter dans ce Mémoire, parce qu'elles ne feroient qu'embarraſſer les perſonnes qui ne ſont pas inſtruites ; mais nous les détaillerons dans le Traité des Fiévres, que nous ferons pour les Etudians en Médecine : Nous y expliquerons auſſi par quelle raiſon un viſcére dont les glandes ſont engorgées & obſtruées depuis long-tems, n'eſt pas toujours attaqué d'inflammation lorſqu'il ſurvient une fiévre vive.

L'idée générale de la cauſe de l'inflammation doit faire connoître aux perſonnes même qui n'ont nuls principes de Médecine,

1°. Que dans ces fiévres les ſaignées doivent être placées plus près les unes des autres, & qu'elles doivent être plus ſouvent réitérées que dans les fiévres continues ſimples, puiſqu'il ne s'agit pas ſeulement de tirer aſſez de ſang pour qu'il ne diſtende pas outrément

les vaisseaux en général, mais encore pour empêcher qu'il s'engorge dans les vaissaux particuliers d'un viscére, dont plusieurs endroits sont comprimés & retrécis par le gonflement des glandes.

2°. Qu'il ne suffit pas de mettre en usage les remédes simplement capables de guérir la fiévre, c'est-à-dire, le régime, les délayans, les saignées, les purgatifs, comme il est marqué dans le Mémoire des fiévres continues simples; mais qu'on doit encore mettre en usages d'autres remédes capables de donner plus de finesse & de fluidité à l'humeur épaissie & engorgée, afin de débarrasser les glandes; car il ne seroit pas prudent d'attendre de la nature, la fonte & la résolution de l'humeur épaissie, d'autant plus que pour l'ordinaire ces humeurs engorgées étant échauffées, causent une suppuration dans la partie, ou qu'elles y portent la gangrene. Le Médecin doit seconder la nature dans ses opérations; il doit donc l'aider à donner plus de fluidité aux liqueurs épaissies, & à débarrasser les glandes.

On ne peut leur en donner que par des remédes dont les parties fines puissent pénétrer les humeurs épaissies, désunir & séparer leurs parties trop étroitement liées, & qui forment en conséquence des molécules trop grossieres & trop compactes: or, pour que les remédes puissent pénétrer les humeurs épaissies, & se mêler exactement avec elles, il faut qu'ils leur soient analogues, ou homogenes, c'est-à-dire, qu'ils soient à peu-près du même caractére que les humeurs épaissies.

D'où il suit qu'on doit employer différens remédes dans les différentes fiévres inflammatoires: car comme les humeurs engorgées dans différentes glandes sont d'un caractére différent, par exemple, comme l'humeur qui se sépare par les glandes du poulmon est différente de celle qui se filtre par les glandes du foye, il faut que les remédes qu'on employe dans les fiévres

inflammatoires

inflammatoires de foye pour en débarrasser les glandes, soient différens de ceux qu'on met en usage dans les fiévres inflammatoires du poulmon pour débarrasser les glandes de ce viscére; c'est pourquoi nous donnerons un Mémoire pour chaque fiévre inflammatoire en particulier, quoiqu'en général la conduite qu'on doit tenir pour guérir ces sortes de fiévres ne soit pas fort différente.

De la Fiévre inflammatoire du Poulmon.

Cette fiévre est ordinairement fort vive dès le commencement; la respiration de ces Malades est gênée, tantôt par une douleur vive, & tantôt par une simple oppression, qu'ils expriment en se plaignant d'un poids ou pesanteur sur la poitrine; ils toussent fréquemment; leur toux est quelquefois séche, & quelquefois grasse, ou humide; leurs crachats sont souvent gluants, & épais, d'autres fois séreux, c'est-à-dire, extrêmement fluides; on les trouve quelquefois sanglans dès le premier jour; ils ne le deviennent souvent que le second ou le troisiéme jour. Ces accidens sont des signes certains d'une inflammation dans quelque endroit du poulmon.

Lorsqu'elle est dans la membrane externe de ce viscére ou dans la pleure, qui sont des membranes fort tendues & fort sensibles, le Malade ressent une douleur vive à l'endroit où est l'inflammation; pour lors cette maladie se nomme pleurésie: mais lorsque l'inflammation n'attaque que l'intérieur du poulmon qui est insensible, le Malade a la respiration fort gênée, sans douleur vive, & ne se plaint principalement que d'une grande oppression, & d'une pesanteur sur la poitrine. On nomme cette maladie péripneumonie, & vulgairement fluxion de poitrine.

Il est certain que dans l'une & l'autre maladie, les glandes du poulmon sont fort gonflées par l'humeur

qui y eſt engorgée; qu'elles compriment les vaiſſeaux ſanguins qui ſont autour d'elles; qu'elles en rétréciſſent le diamettre, & qu'elles empêchent que le ſang ne les traverſe facilement, comme nous l'avons dit; ainſi on doit les traiter de la même maniere.

Cette connoiſſance ſuffit pour faire ſentir aux perſonnes mêmes qui ne ſont pas de la profeſſion, 1°. Combien il eſt néceſſaire de ſaigner promptement & abondamment dans ces maladies, puiſque c'eſt le ſeul remède capable d'éviter que le ſang ne faſſe irruption dans les vaiſſeaux lymphatiques, c'eſt-à-dire, qu'il ne paſſe des vaiſſeaux ſanguins dans les vaiſſeaux capillaires lymphatiques.

2°. Qu'il eſt eſſentiel de donner de la fluidité au ſang, & à toutes les liqueurs, pour qu'elles puiſſent couler facilement dans leurs vaiſſeaux, & pour que celles qui ſont engorgées dans les glandes, puiſſent s'en échapper.

Pour remplir cette derniere indication, on mettra d'abord les Malades au bouillon pour toute nourriture : on leur en donnera un de quatre heures en quaheures, & on leur fera boire abondamment des ptiſanes marquées ci-après.

On commencera à ſaigner les Malades dès que la chaleur de la fiévre ſera bien établie & bien marquée: on leur tirera d'abord trois ou quatre palettes de ſang d'un des bras, ſelon leur force, & la violence de la fiévre.

Deux heures après on donnera un lavement d'eau ſimple; trois ou quatre heures après, on réitérera la ſaignée; & ſi le redoublement eſt long, on en fera une troiſiéme, & même une quatriéme; car comme la circulation du ſang ſe fait difficilement dans le poulmon par rapport à l'engorgement des glandes de ce viſcére, il faut faire dans les commencemens pluſieurs ſaignées fort proches les unes des autres, pour tâcher d'éviter que le ſang ne paſſe dans les vaiſſeaux lym-

phatiques de ce viscére, & que l'inflammation ne fasse en peu de tems de grands progrès: il est donc absolument nécessaire de faire deux ou trois ou quatre saignées dans les premiéres vingt-quatre heures, selon que la violence de la fiévre, & les accidens le demanderont; ainsi on saignera d'autant plus souvent, & on fera des saignées d'autant plus grandes, que les crachats seront plus sanglans, que la respiration sera plus gênée, que la toux sera plus vive, & que la fiévre sera plus forte, &c. On proportionnera cependant la quantité de sang, qu'on tirera à chaque fois, à la force, à l'âge & au tempéramment du Malade.

Dès que ce redoublement sera fort diminué, on fera donner au Malade un lavement purgatif, & on commencera à lui faire boire entre chaque bouillon deux verres de l'apozème marqué à la fin de ce Mémoire.

On continuera ce même régime pendant le redoublement suivant, pendant lequel on ressaignera encore le Malade une, deux ou trois fois selon que la fiévre, la violence de la toux, le crachement de sang, & les autres accidens l'indiqueront: on lui donnera outre cela pendant le redoublement, un ou deux lavemens d'eau; & après qu'il sera fini, on lui fera prendre un lavement purgatif: on lui fera souvent avaler une petite cuillerée d'huile toute seule, ou mêlée avec une demi-cuillerée de syrop de Capillaires, ou de syrop de Guimauve, pour faciliter la sortie des crachats. Les personnes riches useront du looch suivant, au lieu d'huile.

On commencera aussi à la fin de ce redoublement l'usage de l'Opiat pectoral marqué à la fin de ce Mémoire, pour fondre & diviser l'humeur engorgée dans les glandes; le Malade en prendra trois ou quatre prises par jour dans le milieu de l'intervalle qu'on met entre chaque bouillon: il avalera chaque prise envéloppée dans du pain à chanter; il boira par-dessus une

taſſée d'apozème ou de ptiſane, ou bien on délayera chaque priſe d'Opiat dans deux ou trois cuillerées d'une taſſée d'apozème ou de ptiſane, & il boira le reſte par deſſus; on tâchera de placer cet Opiat dans le tems où la fiévre eſt moins violente; il n'y aura cependant nul inconvénient à le donner dans le fort de la fiévre.

Si l'inflammation eſt dans la membrane externe du poulmon, ou dans la pleure, pour lors le Malade reſſent une douleur à un des côtés de la poitrine; & comme cette inflammation eſt dans un lieu moins profond & moins intérieur que dans la péripneumonie, les remédes externes peuvent aider à la diſſiper, & à diminuer la douleur: c'eſt pourquoi on appliquera ſur la partie douloureuſe un ſachet de ſon rouſſi dans une poële, ou un des cataplaſmes marqués à la fin de ce Mémoire.

Si la vivacité de la douleur de côté, ou une toux ſéche & fréquente, empêche le Malade de dormir, & que ſes crachats ne ſoient que ſéreux; on lui donnera les ſoirs (une heure & demie après un bouillon,) une priſe de la poudre de Corail anodine, ſuivant le Mémoire de ſon uſage, ou quelqu'autre narcotique, c'eſt-à-dire, quelqu'autre reméde capable de lui procurer du ſommeil en calmant la vivacité de la douleur, ou de la toux, &c.

Si le Malade crache abondamment, & que les crachats ſoient épais & gluants, & que la douleur de côté ne l'empêche pas de repoſer, on ne lui donnera point de poudre de Corail, ni aucun autre narcotique: on s'abſtiendra auſſi de ce reméde lorſque le Malade ſera aſſoupi, ou qu'il aura une grande propenſion au ſommeil.

Pour rendre plus efficace l'effet de la poudre de Corail anodine, il faut mêler dans chaque priſe le quart ou la moitié d'un grain de Kermès minéral.

L'on continuera l'uſage de l'Opiat pectoral, des

bouillons & de la grande boiſſon, juſqu'à ce que l'on voye couler des matières bilieuſes par le moyen des lavemens, & qu'on obſerve quelques-uns des ſignes de la coction, c'eſt-à dire, de la fonte des humeurs, & de la détenſion des parties ſolides, marqués dans les mémoires des fiévres continues ſimples.

On ſaignera cependant les Malades dans le fort des redoublemens, tout autant de fois que l'ardeur de la fiévre, ou la vivacité de la douleur du côté, ou la difficulté de reſpirer le demanderont, & on leur donnera le ſoir de la poudre de Corail anodine, ou un autre narcotique, toutes les fois que la douleur de côté, ou la violence de la toux en marqueront la néceſſité: on obſervera cependant de ne pas donner ce reméde trop près de la ſaignée, on laiſſera au moins trois ou quatre heures de diſtance pour que le Malade ait eu le tems de reprendre des forces, autrement le narcotique pourroit le jetter dans un trop grand accablement.

Il eſt certain que la grande raréfaction du ſang, & la force avec laquelle il eſt pouſſé dans tous les vaiſſeaux pendant le fort des redoublemens, fait faire à l'inflammation des progrès plus conſidérables & plus rapides que ceux qu'elle fait dans le tems où la fiévre eſt moindre; il eſt donc bien néceſſaire de prévenir les retours de ces redoublemens, ou du moins, d'en diminuer la violence. Nous avons dit qu'ils étoient cauſés & entretenus par les humeurs; ainſi dès qu'on les a rendu fluides par les boiſſons, les apozèmes, &c. & qu'on a diminué la róideur & la tenſion des parties ſolides par les ſaignées, &c. il faut les évacuer: on doit par préférence ſe ſervir d'un vomitif, par les raiſons que nous avons déja marquées; ainſi on donnera au Malade une priſe de la Poudre vomitive, proportionnée à ſon âge, à ſes forces, &c. comme il eſt marqué dans le Mémoire de l'uſage de ce reméde: on ne doit point craindre qu'il augmente le crachement de ſang; on pourra au contraire obſerver que ce reméde le diminue,

pourvu que le Malade ait été auparavant ſuffiſamment ſaigné & détrempé : on fera avaler ce reméde peu de tems après que le redoublement aura ceſſé, afin que ſon effet ſoit fini avant que le prochain redoublement recommence.

Si la douleur de côté, ou la toux augmente, après que le Malade aura pris un vomitif ou un purgatif, comme il arrive lorſque le redoublement ſuivant eſt fort conſidérable, on fera encore ſaigner le Malade une ou deux fois : on lui donnera trois ou quatre heures après la derniere ſaignée, une priſe de la poudre de Corail anodine, ou un autre narcotique, pour calmer ces accidens, & donner au Malade du ſommeil, ou du moins de la tranquillité pendant la nuit.

Quand même la douleur de côté, la toux, l'oppreſſion, ou autres accidens n'augmenteroient pas, cependant ſi le redoublement qui ſuit le vomitif ou le purgatif eſt violent, & que la fiévre ſoit conſidérable, on ſaignera ce Malade dans le fort de ce redoublement.

Si la douleur de côté & la toux ne fatiguent point le Malade, on ne lui donnera pas la Poudre de Corail anodime, ni d'autres narcotiques, qu'on bannira toujours toutes les fois qu'il y aura trop d'aſſoupiſſement.

Pendant ce redoublement, on donnera au Malade des lavemens d'eau, on le fera boire ſouvent, & on lui donnera ſes bouillons à l'ordinaire : dès que le redoublement ſera ſur ſa fin, on recommencera l'uſage de l'Opiat pectoral, comme il eſt marqué ci-deſſus, en continuant du reſte les bouillons, la ptiſane, les lavemens d'eau, &c.

Le jour ſuivant, c'eſt-à-dire, deux jours après qu'on aura donné le vomitif; on purgera le Malade pour évacuer les humeurs qui auront été fondues depuis ce reméde.

Si le Malade a eu des envies de vomir, ou s'il a vomi de la bile depuis le premier vomitif, ou s'il a quelque

accident qui marque que ſon eſtomach eſt encore plein d'humeurs, on le fera vomir une ſeconde fois, de la méme maniere que la premiere: ſi au contraire, il n'y a nulle indication qui demande qu'on le faſſe vomir une ſeconde fois, on le purgera ſimplement.

Les perſonnes qui ſont riches ou délicates, avaleront une potion purgative faite avec la caſſe, la manne, & le ſel végétal, bouillis dans l'eau, & paſſée.

Les pauvres ou les payſans feront purgés avec une doſe de pilulles univerſelles purgatives, convenable à leur âge, à leurs forces, &c. comme il eſt marqué dans le Mémoire de leur uſage: on mettra cette doſe en poudre dans un mortier, & on en fera un bol avec un peu d'huile: on la fera avaler aux Malades dans du pain à chanter, & ils boiront par-deſſus une taſſée de ptiſane, ou on la délayera dans deux cuillerées de ptiſane, & ils en boiront un verre par-deſſus.

Si cette doſe n'a pas produit d'évacuation deux heures après qu'elle aura été avalée, on fera prendre encore au Malade un tiers ou la moitié d'une pareille doſe de la même maniere.

On continuera à purger les Malades de deux jours l'un avec les Pilulles univerſelles, comme il eſt marqué ci-deſſus, juſqu'à ce que la fiévre & les autres accidens ſoient fort diminués.

Dans l'intervalle des médecines, on continuera de leur donner des bouillons légers, de les faire boire ſouvent, de leur faire uſer de l'Opiat pectoral, & de leur faire donner des lavemens, comme il eſt marqué.

Si l'oppreſſion, le crachement de ſang, &c. ou la violence de la fiévre demandent une ſaignée, il faudra la faire dans le jour d'intervalle qu'on laiſſe entre les purgatifs. On donnera de la poudre de Corail anodine le ſoir du jour que le Malade aura été purgé, ſi la violence de la toux, ou la douleur de côté, ou l'inſomnie l'exigent.

Si après cinq ou ſix ſaignées du bras, le Malade tom-

boit dans un assoupissement accompagné d'un délire sourd, sans qu'on observât des mouvemens convulsifs, ni dans les doigts, ni dans la main, ni dans le visage, &c. pour lors on fera faire au Malade une ou deux saignées de la gorge: si au contraire le délire est violent, si l'assoupissement est accompagné de mouvemens convulsifs, il faudra faire les saignées à un des pieds.

Si les Malades sont fort assoupis, s'ils ont de grands maux de tête, ou du délire, &c. dès le commencement de leur maladie, c'est-à-dire, presqu'en même tems qu'ils commencent à cracher du sang, ou à tousser, ou à être oppressés, ou à ressentir une douleur vive au côté, pour lors il est certain que le cerveau & le poulmon sont en même tems menacés d'inflammation; ainsi le cerveau ayant beaucoup moins de ressort que le poulmon & étant moins en état de résister à l'inflammation, il faut travailler d'abord à le débarrasser: c'est pourquoi on commencera à saigner le Malade au pied, & on réitérera toujours cette saignée, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à craindre pour le cerveau.

Outre cela, comme l'inflammation du cerveau (qui est pour lors jointe à la pleurésie) demande qu'on évacue les humeurs à mesure qu'on les met en fonte, on rendra l'Opiat pectoral un peu purgatif de la maniere qu'il est marqué à la fin de ce Mémoire.

On placera le vomitif dès que l'épaississement des humeurs, & l'extrême tension ou roideur des parties solides seront assez diminuées pour pouvoir se flatter que ce reméde procurera des évacuations d'un bon caractere. Les signes que nous avons donnés dans le Mémoire des fiévres continues simples, pour s'assurer de la coction des humeurs, doivent décider du moment où l'on doit commencer à donner un vomitif, ou un purgatif.

On conduira au reste le Malade pendant le cours de la Maladie, de la maniere prescrite ci-dessus, c'est-à-dire qu'on le saignera ou au pied ou au bras, autant que l'exigeront les accidens qui menaceront la tête ou la poi-

trine, & que la vivacité de la fiévre le demandera; qu'on détrempera les humeurs par la boiſſon & les apozèmes; qu'on tâchera de débarraſſer les glandes par l'uſage de l'Opiat; qu'on évacuera les humeurs fondues par des purgatifs réitérés, en les plaçant, comme nous l'avons marqué, & qu'on obſervera de ne point donner de poudre de Corail anodine toutes les fois qu'il y a de l'aſſoupiſſement, ou grande propenſion au ſommeil, ou délire, &c.

S'il reſte de légers redoublemens de fiévre après que les accidens dépendans de l'inflammation du poulmon feront diſſipés, pour lors on aura recours à la ptiſane de Quinquina marquée dans le Mémoire des fiévres continues ſimples.

S'il ſurvient au Malade pendant le cours de la maladie un dévoyement ſéreux, on changera les bouillons & les ptiſanes, & on ſe ſervira de ceux qui ſont marqués à la fin de ce Mémoire : on donnera le ſoir au Malade une priſe de la poudre de Corail anodine, ou un autre narcotique, ou de la Thériaque, ſuppoſé qu'il ne ſoit pas aſſoupi.

On ne le purgera pas avec les Pilulles univerſelles, mais on ſe ſervira d'un purgatif fait avec le Rapontique décrit à la fin de ce Mémoire.

On fera prendre dans l'intervalle des purgatifs l'Opiat marqué ci-après, à la place du premier Opiat pectoral dont nous avons parlé.

Lorſqu'on n'a pas été averti dès le commencement de la maladie, il faut mettre les Malades à une diette encore plus ſévére, en ne donnant pendant deux jours des bouillons que de ſix heures en ſix heures, & on fera faire les premieres ſaignées à quatre ou cinq heures d'intervalle, ſelon les forces du Malade, & la grandeur des accidens : on ſuivra enſuite ce qui a été marqué.

Bouillon.

Les Bouillons des Malades qui ſont à leur aiſe, seront faits avec le veau & la volaille, comme il eſt marqué dans le Mémoire des fiévres continues ſimples.

Les Pauvres feront les leurs avec les iſſues ou les extrémités des animaux; & les Malades qui feront dans l'extrême miſére, avec le beurre, la farine, ou le ris; on pourra délayer une ou deux fois par jour un jaune d'œuf dans un de ces bouillons.

Lorſqu'il y aura un dévoyement ſéreux, on y mêlera les lentilles; la maniere de faire ces bouillons eſt marquée à la fin du Mémoire des fiévres continues ſimples.

Ptiſane.

Les ptiſanes ſeront faites avec le chiendent & la racine de Guimauve, & on y ajoutera, ſi on veut, un peu de regliſſe, & deux pincées de fleurs de bouillon blanc, ou de feuilles de coquelico.

Lorſque la toux ſera fort ſéche & très-fréquente, que la douleur de côté ſera vive, on fera bouillir avec le chiendent dans une pinte d'eau, la moitié d'une tête de pavot blanc rompue par morceaux, & des fleurs de bouillon blanc.

Lorſqu'il y aura un dévoyement ſéreux, on y joindra un peu de corne de cerf calcinée; ſi le dévoyement eſt très-conſidérable, on ſe ſervira de la ptiſane faite avec la mie de pain & la corne de cerf, comme je l'ai marqué dans le Mémoire des fiévres continues ſimples.

Looch.

Prenez un demi gros de regliſſe en poudre, faites-le bouillir un moment dans un gobelet d'eau bouillante; enſuite on le paſſera.

Prenez trente grains de gomme adragant en poudre fine ; mettez-les dans un mortier de marbre, verſez deſſus le gobelet d'eau de regliſſe chaude, en broyant le tout juſqu'à ce que la gomme ſoit bien diſſoute, pour lors on y ajoutera une demi-once de ſyrop de Diacode, & une once d'huile d'amendes douces ; on en met chaque fois une petite cuillerée à caffé dans la bouche.

Opiat pectoral.

Prenez blanc de baleine un demi-gros, caſſonade un gros, craye de Briançon un demi gros, Kermès minéral un grain & demi, le tout bien broyé enſemble, & incorporé avec une ſuffiſante quantité de ſyrop de Guimauve pour faire un bol.

Si le Malade a paſſé quinze ans, on partagera cet Opiat en trois priſes ; s'il eſt au-deſſous de cet âge, mais qu'il eſt plus de huit ans, on partagera cet Opiat en ſix priſes ; & s'il eſt encore plus jeune, on partagera cette doſe en huit priſes.

Comme pluſieurs Payſans ne pourront pas avoir aiſément de cet Opiat, on leur donnera à la place un demi grain de Kermès minéral à chaque fois, mêlé dans une cuillerée d'huile, ou de ſyrop de Capillaires, & on leur fera boire par-deſſus un verre d'apozème. Si ces Malades n'ont pas quinze ans, on ne leur donnera à chaque fois que le quart d'un grain de Kermes minéral, & la priſe d'apozème par-deſſus à l'ordinaire.

Opiat pectoral & purgatif dont on doit ſe ſervir lorſqu'il y a une fiévre maligne jointe à une fluxion de poitrine.

Prenez un demi-gros de blanc de baleine, un gros de caſſonade, une Pilulle univerſelle purgative miſe en poudre, un grain & demi de Kermès minéral, le tout bien broyé enſemble, & partagé en trois priſes, ſup-

posé que le Malade ait passé quinze ans; s'il est au dessous, on partagera cette dose d'Opiat en six prises.

Opiat pectoral pour les Malades qui ont un dévoyement séreux.

Prenez craye de Briançon un demi-gros, corne de Cerf calcinée un gros, Kermès minérale un grain, le tout bien broyé ensemble, & incorporé avec le syrop de Capillaires pour faire un Opiat de consistence molle; on le partagera en trois prises, pour les personnes qui ont plus de quinze ans; en six prises pour celles qui sont au-dessous.

Les Paysans qui ne pourront pas faire faire cet Opiat, prendront le tiers d'un grain de Kermès minéral délayé dans un cuillerée de leur ptisane, & ils en boiront une demi-verre par-dessus.

Apozème.

Il sera fait avec une poignée de feuille de Bourroche, autant de Buglose, & autant de Scolopendre, le tout rompu par morceaux, & bouilli légérement dans une pinte d'eau, (mesure de Paris,) ensuite on le passera.

Lorsqu'il y aura du dévoyement, on ne donnera plus d'apozème.

Purgation pour les Malades qui ont un dévoyement séreux.

On purgera ces Malades avec une once du Catholicon double, bouilli dans un verre d'eau, ou un quarteron de Casse en bâton, & un demi-gros de Rhurbarbe bouilli dans la même quantité d'eau, & on la passera.

On purgera les Pauvres avec un gros & demi ou deux gros de Rapontique, vingt grains de corne de

Cerf calcinée, & huit ou dix grains de racine de Guimauve, le tout bouilli un moment dans un grand gobelet d'eau & paſſé : les Malades qui ſont au-deſſous de quinze ans, ne prendront que la moitié de ces choſes.

Cataplaſme.

Lorſqu'il y a une douleur de côté vive, l'on applique ſur la partie un cataplaſme fait avec les quatre farines réſolutives, & la pulpe des feuilles de Vervaine, le tout bouilli dans un peu de lait pour faire un cataplaſme épais.

Les Malades qui ſeront pauvres, feront un cataplaſme avec de l'étoupe ou de la filaſſe que l'on couvrira de blancs d'œufs, & l'on mettra deſſus du poivre ou du gingembre en poudre : on contient ce cataplaſme ſur la partie douloureuſe, en mettant autour du Malade une petite nape pliée en trois ou quatre, qui paſſe ſur ce cataplaſme, & qu'il l'aſſujettit.

Ils pourront ne mettre ſur la partie malade que du ſon rouſſi dans une poële ; on l'enferme entre deux linges, & on l'applique le plus chaud qu'on peut le ſoutenir.

On ſe ſert auſſi du lait bouillant ; on en met dans une veſſie de cochon juſqu'à ce qu'elle ſoit à moitié pleine, on en ferme l'ouverture, & on l'applique ſur la partie douloureuſe.

L'on obſerve tous les jours, que les ſels volatils qui exhalent du corps des animaux nouvellement tués, diviſent les humeurs épaiſſies, & réſolvent les engorgemens ; ainſi on applique avec ſuccès ſur la partie douloureuſe, les animaux nouvellement tués. On coupe la tête d'une volaille ou d'un chat, &c. on fend en deux ſur le champ le corps de cet animal, on l'applique tout chaud ſur le côté douloureux, on l'aſſujettit avec une petite nape ou une ſerviette, qui entoure le corps du Malade, & on laiſſe cet animal pendant huit ou dix heures ſur la partie douloureuſe.



METHODE

SUIVANT LAQUELLE LES personnes charitables doivent traiter les Pauvres de la Campagne attaqués de Fiévres inflammatoires du cerveau.

LEs fiévres inflammatoires du cerveau doivent être distinguées en deux espéces différentes ; l'une est vive dès le premiers momens ; l'autre est presque insensible, & n'éclate souvent que le troisiéme, ou le quatriéme jour ; ce qui fait croire aux personnes qui ne sont pas instruites, ou qui n'ont pas vu plusieurs fois de pareilles maladies, que ces Malades n'ont pas de fiévre.

Dans l'une & dans l'autre espéce de ces fiévres, les Malades sont fort abbatus & accablés ; ils sont assoupis, ou ils ont une grande propension au sommeil ; ils se plaignent d'une douleur de tête considérable, ou ils la sentent lourde, pesante, & embarrassée.

Les personnes qui ont une connoissance exacte de l'œconomie animale, sçavent que ces accidens communs à ces deux espéces de fiévres, dépendent du défaut du *fluide spiritueux*, qui se nomme *esprits animaux*, & qu'on tombe nécessairement dans l'abbatement, l'assoupissement, &c. toutes les fois que ce fluide ne se filtre plus aussi abondamment qu'à l'ordinaire par les glandes du cerveau, & n'est plus distribué par les nefs dans une quantité suffisante pour soutenir assez la tension & le ressort des parties solides. On ne peut penser que cette diminution dans la filtration de ce fluide spiritueux, vienne de la trop petite quantité que le sang en fournit, lorsque le Malade n'est pas épuisé

par une fatigue outrée, par une grande maladie précédente, lorſque ſon ſang n'a pas été épaiſſi tout d'un coup par un grand froid, par quelque corps capable de le coaguler, ou par le mêlange d'une grande quantité de chile crud & groſſier.

Lorſque nul accident ou ſigne ne peut nous déterminer à penſer que le défaut d'eſprits animaux vienne de la trop petite quantité que le ſang en fournit, on a raiſon de croire qu'il dépend de quelque dérangement dans l'organe qui doit les filtrer, c'eſt-à-dire, dans les glandes du cerveau.

Ce dérangement peut dépendre de l'engorgement des glandes, ou de leur rétréciſſement, & de celui de leurs vaiſſeaux ſécrétoires & excrétoires. La cavité des glandes ne peut être engorgée que par l'épaiſſiſſement de l'humeur qui doit s'y filtrer; celle qui ſe ſépare par les glandes du cerveau, eſt d'une ſi grande fineſſe, qu'il eſt difficile de concevoir, qu'elle pût les engorger, à moins qu'elle ne fût alliée avec quelques liqueurs plus groſſiéres. Ces liqueurs ou parties plus groſſiéres ne peuvent pénétrer dans les glandes, tant qu'elles conſervent leur reſſort naturel; ainſi lorſqu'il n'y a eu précédemment aucun ſigne qui pût faire penſer qu'elles euſſent perdu leur reſſort, & qu'elles euſſent été relâchées, on ne pourra pas attribuer le dérangement de la filtration des eſprits animaux, à l'engorgement des glandes.

On doit donc regarder le rétréciſſement des glandes, ou de leurs vaiſſeaux ſécrétoires & excrétoires, comme la cauſe du défaut de la filtration des eſprits. Leur rétréciſſement ne peut être produit que par une compreſſion, & ils ne peuvent être comprimés que par les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques qui les entournent.

Ces vaiſſeaux ne peuvent les comprimer, s'ils ne ſont plus gros & plus gonflés qu'ils ne le ſont dans l'état naturel: leur gonflement ou leur diſtenſion ne peut dé-

pendre que de la raréfaction des liqueurs, ou de leur engorgement.

Toutes les liqueurs ſont fort raréfiées, lorſque le Malade a une fiévre vive ; & pour lors tous les vaiſſeaux ſanguins, & lymphatiques ſont fort gonflés, comme nous l'avons dit; ainſi ils doivent comprimer les glandes du cerveau, & par conſéquent empêcher ou diminuer la filtration des eſprits animaux, & leur diſtribution dans toutes les parties : nous en avons tous les jours des preuves dans la ptatique, quand nous voyons des Malades attaqués de ſimples fiévres intermittentes, tomber dans l'affaiſſement, dans l'aſſoupiſſement, & même dans le délire, pendant le fort des accès.

Lorſque ces accidens ne dépendent que de la raréfaction des liqueurs, ils diminuent à proportion que cette raréfaction ſe calme ; & ils ceſſent entierement, dès qu'elle eſt fort modérée, puiſque dans ces mêmes fiévres intermittentes, l'affaiſſement, l'aſſoupiſſement, le délire, &c. ceſſent dès que la violence de l'accès eſt fort modérée.

Nous obſervons que ces mêmes accidens arrivent dans le fort du redoublement des fiévres continues ſimples ; & qu'ils ceſſent de même, dès que le redoublement eſt fort diminué.

Mais comme dans les fiévres inflammatoires du cerveau, ces accidens ne ceſſent pas après que le redoublement eſt fini, & que la fiévre eſt médiocre, c'eſt-à-dire, après que la raréfaction du ſang eſt fort diminuée, il eſt certain qu'ils ne dépendent pas de la ſeule raréfaction des liqueurs.

Le gonflement des vaiſſeaux du cerveau vient donc pour lors de leur engorgement ; les liqueurs ne s'y engorgeroient pas, ſi elles pouvoient les traverſer avec leur rapidité & leur facilité ordinaires. Rien ne peut les en empêcher, que leur épaiſſiſſement : en effet, dès qu'elles ont perdu leur ténuité, & leur

fluidité

fluidité naturelle, elles coulent lentement, & elles ne traversent plus aisément les vaisseaux capillaires, dont les replis & les tortuosités sont infinis; elles s'y arrêtent, ou la quantité qui en sort est moindre que celle qui y est poussée avec force par les gros vaisseaux; ainsi peu-à-peu ces vaisseaux capillaires sont distendus & gonflés.

Quoique nous ayons dit que le gonflement des vaisseaux dépendoit de l'épaississement des liqueurs, nous ne pensons pas que toutes celles qu'on comprend sous les noms de sang & de lymphe, soient épaissies au point de ne pouvoir couler aisément; car en ce cas les vaisseaux de tous les viscéres seroient également gonflés, & engorgés: or comme il n'y de dérangement, que dans les fonctions du cerveau, il n'y a d'engorgement que dans les vaisseaux de ce viscére.

Pour concevoir clairement la cause de l'engorgement particulier de ces vaisseaux, il faut se rappeller, que les vaisseaux du cerveau, (de même que tous ceux des autres viscéres) doivent être distingués en plusieurs classes: les plus gros & les plus sensibles sont les vaisseaux sanguins, c'est-à-dire, ceux qui renferment cette liqueur rouge, qu'on nomme *sang*; les autres moins forts, & moins apparents, qui sortent des vaisseaux sanguins, sont les premiers vaisseaux lymphatiques, c'est-à-dire, les vaisseaux qui reçoivent cette liqueur blanche qu'on nomme *lymphe*, dès qu'elle se sépare du sang.

Nous ferons voir dans le Traité des Sécrétions que nous donnerons pour les Etudians en Médecine,

1°. Que ces premiers vaisseaux lymphatiques sont encore subdivisés en plusieurs classes de vaisseaux lymphatiques plus fins, qui sortent les uns des autres, comme les premiers vaisseaux lymphatiques sortent des vaisseaux sanguins.

2°. Que les vaisseaux lymphatiques les plus fins, & qui sont les plus proches des glandes, ne doivent

enfermer qu'une lymphe très-fine, & homogéne à celle qui doit être filtrée par la glande prochaine, c'est-à-dire, que la liqueur qui coule dans ces vaisseaux les plus fins, est fort approchante du caractere de celle qui va être filtrée; elle n'en différe même peut-être que par la grossiereté des parties qui la composent, lesquelles ne sont pas encore assez affinées.

En effet, une humeur d'un certain caractere ne pourroit être filtrée constamment par les mêmes glandes, si elle étoit confondue, & confusément mêlée avec une infinité d'autres humeurs différentes tumultueusement agitées, tant par la fermentation qui s'y passe, que par la force avec laquelle elles sont poussées & broyées par les vaisseaux & les autres parties voisines. Pour que les sécrétions, c'est-à-dire, les filtrations des différentes humeurs puissent se faire exactement & constamment, il faut que l'humeur, qui va être filtrée, soit débarrassée & séparée d'une infinité d'autres humeurs étrangéres, & que son mouvement soit lent & tranquille : cette séparation ne peut se faire exactement que par gradation, & la liqueur qui doit être filtrée, ne peut acquérir un certain dégré de lenteur, qu'en passant successivement des vaisseaux plus forts & plus gros, dans des vaisseaux plus fins & plus étroits, qui ne la poussent plus avec force, & dans lesquels son cours soit rallenti par les frottemens considérables qu'elle y souffre.

L'ordre & la méchanique des sécrétions demandent donc que l'humeur qui doit être filtrée, passe d'abord des vaisseaux capillaires sanguins, dans les vaisseaux lymphatiques les plus forts, & successivement de ceux-ci dans d'autres vaisseaux plus déliés qui sont les plus proches de la glande, & qui y portent la liqueur épurée, qui doit y être filtrée.

Il suit de cette théorie, que les vaisseaux lymphatiques les plus fins contiennent une liqueur particuliere au viscére dans lequel ils sont, & que cette liqueur est

différente de celle qui coule dans les vaiſſeaux des autres viſcéres. Or comme nous avons fait voir dans le premier Mémoire des fiévres inflammatoires, que l'humeur qui ſe filtre par les glandes d'un viſcére pour être altérée, épaiſſie, &c. ſans qu'aucune de celles qui ſe ſéparent par les glandes des autres parties, ayent reçu la moindre altération : celle du cerveau peut donc être épaiſſie de même ſéparément des autres humeurs.

Dès que cette humeur particuliere au cerveau ſera plus épaiſſie, & plus groſſiere qu'elle ne doit être, elle coulera d'autant plus lentement dans ces vaiſſeaux, qu'ils ſont plus foibles que ceux des autres viſcéres, parce qu'ils ne ſont pas ſoutenus, & enfermés entre des feuillets membraneux, auſſi forts & auſſi élaſtiques que ceux des autres parties; car perſonne n'ignore que le cerveau eſt un corps bien plus mol que le foye, le poulmon, & que toutes les autres parties.

La trop grande lenteur du cours de cette liqueur trop épaiſſie empêche qu'elle ne ſorte de ces vaiſſeaux dans une quantité égale à celle qui y eſt pouſſée par des vaiſſeaux plus forts: ainſi elle s'y engorge, elle les gonfle & les diſtend : dès qu'ils ſont gonflés, ils compriment néceſſairement les glandes qu'ils entourent; ils empêchent que les eſprits animaux ne ſoient filtrés auſſi abondamment qu'ils le ſont ordinairement, & toutes les parties en reçoivent une moindre quantité; ainſi les Malades tombent néceſſairement dans l'affaiſſement, l'aſſoupiſſement, &c.

On doit donc reconnoître pour cauſes premieres de ces accidens qui caractériſent les deux eſpéces de fiévres inflammatoires du cerveau, l'épaiſſiſſement de l'humeur lymphatique particuliere au cerveau, & le gonflement des vaiſſeaux qui la renferment.

Ces vaiſſeaux ne compriment pas & ne rétréciſſent pas ſeulement les glandes; ils preſſent auſſi néceſſairement les vaiſſeaux lymphatiques moins fins, avec leſquels

ils ſont entrelaſſés : ils rétréciſſent leur cavité, & empêchent que la lymphe qui y eſt apportée n'y circule aiſément ; ainſi elle s'y engorge, d'autant plus que la partie qui devoit s'échapper par les vaiſſeaux les plus fins, ne peut plus y être dépoſée à cauſe de leur engorgement : ces vaiſſeaux moins fins étant engorgés, en preſſent d'autres plus forts, & ainſi ſucceſſivement le cours de la lymphe eſt géné juſques dans les plus gros vaiſſeaux lymphatiques, qui compriment enſuite les vaiſſeaux capillaires ſanguins. Dès que pluſieurs d'eux ſont comprimés & rétrécis, le cours du ſang y eſt interrompu, & l'inflammation du viſcére ſuit de près, comme nous l'avons dit dans le premier Mémoire des fiévres inflammatoires.

L'inflammation ſe fait d'autant plus promptement, & elle eſt d'autant plus conſidérable, que la fiévre eſt plus vive, parce que le ſang étant pour lors plus raréfié, il diſtend davantage ſes vaiſſeaux, il dilate les embouchures des premiers vaiſſeaux lymphatiques, & il agit ſur elles avec force : ainſi il y paſſe plus promptement & plus abondamment, que lorſqu'il eſt moins raréfié, & qu'il eſt pouſſé avec moins de force, c'eſt-à-dire, qu'il paſſe dans ces premiers vaiſſeaux lymphatiques plus promptement & plus abondamment, lorſque la fiévre eſt vive, que lorſqu'elle eſt médiocre.

C'eſt par cette raiſon, que les ſymptômes ou accidens qui arrivent dans les deux eſpéces de fiévres malignes, & qui leur ſont communs, ſont bien plus forts, & plus apparens lorſque la fiévre eſt vive, que lorſqu'elle eſt preſqu'inſenſible ; en effet, l'affaiſſement & l'aſſoupiſſement qui ſont les premiers ſymptômes qui caractériſent les deux eſpéces de fiévres inflammatoires du cerveau, ſont plus conſidérables dans l'eſpéce qui eſt d'abord accompagnée d'une fiévre vive ; car, pour lors les glandes du cerveau ne ſont pas ſeulement comprimées par le gonflement des vaiſſeaux dans leſquels l'humeur épaiſſie eſt engorgée, elles le ſont par

tous les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques qui ſont gonflés par la raréfaction de ces liqueurs, & de celles mêmes qui ſont engorgées; au lieu que les glandes du cerveau ne ſont comprimées que par le ſeul engorgement des vaiſſeaux lymphatiques, lorſque la fiévre eſt preſque inſenſible.

Lorſqu'elle eſt vive, le délire eſt plus fort, & plus apparent; les Malades parlent haut, ils crient, ils s'agitent; leurs mouvemens convulſifs ſont plus forts, plus fréquens, leurs yeux ſont vifs, & étincelans, & ſouvent parſemés de vaiſſeaux rouges &c. au lieu que le délire eſt ſourd, & ſouvent peu ſenſible, lorſque la fiévre eſt très-médiocre; les Malades parlent bas, & entre leurs dents, leurs mouvemens convulſifs ſont plus foibles & plus languiſſans, & ſouvent moins fréquens; ces Malades s'agitent moins, leurs yeux ſont plutôt éteints & mornes, que vifs & étincelans; enfin l'inflammation des membranes du cerveau ſe fait plus tard, & ſes progrès ſont moins rapides lorſque la fiévre eſt médiocre, que lorſqu'elle eſt vive.

Quoique les accidens qui caractériſent ces deux eſpéces de fiévres dépendent d'une même cauſe, on doit cependant les diſtinguer en deux claſſes différentes, comme nous l'avons dit: car dans l'une ces accidens, c'eſt-à-dire, l'affaiſſement & l'aſſoupiſſement, ſont accompagnés dès le commencement d'une fiévre aſſez vive; dans l'autre, la fiévre eſt preſque inſenſible dans le commencement.

Nous nommerons la premiere: *Fiévre inflammatoire du cerveau*; il ne faut pas la confondre avec les fiévres continues ſimples, dans leſquelles les Malades ne ſont aſſoupis, affaiſſés ou dans le délire, que pendant le fort du redoublement: car comme ces accidens diſparoiſſent, dès que le redoublement eſt diminué, ils ne dépendent que de la raréfaction du ſang; au lieu que ces mêmes accidens ſubſiſtant toujours dans les fiévres inflammatoires du cerveau, après que les redouble-

mens ſont ceſſés, ils ont une cauſe différente, conſtante, & indépendante de la raréfaction des liqueurs, & de la fiévre : on ne doit donc pas donner le nom de fiévre inflammatoire du cerveau, comme on le fait souvent, à ces fiévres dans leſquelles l'aſſoupiſſement, l'affaiſſement & le délire ne ſont que des accidens paſſagers & dépendans de la ſeule raréfaction des liqueurs. Par la même raiſon qu'on n'appelle pas les fiévres intermittentes, dans leſquelles les Malades ſont aſſoupis, ou ont le délire, &c. des fiévres malignes, & qu'on ne nomme pas fluxions de poitrine, les fiévres dans leſquelles les Malades ne crachent du ſang que dans le fort des redoublemens; le nom de fiévre inflammatoire du cerveau n'eſt dû qu'aux ſeules fiévres dans leſquelles il y a un déſordre, ou un dérangement particulier & conſtant dans le cerveau, en conſéquence duquel l'inflammation s'y forme plutôt que dans aucun autre viſcére.

Nous nommerons la ſeconde eſpéce de fiévre inflammatoire du cerveau : *Fiévre maligne* ; ce nom lui a été donné, parce que la fiévre étant preſque inſenſible dans le commencement, elle ſemble ſe cacher, & ſe voiler dans les premiers tems : on ne doit pas non plus la confondre avec toutes les fiévres qui ſont très-vives dès le commencement.

Dans cette fiévre les liqueurs lymphatiques ſont plus épaiſſies, que dans la fiévre inflammatoire du cerveau; la médiocrité de la fiévre qui paroît dans le commencement en eſt une preuve certaine.

En effet la vivacité ou la médiocrité de la fiévre dépend toujours, ou de la quantité plus ou moins grande des humeurs qui paſſent dans le ſang, ou du caractére du ſang plus ou moins propre à s'allumer facilement ; or puiſque la fiévre eſt preſque inſenſible dans le commencement des fiévres malignes, il eſt certain, ou qu'il paſſe pour lors peu d'humeurs dans le ſang, ou que le ſang eſt moins diſpoſé à s'enflammer.

Les levains fiévreux ne peuvent paſſer en petite quantité dans le ſang, que, ou parce qu'il y en a peu de renfermé dans les liqueurs & dans les glandes, &c. ou parce que ceux qui y ſont ne peuvent ſe développer d'abord en abondance. Cette fiévre devenant ordinairement vive le troiſiéme ou quatriéme jour, quoique le Malade ait obſervé une diette exacte, & qu'une partie des humeurs ait été évacuée par les ſaignées, les lavemens, & ſouvent même par un purgatif ; il eſt certain qu'il y avoit dès le commencement aſſez de levains fiévreux renfermés dans les liqueurs, dans les glandes, &c. pour cauſer une fiévre très-vive : ainſi ſa médiocrité ou foibleſſe ne peut dépendre que de la petite quantité d'humeurs qui ſe développe à la fois.

Rien ne peut empêcher les humeurs de ſe développer en grande quantité, quand elles ſont abondantes, que l'épaiſſiſſement des liqueurs avec leſquelles elles ſont mêlées ; d'où il ſuit que les liqueurs lymphatiques (dans leſquelles les levains fiévreux ſont renfermés) ſont plus épaiſſes & plus crues dans le commencement des fiévres vraiment malignes, qu'elles ne le ſont dans les premiers tems des fiévres inflammatoires du cerveau.

Le ſang s'allume plus ou moins promptement, ſelon que ſes parties ſont plus ou moins étroitement unies, & forment une maſſe plus épaiſſe & plus groſſiere ; car il eſt conſtant qu'une liqueur fermente d'autant moins promptement, & d'autant moins facilement, que ſes parties ſont plus étroitement unies. Ainſi, en ſuppoſant que la médiocrité de la fiévre qui paroît dans le commencement des fiévres malignes, vienne du caractére du ſang peu propre à s'allumer, il ſeroit toujours certain que les liqueurs des Malades qui en ſont attaqués, ſont plus épaiſſies & plus compactes, pour ainſi dire, dans le

commencement de cette maladie, qu'elles ne le sont dans les premiers tems des fiévres inflammatoires.

Nous pouvons donc conclure de la médiocrité de la fiévre, qu'on remarque dans le commencement des fiévres malignes, & même de l'obscurité où de la foiblesse des symptômes qui paroissent pour lors, que les liqueurs sont plus épaissies & plus crues dans les premiers tems de ces fiévres, que dans le commencement des fiévres inflammatoires du cerveau.

Cet état différent des liqueurs, & la grande différence de la vivacité de la fiévre, demandent une conduite différente dans le traitement ou la curation de ces deux espéces de fiévre, sur-tout dans leur commencement. C'est pourquoi nous en ferons deux Mémoires séparés, d'autant plus que la guérison des Malades dépend ordinairement de la maniere dont ils ont été traités dans les premiers jours.

Curation des Fiévres inflammatoires du Cerveau.

Nous avons marqué que l'affaissement, l'assoupissement, &c. étoient des accidens qui caractérisoient les fiévres inflammatoires du cerveau; mais nous avons fait observer en-même tems, que ces accidens pouvant être causés par la seule raréfaction du sang, ils ne décidoient pas du caractére de la maladie, tant que la fiévre étoit très-vive. Elle est toujours considérable dès le premier accès de la fiévre inflammatoire du cerveau, proprement dite; ainsi on ne peut pas décider dès le premier accès, si le Malade en est attaqué, quoiqu'il soit fort assoupi, fort affaissé, qu'il rêve, &c. il faut attendre que la force de ce premier accès soit passée. Si tous ces accidens ne disparoissent pas après que le redoublement est fort diminué, il sera certain qu'ils dépendent d'une

cauſe indépendante de la fiévre, c'eſt-à-dire, d'un engorgement conſtant dans les vaiſſeaux lymphatiques du cerveau, & par conſéquent que le cerveau eſt menacé d'une inflammation prochaine.

Il ſeroit très-imprudent d'attendre que la maladie fût caractériſée, pour preſcrire les remédes capables de diſſiper les accidens qui paroiſſent; car quoiqu'ils ne dépendent que de la grande raréfaction des liqueurs, il eſt toujours certain que tous les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques du cerveau, ſont extrêmement gonflés, & diſtendus; on doit donc craindre qu'il ne ſe faſſe des engorgemens dans quelques-uns de ces vaiſſeaux, ſur-tout dans les capillaires, ou dans les petits vaiſſeaux ſanguins, qui pénétrent dans la ſubſtance du cerveau: car, ces derniers n'étant pas ſoutenus comme ceux des autres parties, par des membranes fortes & élaſtiques, ils peuvent être plus aiſément engorgés ou crevés.

La ſaignée eſt de tous les remédes connus, celui qui déſemplit plus promptement les vaiſſeaux gonflés & dilatés par la raréfaction des liqueurs. Celle qui eſt faite à un des pieds, déſemplit plus parfaitement & plus promptement les vaiſſeaux du cerveau qu'aucune autre: on doit donc ſaigner les Malades à un des pieds, dès que la chaleur de la fiévre eſt bien établie, & qu'on s'apperçoit qu'ils ſont aſſoupis, affaiſſés, ou qu'ils ſe plaignent d'une douleur, ou d'une peſanteur de tête conſidérable.

La ſaignée du pied eſt d'autant plus néceſſaire, que les engorgemens dans le cerveau ne ſe font pas toujours avant que la fiévre paroiſſe, ou dans le premier friſſon, ou dans le premier accès, comme il arrive le plus ordinairement. La pratique nous apprend qu'ils ne ſe font quelquefois que dans le ſecond, ou même dans le troiſiéme redoublement; de même que les engorgemens du poulmon ne ſe font quelquefois que le deuxiéme, ou le troiſiéme

jour de la maladie, & de même que les boutons ou taches de la Rougeole ne paroiſſent que deux ou trois jours après que la fiévre a commencé, comme nous l'avons dit : ainſi une fiévre qui n'eſt réellement que continue ſimple dans les premiers jours, c'eſt-à-dire, qui n'eſt d'abord accompagnée d'aucun engorgement dans le cerveau, peut devenir une fiévre inflammatoire du cerveau, parce qu'il s'y fait un engorgement dans le ſecond ou le troiſiéme redoublement, c'eſt pourquoi il eſt toujours néceſſaire de commencer par ſaigner du pied les Malades attaqués de la fiévre, dès qu'ils ſe plaignent d'un grand mal de tête, ou qu'ils ſont aſſoupis, &c.

Trois ou quatre heures après cette ſaignée, on donnera au Malade un lavement d'eau, & deux ou trois heures après, on fera une ſeconde ſaignée du pied, ſuppoſé que la fiévre & les autres accidens ne ſoient pas fort diminués. Trois ou quatre heures après on lui donnera un ſecond lavement d'eau.

Enfin, on feroit faire une troiſiéme ſaignée ſept ou huit heures après la ſeconde, s'ils n'y avoit pas une diminution bien marquée dans la grandeur de la fiévre, & des accidens.

Pendant ce premier accès, on ne donnera point de bouillon au Malade, à moins qu'il ne ſoit épuiſé, ou qu'il n'ait été mal nourri, ou qu'il n'ait fait précédemment une grande diette : car en ce cas, on pourroit lui donner un bouillon une heure après la premiere ſaignée, & on continueroit enſuite à lui en donner un de quatre heures en quatre heures ; mais en général, il faut attendre, autant qu'il eſt poſſible, que le premier accès ſoit fort diminué, parce qu'ordinairement l'eſtomach & les inteſtins ſont farcis d'humeurs & de crudités, qui corrompent les bouillons.

Quoiqu'on ne donne point de nourriture aux Malades, il faut cependant commencer par leur faire boire

beaucoup de ptiſane, dès que le friſſon eſt paſſé, & que la chaleur eſt marquée, afin de détremper le plus qu'il ſera poſſible, les humeurs contenues dans les premieres voyes, & de donner de la fluidité aux liqueurs épaiſſies qui coulent difficilement dans leurs vaiſſeaux.

Deux heures après que cet accès eſt fort diminué, on fera prendre au Malade un lavement purgatif.

Si l'aſſoupiſſement & l'affaiſſement du Malade ne font que diminuer, après que ce premier accès eſt fort médiocre, & qu'ils ne diſparoiſſent pas entiérement; on aura lieu de croire qu'ils ſont cauſés par un engorgement dans les vaiſſeaux du cerveau, & qu'ils ſont indépendans de la fiévre; ainſi on tâchera de donner de la fluidité aux liqueurs épaiſſies & engorgées, par les apozèmes marqués à la fin de ce Mémoire. On leur en donnera deux grandes taſſées à une demi-heure de diſtance l'une de l'autre, & à une heure & demie ou deux heures de diſtance des bouillons.

Si on a vu le Malade dès le commencement du premier accès, & qu'on l'ait fait ſaigner du pied deux ou trois fois pendant le cours de cet accès, on s'en tiendra à l'uſage des bouillons, de la ptiſane, & des apozèmes, juſqu'à ce que le ſecond redoublement recommence. On pourra même lui donner un lavement d'eau, cinq ou ſix heures après le lavement purgatif.

Si le Malade n'avoit pas été ſuffiſamment ſaigné pendant le premier accès, on le feroit ſaigner du pied, pendant le tems même où la fiévre n'eſt pas violente; car il ne ſuffit pas de déſemplir les vaiſſeaux en général, il faut de plus, que les liqueurs puiſſent couler aiſément dans les vaiſſeaux du cerveau, qui ſont comprimés & rétrécis.

Dès que le ſecond redoublement paroît, il faut reſſaigner les Malades d'un des pieds, pourvû cepen-

dant qu'il y ait au moins ſix ou ſept heures qu'il ne l'ait été. On continuera à leur donner des bouillons & des apozèmes aux heures marquées ci deſſus. On leur fera boire fort ſouvent de la ptiſane, & on leur donnera un lavement d'eau, trois ou quatre heures après la ſaignée.

Si cette ſaignée diminue beaucoup la vivacité de la fiévre, & que le redoublement ſe calme quelque tems après, on donne un ſecond lavement d'eau, trois ou quatre heures après le premier, ſur-tout ſi le Malade a des grouillemens dans le ventre, ou des envies d'aller au baſſin.

Si au contraire cette ſaignée ne diminue pas conſidérablement le redoublement, & ſi la grandeur des accidens marque que l'engorgement des vaiſſeaux lymphatiques du cerveau augmente, & que l'inflammation ſe forme, ou fait des progrès, il faut reſſaigner le Malade du pied, & faire cette ſaignée cinq ou ſix heures après la précédente; car il faut avoir pour regle de ſaigner les Malades du pied dans le commencement de cette maladie, toutes les fois que l'augmentation des accidens nous fait connoître que le déſordre du cerveau devient plus conſidérable.

Les ſymptômes qui font connoître que l'engorgement des vaiſſeaux lymphatiques du cerveau augmente, ſont l'augmentation de l'abattement, de l'aſſoupiſſement, de la douleur de tête, ou de ſa péſanteur, & un délire plus marqué.

Ceux qui marquent que l'inflammation commence, ou qu'elle fait des progrès, ſont l'agitation plus grande des Malades, pendant même leur aſſoupiſſement. Ils ſe remuent ſans ceſſe, ne trouvant aucune ſituation commode. Ils entendent preſque continuellement un bruit pareil à celui que produit un vent impétueux, ou une chute d'eau, ou le ſon des cloches. Ils ne peuvent fermer les yeux, qu'ils ne croyent voir des perſonnes abſentes, ou des figures extraordinai-

res ; ils ne peuvent ſoutenir la lumiere : leur délire eſt plus vif, non-ſeulement dans le fort du redoublement, mais même après qu'il eſt fini : leurs doigts, ou quelques autres parties ſe remuent involontairement, & on remarque ſouvent dans le blanc de leurs yeux, des vaiſſeaux gorgés de ſang.

Lorſque l'inflammation eſt devenue conſidérable, on obſerve que les mouvemens convulſifs ſont beaucoup plus vifs & plus fréquens, on les remarque ſur-tout dans les doigts, & même dans les lévres. Ces Malades crient, ils parlent haut, ils veulent battre, ou ils tombent dans un affaiſſement général, ils n'avertiſſent plus les perſonnes qui ont ſoin d'eux, des beſoins qu'ils peuvent avoir ; le ventre ſe tend, le mouvement de la langue, des yeux, des paupieres, ou de quelqu'autre partie, n'eſt plus libre ; & nous voyons même quelquefois, quelques-unes de ces parties tomber en paralyſie.

Enfin, lorſque l'inflammation eſt pouſſée à un certain dégré, le cours des eſprits animaux eſt interrompu, toutes les parties perdent leur reſſort, la reſpiration devient difficile, & la mort ſuit ordinairement de près ces accidens.

Toutes les fois donc que les accidens marqués ci-deſſus, ou pluſieurs d'eux, font connoître que l'inflammation eſt conſidérable, ou qu'elle fait des progrès, il faudra réitérer les ſaignées du pied, pendant le redoublement, autant de fois que les forces du Malade peuvent le permettre. Il eſt pour lors fort utile de faire de grandes ſaignées ; car on prévient plus ſûrement les inflammations, en tirant en une fois une grande quantité de ſang, qu'en en tirant un peu davantage en deux ſaignées. Nous en détaillerons les raiſons dans le Traité des fiévres, que nous donnerons pour les Etudians en Médecine.

Quoique la ſaignée ſoit de tous les remédes, celui qui peut arrêter le plus promptement les progrès de l'in-

flammation, il ne faut pas cependant oublier que l'engorgement des vaiſſeaux lymphatiques du cerveau, eſt la premiere cauſe de l'inflammation de ce viſcére; ainſi, on doit toujours avoir en vûe de débarraſſer ces vaiſſeaux. Pour y réuſſir, il faut donner de la fluidité à la lymphe épaiſſie qui eſt arrêtée.

On ne peut lui en donner que par des remédes qui lui ſoient homogênes, puiſque les autres ne pourroient s'y mêler exactement, ni la pénétrer, comme nous l'avons dit : ainſi, après avoir détrempé les liqueurs, par la grande boiſſon & les apozèmes, après avoir débarraſſé les inteſtins par pluſieurs lavemens, & ſur-tout après avoir diminué la roideur & la tenſion des parties ſolides par les ſaignées, on mettra en uſage des remédes plus capables de diviſer la lymphe épaiſſie, ayant ſoin de les rendre légérement laxatifs : car on doit avoir pour régle générale, de tenir fort libre le ventre des Malades attaqués de ces fiévres, afin d'évacuer doucement les humeurs, à meſure qu'elles deviennent fluides; car quand elles ſéjournent dans les vaiſſeaux, elles augmentent la fiévre, & donnent plus d'agitation au Malade. On commencera donc à la fin de ce ſecond redoublement, à donner aux Malades qui ne ſont pas fort pauvres, l'Opiat ſuivant. Ils en avaleront une priſe deux heures après chaque bouillon, dans du pain à chanter, ou délayé dans deux cuillerées d'eau, & ils boiront par-deſſus, deux grandes taſſées de l'apozème marqué à la fin de ce Mémoire, à une demi-heure de diſtance l'une de l'autre.

Lorſque les Malades ſont dans une grande pauvreté, on mettra en poudre fine une Pilulle univerſelle purgative, ou une Pilulle & demie; on mêlera cette poudre dans une pinte de leurs apozèmes ou de leur ptiſane. Ils en boiront deux taſſées entre chaque bouillon, comme il eſt marqué, & on aura ſoin de remuer la bouteille chaque fois qu'on en donnera. Ces remédes pénétrent la lymphe arrêtée dans les vaiſſeaux du

cerveau, ils la divisent sans donner trop de mouvevent aux liqueurs, & ils entretiennent la liberté du ventre, sans causer d'irritation; ils ne doivent pas cependant empêcher qu'on ne continue à donner des lavemens.

On continuera l'usage de l'Opiat, ou des Pilulles universelles purgatives, tant que la fiévre sera médiocre: mais dès que le troisiéme redoublement commencera à être marqué, on cessera l'usage de ces remédes; ils ne causeroient point de grands désordres, quand même on en prendroit dans le fort du redoublement; mais comme ils ne procureroient pas pour lors d'évacuation, & qu'ils augmenteroient le bouillonnement des humeurs, il faut les supprimer dès que la fiévre est vive.

Si ce troisiéme redoublement est violent, si la douleur de tête, ou l'assoupissement sont plus considérables; si le délire est plus marqué; si la langue est très-séche, & la peau très-ardente, on saignera le Malade du pied dès le commencement, & on réitérera la saignée pendant le cours de ce redoublement, si la violence de la fiévre, ou la grandeur des accidens le demandent; du reste, on fera boire le Malade souvent; il prendra ses bouillons aux heures marquées, & on lui donnera de six heures en six heures, un lavement d'eau, excepté dans le tems de la sueur.

Dès que ce redoublement sera fini, on examinera si la langue est moins séche, & la peau moins ardente, qu'elles n'étoient à la fin des autres redoublemens; si les urines sont moins crues; si elles font quelque dépôt, ou si l'on y remarque quelque matiere mucilagineuse, suspendue en forme de nuage, & sur-tout si les lavemens ont fait couler des matiéres bilieuses & fondues, comme une espéce de purée jaune: en ce cas, on profitera du moment de la rémission de la fiévre, pour faire vomir le Malade, & on se servira de la Poudre vomitive, selon qu'il est marqué dans le Mé-

moire de ſon uſage, ayant attention de la donner aſſez tôt, pour que ſon effet puiſſe être fini avant le commencement du prochain redoublement : pendant l'opération de ce remède, le Malade boira encore plus souvent qu'à l'ordinaire, ſur-tout s'il a des envies de vomir.

Si au contraire on ne remarque pas à la fin de ce redoublement, une grande diminution dans la ſécheresse de la langue, & dans l'ardeur de la peau, ſi les urines ne ſont pas moins crues, ſi les lavemens n'ont pas entraîné des matieres bilieuſes & fondues, il ne faudra point donner de vomitif, ni de purgatif, & on recommencera l'uſage de l'Opiat, & des apozèmes, comme il eſt marqué ci-deſſus, ou bien on rendra les apozèmes ou la ptiſane laxatifs, & fondans, en y mêlant une Pilulle purgative, comme il eſt preſcrit à la fin de ce Mémoire. On donnera au Malade un lavement purgatif deux ou trois heures après que le redoublement ſera fort diminué : on conduira ainſi le Malade juſqu'au commencement du redoublement ſuivant ; pour lors on ceſſera ces remédes, on le fera boire ſouvent, & on lui donnera les bouillons à l'ordinaire, des lavemens d'eau, & on le ſaignera du pied tout autant de fois que la vivacité de la fiévre, & la grandeur des accidens le demanderont.

On continuera la même conduite juſqu'à ce qu'on obſerve des ſignes de coction dans les humeurs, c'eſt-à-dire,

1°. Qu'on donnera au Malade un lavement purgatif à la fin de chaque redoublement ; qu'on lui fera prendre entre les redoublemens, de l'Opiat fondant, & des apozèmes, ou de la ptiſane rendue laxative, & les bouillons à l'ordinaire.

2°. Que pendant le redoublement, on ſuſpendra ces remédes ; qu'on fera boire le Malade encore plus ſouvent que dans l'intervalle des redoublemens ; qu'on lui donnera des lavemens d'eau, & qu'on le ſaignera du pied, lorſque la violence de la fiévre, ou la grandeur

deur des accidens le demanderont ; mais dès que la diminution de l'ardeur de la peau, & de la sécheresse de la langue, ou le caractére des urines, & sur tout celui des évacuations du bas-ventre, nous assureront que les humeurs sont en fonte, & que les parties solides sont détendues, pour lors on profitera du premier intervalle qui se trouvera entre les redoublemens pour évacuer les Malades.

Nous observons quelquefois ce changement heureux dans les urines & dans les évacuations du bas-ventre à la fin du troisiéme redoublement, en comptant le premier accès ; mais ce changement favorable ne paroît le plus souvent qu'après le cinquiéme redoublement, ou même quelquefois après le septiéme ; ainsi on ne purge pour lors que le sixiéme ou le huitiéme jour de la maladie.

On commencera par un vomitif : il est d'abord préférable au simple purgatifs, 1°. Parce qu'il débarrasse mieux l'estomach. 2°. Parce que les efforts qu'il fait faire, fouettent les liqueurs, & peuvent dégager les vaisseaux engorgés. 3°. Parce que son effet étant plus prompt & plus court, il est presque toujours fini avant que le prochain redoublement recommence ; ainsi on donnera pour lors au Malade une prise de la poudre vomitive proportionnée à son âge, à ses forces, &c. & comme il est marqué dans le Mémoire de l'usage de ce reméde.

Si le redoublement qui suit l'effet du vomitif est violent ; s'il est accompagné d'un mal de tête considérable ; si l'assoupissement est profond ; si le délire est plus marqué, ou plus continuel ; si les mouvemens convulsifs sont plus fréquens & plus forts, on ressaignera encore le Malade d'un des pieds dans le fort du redoublement : on observera au reste pendant ce redoublement, le régime marqué ci-dessus.

Dès qu'il sera sur la fin, on recommencera l'usage

de l'Opiat & des apozèmes, comme nous l'avons dit précédemment.

Dans le redoublement suivant, on réitérera la ſaignée du pied, ſuppoſé que la grandeur de la fiévre & des accidens la rendent indiſpenſable; mais autrement, on ne la fera pas, on ſe contentera de faire boire beaucoup le malade, de lui faire prendre ſes bouillons à l'ordinaire, & de lui donner des lavemens d'eau.

On examinera attentivement l'état du Malade à la fin de ce redoublement. Si les évacuations du bas-ventre qu'a eues le Malade depuis le vomitif, ont été crues & ſéreuſes; ſi on n'y a point vu de matiére bilieuſe; ſi la peau eſt ardente & ſéche, on recommencera ſimplement l'uſage de l'Opiat, des apozèmes, & des ptiſanes fondantes: on donnera un lavement purgatif deux heures après la fin de ce redoublement, & on obſervera le régime marqué ci-deſſus.

Si au contraire on a vu couler de la bile; ſi l'ardeur de la peau, &c, ne ſont pas fort conſidérable, & que les urines ne ſoient pas crues, on profitera de ce moment pour purger le Malade.

Lorſque le vomitif précédent a fait jetter au Malade des vers par la bouche, ou lorſqu'il a vomi de la bile, depuis qu'il a pris ce reméde, ou lorſqu'il a eu de fréquentes envies de vomir, pour lors on lui donnera une ſeconde priſe de poudre vomitive, pareille à la premiere, & de la même maniere: lorſqu'au contraire l'eſtomach paroît avoir été bien débarraſſé par la premiere priſe du vomitif, on ſe ſervira d'un purgatif ſimple pour évacuer le Malade; ainſi on lui donnera une doſe de la poudre fébrifuge convenable à ſon âge & à ſes forces, &c. ou une priſe des Pilulles univerſelles purgatives, comme il eſt marqué dans le Mémoire de leur uſage.

Pendant le redoublement qui ſurviendra, on conduira le Malade, comme il a été dit: & dès qu'il ſera

fini, on recommencera l'usage de l'Opiat, des apozèmes, des lavemens purgatifs, &c. pour mettre les humeurs en fonte, & disposer le Malade à être purgé à la fin de ce redoublement; ainsi cette purgation sera donnée deux jours après la précédente. On continuera à purger le Malade tous les deux ou trois jours, & à lui faire prendre dans l'intervalle des redoublemens, de l'Opiat, des apozèmes, &c. jusqu'à ce que la fiévre soit finie, ou fort diminuée, & que les accidens soient dissipés. Si le ventre est fort libre sans le secours des lavemens, on ne donnera pas, ni d'Opiat, ni d'apozèmes purgatifs, ni de ptisanes laxatives.

Si le délire, l'assoupissement, les mouvemens convulsifs, & autres accidens ne diminuoient pas sensiblement après que le Malade aura été suffisamment saigné du pied, qu'il aura vomi, ou qu'il aura été purgé une ou deux fois, pour lors il sera certain que l'inflammation fait des progrès; elle dépend premierement (comme nous l'avons dit,) de l'engorgement des vaisseaux du cerveau. Le peu de succès des remédes qu'on aura donnés pour dissiper cet engorgement, doit déterminer à se servir d'autres remédes plus actifs, & plus efficaces.

De tous ceux que j'ai mis en usage, je n'en ai point trouvé qui causât plus promptement une fonte salutaire dans la lymphe particuliére au cerveau, & qui débarrassât plus vîte & plus sûrement les vaisseaux lymphatiques de ce viscére, que la poudre de Cantharides, appliquée extérieurement sous la forme de l'emplâtre, auquel on donne le nom de Vesicatoire, par rapport à son effet; ainsi on appliquera pour lors entre les épaules, ou dans l'intérieur des cuisses, un grand emplâtre visicatoire, chargé de poudre de Cantharides: cet emplâtre sera environ de la grandeur de la paume de la main du Malade, & pour empêcher qu'il ne tombe, on aura l'attention, 1°. De laisser un grand rebord au cuir sur lequel on aura étendu ce vésicatoi-

re, pour pouvoir étendre ſur tout ce rebord un autre emplâtre, nommé *Aglutinatif*, tel que celui d'André de la Croix, &c. 2°. On appliquera par-deſſus l'emplâtre, un bandage convenable, afin qu'il reſte dans la même place. On levera cet emplâtre dix ou douze heures après qu'il aura été appliqué; on ſéparera avec une ſpatule, ou le manche d'une cuilliere, tout l'épiderme, qui aura été détaché, & qui couvre encore ſouvent l'endroit où l'emplâtre a agi; on couvrira enſuite toute la playe avec un emplâtre de ſuppuratif ſimple; on penſera cette playe toutes les douze heures, avec du ſuppuratif: mais ſi on s'apperçoit qu'elle ne ſuppure pas beaucoup, ou que le délire, l'aſſoupiſſement, les mouvemens convulſifs ne diminuent pas, on mettra toutes les vingt-quatre heures ſur l'emplâtre ſuppuratif, une petite pincée de Cantharides en poudre fine.

Dès qu'on aura projetté d'appliquer l'emplâtre véſicatoire, on ceſſera l'Opiat, ou les ptiſanes fondantes & laxatives, & les apozèmes: on changera la ptiſane ordinaire, & on fera boire au Malade de celle qui eſt marquée à la fin de ce Mémoire, pour éviter que les véſicatoires ne cauſent quelqu'ardeur d'urine; le Malade en commencera l'uſage quelques heures avant qu'on applique les véſicatoires, ou du moins en même tems.

Il ne faut pas attendre que les accidens ſoient devenus très-conſidérables, pour ſe ſervir de ces emplâtres; mais il ne faut pas non plus les appliquer, avant que le Malade ait été ſuffiſamment ſaigné, qu'il ait été détrempé, & ait été bien évacué.

Pendant l'uſage de ces emplâtres, il faut entretenir le ventre du Malade fort libre par des lavemens; & s'ils ne ſuffiſent pas, on rendra leur ptiſane légérement purgative, comme il eſt marqué à la fin de ce Mémoire.

L'application de ces emplâtres ne doit point empêcher de purger les Malades de deux ou trois jours l'un,

comme nous avons dit. On se servira pour lors de Pilulles universelles écrasées, & mises en bol avec l'huile d'amandes douces, ou l'huile ordinaire. Le Malade avalera ce bol enveloppé dans du pain à chanter, & il boira par-dessus un verre de ptisane, ou il délayera ce bol dans deux cuillerées d'eau ou de ptisane; & il boira un verre par-dessus.

L'effet que produisent ces emplâtres, peut suppléer en quelque façon aux saignées; ainsi on ne tirera point de sang au Malade, (après que les emplâtres auront été appliqués,) à moins que la violence de la fiévre, la dureté du pouls, & la grandeur des accidens ne le demandent.

S'il survient des ardeurs d'urine, on lévera l'emplâtre vésicatoire, & on ne mettra sur la playe que du suppuratif simple; & si elles sont très-violentes, on tirera au Malade deux palettes de sang de la veine jugulaire, ou d'une des veines du bras.

Lorsque le délire, l'assoupissement, les mouvemens convulsifs, &c. seront cessés; pour lors on ne mettra plus de suppuratif sur la playe, on se contentera d'y mettre du beurre sur une feuille de poirée, & on laissera la playe sécher, & se fermer insensiblement, ayant soin de purger le Malade tous les deux ou trois jours, jusqu'à ce que la fiévre & les autres accidens soient dissipés: on se servira d'un purgatif doux; ainsi les Pauvres prendront une dose convenable de Pilulles universelles, écrasées, & mises en bol avec l'huile, comme nous avons dit; & les Riches avaleront une potion faite avec la casse, la manne, &c.

Si l'on remarque qu'il survienne périodiquement un léger mouvement de fiévre, après que les accidens auront été dissipés, & que le Malade aura été bien purgé, on aura recours à l'Opiat, ou à la ptisane de Quinquina, comme nous l'avons déja dit dans le Mémoire des fiévres continues, simples, & inflammatoires.

S'il ſurvient un dévoyement dans le commencement de la Maladie, on examinera ſon caractére : s'il eſt bilieux & humoral, c'eſt-à-dire, de la conſiſtence d'une purée un peu jaunâtre, il ne faut pas l'arrêter : s'il eſt ſéreux, c'eſt-à-dire, ſi les évacuations ſont comme une eau légérement teinte en jaune ou verdâtre, on donnera aux Malades les ptiſanes ſuivantes, & on mettra dans les bouillons un peu de purée de lentilles : on ſe ſervira auſſi pour purgatif du Rapontic, comme il eſt marqué dans le Mémoire des fiévres inflammatoire du poulmon.

Il ſe fait aſſez ſouvent dans les fiévres inflammatoires du cerveau, des éruptions à la peau ſous différentes formes : elles ne paroiſſent quelquefois que comme des taches d'un rouge pourpré, ce qui fait donner a ces fiévres le nom de fiévres pourpreuſes. On obſerve auſſi d'autres éruptions pareilles à de petites véſicules blanches & tranſparentes, qui ne ſont remplies que d'une ſéroſité très-ſaline. Ces éruptions ne changent point le caractére de la Maladie, & ne doivent par conſéquent rien changer dans la maniere de les traiter ; ainſi elles ne doivent point empêcher qu'on ne ſaigne le Malade toutes les fois que la violence de la fiévre & la grandeur des accidens indiqueront la néceſſité de ce remède, & qu'on ne le purge dès que les humeurs ſeront rendues fluides, & que les parties ſolides ſeront ſouples.

Les ſueurs qui ſurviennent dans le commencement de la Maladie, & pendant la force des redoublemens, ne doivent pas non plus empêcher de ſaigner pendant même qu'elles durent, ces ſortes de ſueurs n'étant point ſalutaires, & dépendant toujours de la difficulté que le ſang a à paſſer par les vaiſſeaux capillaires ſanguins.

On doit éviter dans ces fiévres encore plus ſoigneuſement que dans les fiévres continues ſimples, de trop couvrir les Malades, lorſque les ſueurs paroiſ-

ſent, ou de faire grand feu dans leur chambre, ou de fermer exactement les rideaux de leur lit, ou de leur donner du vin, du ſucre, ou autres liqueurs ſpiritueuſes : rien n'eſt plus pernicieux, car ces liqueurs ou la trop grande chaleur ne font qu'augmenter la raréfaction du ſang de l'inflammation, dont les progrès ſe font pour lors beaucoup plus rapidement; il faut donc ſe contenter d'entretenir une chaleur douce dans la chambre, de couvrir ſuffiſamment les Malades pour qu'ils n'aient point froid, de leur donner les ptiſanes & les bouillons toujours chauds; il faut tenir leurs rideaux un peu ouverts, & même les ouvrir beaucoup de tems en tems, afin qu'un air nouveau entre dans leur lit, & qu'ils ne reſpirent pas toujours celui qui eſt infecté par leur tranſpiration.

Si pendant le cours de la maladie, les Malades ſe plaignent d'aigreurs, on leur fera prendre immédiatement avant chaque bouillon, vingt ou trente grains de craye blanche, ou de craye de Briançon, ou d'yeux d'écreviſſes, délayes dans deux ou trois cuillerées de leur bouillon, & ils boiront le reſte par-deſſus.

S'ils rendent des vers, on fera fondre dans chaque bouillon deux ou trois grains de ſel d'Abſinthe, juſqu'à ce qu'il n'en paroiſſe plus, comme nous l'avons dit dans le Mémoire des fiévres continues ſimples.

Si on n'a pas vu les Malades dès le commencement, il faudra les mettre à une diette très-ſévére, & leur faire trois ou quatre ſaignées du pied, à ſix ou ſept heures d'intervalle les unes des autres, ſelon que les forces du Malade le permettront, & que la grandeur des accidens le demandera; car il faut tâcher d'arrêter le progrès d'une inflammation déja fort avancée.

Bouillon.

Les bouillons des gens aiſés ſeront faits avec le veau & la volaille; on ſe ſouviendra de les faire fort légers.

Ceux des pauvres ſeront faits avec la freſſure, ou les extrémités des animaux, & ceux des Malades qui ſont dans l'extrême miſére, ſeront faits avec du ris, ou de la farine & de l'eau, comme je l'ai déja marqué dans les Mémoires des fiévres intermittentes & des fiévres continues ſimples.

On ſe ſouviendra qu'il faut mettre des lentilles ou de la purée de lentilles dans les bouillons, quand il y a du dévoyement.

Ptiſane.

Les ptiſanes ordinaires ſeront faites avec le chiendent & la régliſſe, & l'on y joindra, quand on pourra, de la racine de chicorée ſauvage.

Lorſqu'on veut la rendre laxative, on délaye dans une pinte de ptiſane ou une Pilulle, ou une Pilulle & demie univerſelle purgative, ayant ſoin de la mettre auparavant en poudre, & de bien remuer le pot toutes les fois qu'on en donnera au Malade : on ceſſe ces ptiſanes dès que le ventre eſt ſuffiſamment libre, ou que le redoublement commence.

Lorſqu'il fait une grande chaleur, on peut mettre dans la ptiſane ordinaire de la racine d'ozeille à la place de la racine de chicorée ſauvage, ou bien on y écraſe quelques groſeilles rouges, pour leur donner un petit goût aigrelet.

Quand les urines ſont rouges, ou qu'elles ne paſſent pas abondamment, on fait fondre dans chaque pinte de ptiſane, un gros de Nitre purifié, ou du Chriſtal minéral.

Lorſqu'il y a du dévoyement, l'on ſe ſert de la ptiſane faite avec de la mie de pain deſſéchée, & la corne de cerf calcinée, ou les os de bœufs calcinés, comme nous l'avons marqué dans le Mémoire des fiévres continues ſimples.

Prisane dont on doit se servir, quand on a le dessein de faire appliquer les vésicatoires.

Prenez une botte de chiendent, une demi-poignée d'orge, faites bouillir le tout pendant un demi-quart d'heure dans une grande pinte d'eau ; en retirant le pot du feu, on y jettera un peu de racine de Guimauve concassée, & on y ajoutera, si l'on peut, un gros de Nitre purisié, ou de Cristal minéral ; on laissera réfroidir le tout, ensuite on le passera

Opiat que les Malades doivent prendre dans l'intervalle des redoublemens.

Prenez Diaphorétique minéral, un scrupule ; Tartre vitriolé, dix-huit grains ; le tout en poudre fine ; incorporez-le avec le syrop de Capillaires, ou le syrop commun, & le partagez en trois prises, pour les Malades qui ont passé quinze ans, & en six prises pour ceux qui n'ont pas encore cet âge.

Si on ne peut avoir de bon Tartre vitriolé, on mettra à la place trente-six grains de sel admirable de Glauber.

Apozème.

Les apozèmes seront faits avec des feuilles de Chichorée sauvage, de Bourrache & de Buglose, de chacune une poignée coupées menu ; on fera bouillir le tout pendant deux ou trois minutes, dans un pot de terre, avec une grande pinte d'eau, ensuite on le passera.

Lorsqu'on voudra le rendre purgatif, on y fera fondre trois gros, ou une demi-once de sel admirable de Glauber, supposé que les Malades soient à leurs aises.

Lorsqu'ils sont pauvres, on délayera dans une pinte de cet apozème, une, ou une Pilulle & demie uni-

verſelle purgative, après les avoir écraſées, & miſes en poudre, & pour lors on ne rendra pas leur ptiſane purgative.

On ceſſe de mettre des purgatifs dans les apozèmes & dans les ptiſanes, lorſque le ventre eſt ſuffiſamment libre, ou lorſque le redoublement commence.

Les purgations dont on ſe ſert lorſqu'il y a du dévoyement, ſeront faites, comme il eſt marqué dans le Mémoire des fiévres inflammatoires du poulmon, avec le Rapontic.

On ſe ſervira auſſi des préparations du Quinquina, qui ſont marquées dans ce même Mémoire, lorſqu'il s'agira d'arrêter de légers mouvemens de fiévre périodique qui ſe ſoutiennent quelquefois après que l'inflammation du cerveau eſt ceſſée.



METHODE

SUIVANT LAQUELLE LES perſonnes charitables doivent traiter les Pauvres de la Campagne attaqués de Fiévres malignes.

LA chaleur de la peau, la fréquence & l'élévation du pouls des perſonnes attaquées de la fiévre vraiement maligne, différent ſi peu de l'état naturel dans le commencement de cette maladie, que celles qui ne ſont pas verſées dans la pratique de la Médecine, ne s'apperçoivent pas que les Malades ont de la fiévre, comme nous l'avons dit : mais les Praticiens obſervant que le pouls eſt plus ſerré, c'eſt-à-dire, plus petit & plus fréquent que dans l'état naturel, la diſtinguent aiſément, & en connoiſſent le caractére par

l'abattement, & l'assoupissement des Malades; en effet, on observe que dès les premiers moment de la maladie, ils sommeillent presque toujours, dès qu'on cesse de leur parler, qu'ils ne changent point, ou rarement de situation, qu'ils sont dans une grande indolence, & dans un indifférence extrême pour tout: leur état fâcheux ne les intimide point, & il n'agite pas ceux mêmes qui sont les plus inquiets, dès qu'ils ont la plus légére incommodité: ils ont quelquefois une assez grande douleur de tête; mais le plus souvent ils ne la sentent que lourde, & pésante; enfin leur grande indifférence pour tout, & sur eux mêmes, marque sensiblement l'engourdissement général de tous leurs sens.

Ces accidens dépendent, comme nous l'avons marqué, de la trop petite quantité d'esprits que reçoivent toutes les parties, & nous avons fait connoître dans le Mémoire précédent, que la compression & le rétrécissement des glandes du cerveau en étoit la cause.

Nous avons fait observer que cette compression & ce rétrécissement des glandes ne pouvoient être causés que par le gonflement des vaisseaux qui les entourent.

La raréfaction des liqueurs ne peut être la cause de leur gonflement, puisque dans cette maladie la fiévre est presque insensible dans le commencement, & que la chaleur de la peau, & l'élevation du pouls, sont presque dans un état naturel.

Le gonflement de ces vaisseaux ne peut pas venir non plus d'une trop grande abondance générale des liqueurs, c'est-à dire, de sang, de lymphe, &c. car en ce cas, les accidens qui dénotent & qui accompagnent une plethore générale, auroient paru avant la maladie. 2°. Les vaisseaux de toutes les autres parties seroient également gonflés, toutes les glandes seroient comprimées, & les fonctions de tous les viscéres seroient derangées: il est donc certain que le gonflement des vaisseaux du cerveau ne dépend pas de la trop grande abondance des liqueurs en général: ainsi leur

gonflement ne peut être causé que par l'arrêt ou le séjour des liqueurs qui y sont poussées, & qui s'y accumulent; ces liqueurs ne s'y arrêteroient pas, si elles jouissoient de leur fluidité, ou de leur finesse naturelle; d'où il suit que le gonflement des vaisseaux du cerveau, est causé par l'épaississement & le séjour des liqueurs qui y passent.

Si toutes les liqueurs du corps étoient de même épaissies, au point de ne pouvoir couler aisément par les vaisseaux les plus fins, toutes les sécrétions & toutes les fonctions seroient dérangées, comme nous avons dit: or puisqu'il n'y a que les glandes du cerveau dont les fonctions soient interrompues, il est vrai-semblable, qu'il n'y a que les vaisseaux du cerveau qui soient engorgés, & par conséquent, qu'il n'y a que la liqueur particuliére qui est poussée dans ces glandes, qui soit épaissie, comme nous l'avons dit dans le Mémoire précédent.

Le gonflement & l'engorgement des vaisseaux fins & capillaires qui renferment cette liqueur, qui est propre & particuliere au cerveau, produisent bien-tôt un engorgement dans les gros vaisseaux lymphatiques, & dans les vaisseaux sanguins; ainsi ils causent l'inflammation de ce viscére, comme nous l'avons dit.

Tant que les seuls vaisseaux lymphatiques sont gonflés & engorgés, les accidens de la maladie sont sourds, & peu sensibles à ceux qui ne sont pas instruits, parce que la lymphe n'est pas poussée avec une force comparable à celle avec laquelle les vaisseaux sanguins agissent sur la liqueur qu'ils renferment, & que la fermentation de la lymphe n'est pas vive; mais dès que les vaisseaux sanguins sont gonflés & engorgés, la force avec laquelle le sang est poussé, lui fait faire à tous les instans de grands efforts contre les parois de ses vaisseaux, & cause des accidens très sensibles.

Ils sont d'autant plus grands, que la fiévre est plus vive, le sang agissant pour lors avec d'autant plus de

force, qu'il eſt pouſſé plus violemment, & qu'il eſt plus raréfié : or, puiſque la fiévre eſt plus foible dans le commencement de cette maladie, & que les accidens ſont lourds & peu ſenſibles, il eſt certain que les ſeuls vaiſſeaux lymphatiques ſont gonflés & engorgés dans les premiers jours.

Quoique l'epaiſſiſſement de la lymphe particuliere au cerveau, ſoit la cauſe des accidens, qui paroiſſent dans le commencement de la fiévre vraiment maligne ; il eſt certain cependant que toutes les autres liqueurs lymphatiques ſont moins fines & moins fluides qu'elles ne le ſont dans les fiévres inflammatoires du cerveau, & dans la plus grande partie des autres fiévres. La médiocrité de celle qui paroît dans le commencement de cette maladie, en eſt une preuve, comme nous l'avons dit dans le Mémoire précédent.

Cet état des liqueurs & la médiocrité de la fiévre font connoître qu'on doit dans le commencement, traiter cette maladie différemment des autres eſpéces de fiévres : c'eſt ce qui m'a engagé à en donner une curation particuliere.

Curation des Fiévres Malignes.

Les premieres vues qu'on doit avoir dans la curation de ces fiévres, ſont de donner de la fluidité aux liqueurs. La diette & une boiſſon abondante y contribuent beaucoup ; on ne nourrira donc le Malade que de bouillons ; on lui en donnera un de quatre heures en quatre heures, & on lui fera boire ſouvent de la ptiſane marquée à la fin de ce Mémoire.

Comme l'humeur particuliére au cerveau eſt plus épaiſſie que les autres liqueurs lymphatiques, & que ſon engorgement eſt la cauſe de tous les accidens, on doit travailler dès le commencement à la diviſer, & à lui donner de la fluidité par des remédes qui lui ſoient homogénes, & qui puiſſent la pénétrer ; ainſi on fera

prendre au Malade deux heures après chaque bouillon une priſe des Opiats marqués à la fin de ce Mémoire. Il boira par-deſſus une taſſée d'apozème marqué ci-après, la plus chaude qu'il pourra ; & une demi-heure après, on lui en donnera une ſeconde priſe. On ne doit pas craindre de mettre en uſage dès le commencement de ces fiévres, des remédes inciſifs, & digeſtifs ; parce que le mouvement des liqueurs différe peu de celui où elles ſont dans l'état naturel, & que les parties ſolides ne ſont ni roides, ni tendues, comme dans les autres fiévres. On donnera au Malade un lavement d'eau dès les premiers momens, & on lui en donnera un ſecond, ſept ou huit heures après le premier.

Nous avons dit dans les Mémoires qui traitent des fiévres intermittentes, & des fiévres continues, que les liqueurs étant fort raréfiées lorſque la fiévre étoit vive ; il falloit tirer du ſang dans une quantité proportionnée à la grandeur de ſa raréfaction, & qu'il falloit faire pluſieurs ſaignées pendant le même redoublement ; quand il étoit vif & long.

Or, comme dans le commencement des fiévres vraiment malignes, la raréfaction des liqueurs différe peu de celle dont elles jouiſſent dans l'état naturel, il n'eſt pas néceſſaire de tirer autant de ſang, ni auſſi fréquemment qu'on y eſt obligé dans les autres eſpéces de fiévres. Les perſonnes qui ne ſont point inſtruites, pourroient même penſer qu'on devroit éviter la ſaignée, par rapport à l'abattement des Malades, qui ſemble demander qu'on ne faſſe aucune évacuation qui puiſſe diminuer le peu de force qui leur reſte. Mais quand on fait attention que l'abattement du Malade ne vient pas d'un épuiſement réel de ſes forces ; qu'il dépend de l'engorgement des vaiſſeaux lymphatiques du cerveau, & que ces vaiſſeaux engorgés peuvent interrompre la circulation du ſang, & cauſer une inflammation dans le cerveau, on conçoit qu'il eſt néceſſaire de déſemplir ces vaiſſeaux dès le commence-

ment. La ſaignée du pied étant plus capable qu'aucune autre de déſemplir promptement, & particuliérement les vaiſſeaux du cerveau, on tirera du ſang à un des pieds du Malade, dès le commencement du premier accès, malgré ſa foibleſſe apparente : il ne faut pas cependant que la premiere ſaignée ſoit auſſi grande qu'on a coûtume de les faire dans les autres eſpéces de fiévre : car l'expérience nous apprend, que les Malades ne peuvent ſoutenir d'abord de grandes ſaignées, & qu'ils tombent en foibleſſe dès qu'on leur a tiré un peu de ſang.

Quoique dans cette maladie la fiévre ſoit preſque inſenſible, elle a cependant des redoublemens marqués : on connoît qu'il ſont ſur leur fin, par un peu moins de fréquence dans les battemens du pouls, & par un peu de diminution dans l'affaiſſement & dans l'aſſoupiſſement du Malade: dès qu'on s'en apperçoit on lui fait donner un des lavemens purgatifs, marqués à la fin de ce Mémoire.

Lorſque l'on a obſervé que le pouls recommence à devenir plus fréquent, que l'abattement & l'aſſoupiſſement du Malade, &c. augmentent; pour lors on réitére la ſaignée du pied. Les Malades ſoutiennent ordinairement mieux cette ſeconde ſaignée : ainſi on doit la faire auſſi grande que les forces du Malade peuvent le permettre.

Nous obſervons dans ces maladies, que les ſécrétions, c'eſt-à-dire, la filtration des différentes humeurs, ſont fort interrompues; mais ce dérangement ne dépend pas (comme dans les autres fiévres, du gonflement des vaiſſeaux & de la trop grande tenſion de toutes les parties ſolides ; il eſt au contraire cauſé pour l'ordinaire, par leur affaiſſement, & par leur peu de reſſort : ainſi l'on peut évacuer les humeurs, dès qu'elles ont été détrempées, & diviſées ; ſans craindre que la tenſion des parties ſolides, empêche leur évacuation, ou la rende peu utile. On pourra donc purger ces Malades à la fin

du ſecond redoublement, ſi l'on a remarqué des matiéres bilieuſes dans les évacuations, & ſi la fiévre eſt toujours médiocre: on préferera le vomitif à tout autre purgatif, non-ſeulement parce qu'il débarraſſe plus parfaitement les glandes des premieres voyes, mais auſſi parce que les efforts que font les Malades en vomiſſant, preſſent, & fouettent toutes les liqueurs; qu'ils font couler celles qui ſéjournent dans les plus petits vaiſſeaux, par le défaut de reſſort; & qu'ils peuvent par conſéquent débarraſſer les vaiſſeaux lymphatiques du cerveau qui ſont engorgés.

Si, contre l'ordinaire, ce ſecond redoublement étoit vif, que la chaleur de la peau fût grande, que le pouls fût fort élevé, dur & fréquent, enſorte qu'on eût lieu de penſer que la raréfaction des liqueurs fût conſidérable, & que les parties ſolides fuſſent gonflées & tendues: pour lors il ne faudra pas ſe contenter de ſaigner les Malades une fois dans le commencement de ce redoublement; il faudra faire une ſeconde ſaignée au pied, ſix ou ſept heures après la premiere. On en fera même une troiſiéme ſept ou huit heures après la ſeconde, ſi ce redoublement continuoit à être vif.

Pendant la vivacité de ce redoublement, on ſuſpendra l'uſage de l'Opiat, & on ne purgera pas le Malade après qu'il ſera paſſé, à moins que la fiévre ne fût fort diminuée, & qu'on n'eût remarqué ces humeurs fondues & bilieuſes dans les évacuations que les lavemens auroient cauſées, ou dans celles qui ſeroient venues naturellement. Si on ne trouve pas que la fiévre ſoit modérée, & que les évacuations ſoient bilieuſes, on fera prendre au Malade un lavement purgatif, & on recommencera l'uſage de l'Opiat marqué, comme nous l'avons dit. Il eſt rare que le ſecond redoublement de ces fiévres ſoit conſidérable. La fiévre ne commence pour l'ordinaire à devenir vive qu'au troiſiéme redoublement, & ſouvent même qu'au quatriéme. C'eſt pour quoi il eſt utile de faire vomir les Malades après

le

le second redoublement, supposé que la fiévre soit médiocre, & qu'on ait lieu de croire que les humeurs soient détrempées, & en état d'être évacuées : car il est certain que les parties solides sont pour lors ordinairement souples, & qu'elles ne s'opposent pas aux évacuations.

Si dans le troisiéme redoublement, la peau n'est ni brûlante, ni ardente; si le pouls n'est ni dur, ni fort élevé, ni fort fréquent, c'est-à-dire, si la fiévre n'est pas vive, & que néanmoins l'affaissement du Malade augmente, que son délire, quoique sourd, soit plus continuel, si le Malade se réveille plus difficilement; ou si aprés qu'il est réveillé, il est plus long-tems à revenir entiérement à lui; pour lors on aura lieu de penser que l'engorgement des vaisseaux lymphatiques du cerveau est fort augmenté, que tous les remédes employés n'auront pû donner assez de fluidité à l'humeur engorgée : ainsi il faudra avoir recours à des remédes plus efficaces. L'emplâtre vésicatoire est de tous ceux que j'ai tentés, celui qui m'a paru fondre plus puissamment la lymphe qui est particuliere au cerveau. C'est pourquoi, après avoir fait saigner le Malade du pied pendant le redoublement, on lui appliquera, dès qu'il sera fini, un emplâtre vésicatoire à la nuque du col, ou entre les cuisses, en observant toutes les précautions marquées dans le Mémoire des fiévres inflammatoires du cerveau.

Quoique la maladie soit encore dans son commencement, & que le Malade n'ait pas encore été beaucoup évacué, ni par les saignées, ni par les purgatifs, on peut placer ce reméde avec succès, lorsque la fiévre est très-médiocre, & que le Malade est fort affaissé & assoupi, parce que ces accidens nous assurent (lorsqu'il y a peu de fiévre,) que l'engorgement des vaisseaux lymphatiques du cerveau est très-considérable, que la filtration des esprits est fort diminuée, & par consé-

quent, que toutes les parties ont peu de reſſort, & de ſenſibilité; ainſi on ne doit pas craindre que le véſicatoire cauſe trop d'irritation.

Mais lorſque la fiévre eſt vive, & que l'affaiſſement & l'aſſoupiſſement du Malade ne ſont pas conſidérables, il ne faut pas mettre ce remède en uſage, que le Malade n'ait été bien détrempé, & qu'il n'ait été ſuffiſamment ſaignée & purgé.

Les emplâtres véſicatoires, n'empêchent pas qu'on ne ſaigne, & qu'on ne purge les Malades, lorſque la fiévre, & les autres accidens de la maladie le demandent; ainſi, ſi la fiévre devient vive, ou ſi l'inflammation fait des progrès rapides, après que les véſicatoires auront été appliqués, on conduira le Malade comme il eſt marqué ci-après.

Si le troiſiéme redoublement eſt conſidérable, comme il l'eſt ordinairement; ſi la chaleur de la peau eſt vive; ſi le pouls eſt élevé & fréquent; ſi les urines qui ont été crues deviennent rouges, & ſi le délire du Malade qui étoit ſourd, devient vif; ſi le Malade qui reſtoit abbattu dans la même ſituation, ſe remue ſans ceſſe, & eſt fort agité, pour lors il ſera certain que les vaiſſeaux ſanguins du cerveau, & ſur-tout, ceux des membranes qui l'enveloppent, ſont engorgés, & que l'inflammation de ce viſcére eſt commencée; c'eſt pourquoi il ne faut plus ſonger qu'à éviter qu'elle ne faſſe des progrès rapides; ainſi on ſuſpendra l'uſage de l'Opiat. On s'en tiendra aux bouillons & à la ptiſane, & on fera faire une ſaignée du pied, le plûtôt qu'on pourra. L'on en fera une autre, ſept ou huit heures après, ſi la fiévre n'eſt pas fort modérée, ou ſi les accidens ne ſont pas fort diminués. Dans l'intervalle de ces ſaignées, on fera prendre au Malade un ou deux lavemens d'eau.

On examinera à la fin de ce redoublement, ſi les évacuations procurées par les lavemens, ou celles qui ſont venues naturellement, ſont mêlées de matiéres

bilieuses, si la peau n'est plus si ardente, & si le pouls n'est plus tendu ni fort élevé. Si on trouvoit le Malade dans cet heureux état, on en profiteroit pour évacuer les humeurs qui causent les redoublemens. On lui donnera donc pour lors une prise de la poudre vomitive, ou une prise d'Hipecacuanha en poudre: ce réméde est préférable dans cette occasion à tout autre vomitif, parce qu'il fond, & qu'il divise les humeurs lymphatiques. On proportionnera les doses à l'âge, aux forces, &c. du Malade, comme il est marqué dans le Mémoire de l'usage de ces remédes.

Si le Malade avoit été purgé la veille avec un vomitif ou avec un simple purgatif, on ne le purgeroit pas; mais s'il ne l'a pas été, on pourra le purger, en supposant toujours qu'il soit bien préparé.

Deux jours après, on repurgera le Malade; on lui fera prendre encore un vomitif, si depuis le premier il a vomi des vers ou de la bile, ou s'il a eu de fréquentes envies de vomir. S'il n'a eu aucun de ces accidens, depuis qu'on l'a fait vomir, on le purgera avec une prise de la Poudre fébrifuge, ou avec une prise des Pilulles universelles purgatives, proportionnée à son âge, à ses forces, &c. selon qu'il est marqué dans le Mémoire de l'usage de ces remédes. Et si les Malades sont à leur aise, & d'une complexion fort délicate, on se servira des potions purgatives ordinaires, faites avec la Casse, les Follicules, la Manne, &c.

Si au contraire, on n'a remarqué après ce troisiéme redoublement, aucunes matieres bilieuses dans les évacuations; si la peau est restée ardente; si le pouls est tendu, fréquent, élevé, &c. pour lors il ne faudra pas purger le Malade. On lui donnera seulement un lavement purgatif à la fin du redoublement, & on recommencera l'usage de l'Opiat, des apozèmes, &c.

Dès que le redoublement suivant reparoîtra, on cessera l'usage de l'Opiat; on s'en tiendra aux bouillons, à la ptisane, & on resseignera le Malade du pied,

On téitérera cette ſaignée, ſi le redoublement eſt long & fort vif, ou ſi le délire, l'aſſoupiſſement, &c. ſont grands & plus continuels, ou ſi le Malade eſt fort agité, ou ſi les mouvemens convulſifs ſont forts & fréquens.

Quoique ces mouvemens ſoient pour l'ordinaire aſſez fréquens, & aſſez ſenſibles dans les doigts des mains, on pourroit cependant ne les pas appercevoir dans cette eſpéce de fiévre, dès qu'ils commencent, parce qu'ils ſont aſſez foibles, & ſouvent même aſſez rares : c'eſt pourquoi l'on aura attention de tirer une des mains du Malade hors de ſon lit, chaque fois qu'on ira le viſiter. On étendra les doigts du Malade, & on les appuiera ſur le lit, ou ſur le dos d'une de ſes mains, pendant que de l'autre on lui tâte le pouls, pour ne le pas inquiéter. On regardera pour lors attentivement les doigts, & on examinera pendant un peu de tems de ſuite, s'ils ne flageolent pas ſouvent, ou s'ils ne font pas quelques mouvemens bruſques & involontaires, qu'on appelle mouvemens convulſifs.

Dès que le redoublement ſera fini, on examinera de nouveau, s'il y a des évacuations bilieuſes, & ſi la fiévre eſt fort modérée; en ce cas on purgera le Malade, pourvu qu'il ne l'ait pas été la veille.

Si le Malade a été purgé le jour précédent, on ſe contentera de lui donner un lavement purgatif, une heure & demie ou deux heures après que le redoublement ſera fort diminué, & on recommencera l'uſage de l'Opiat & des apozèmes, en continuant de le faire boire ſouvent. On ceſſera de donner l'Opiat & les apozèmes, dès qu'un nouveau redoublement recommencera.

Lorſqu'on aura trouvé les humeurs aſſez fondues, pour pouvoir purger le Malade avec ſuccès, on continuera de le purger de deux jours l'un, avec la Poudre fébrifuge, ou avec les Pilulles univerſelles purgatives, comme il eſt marqué, à moins que les évacuations ne devinſſent crues & ſéreuſes, & qu'il ne ſurvînt une

augmentation de fiévre, qui gonflât, & tendît les parties ſolides. Pour lors il faudroit ſuſpendre les purgatifs, juſqu'à ce qu'on s'apperçût que les humeurs fuſſent redevenues bilieuſes, & que les parties ſolides fuſſent devenues ſouples.

Pendant l'intervalle qu'on laiſſe entre les purgatifs, on conduit le Malade, comme il eſt marqué ci deſſus, c'eſt-à-dire, 1°. Qu'on ne donne au Malade que du bouillon, de la ptiſane, & des lavemens d'eau pendant le redoublement, & qu'on le ſaigne du pied dans le fort des redoublemens, tout autant de fois que la vivacité de la fiévre, ou la grandeur des accidens de la tête le demandent, & que les forces du Malade le permettent.

2°. Qu'on donne un lavement purgatif au Malade à la fin de chaque redoublement, & qu'on recommence l'uſage de l'Opiat & des apozèmes, pendant les intervalles qui ſont entre les redoublemens. On ſuit cette conduite juſqu'à la fin de la maladie.

Lorſqu'on n'a pas pu faire appliquer les véſicatoires dès le commencement, par rapport à la vivacité de la fiévre, &c. & que l'aſſoupiſſement, le délire, les mouvemens convulſifs, &c. ſubſiſtent dans toute leur force, quoique le Malade ait été ſaigné cinq ou ſix fois du pied, & qu'il ait été purgé deux ou trois fois, pour lors on fera appliquer les véſicatoires à la fin d'un redoublement.

Quand même les évacuations cauſées par les purgatifs, auroient été crues & ſéreuſes, cet accident ne doit point empêcher qu'on n'applique les véſicatoires; car comme ce reméde eſt un fondant, il ne peut qu'avancer la coction des humeurs, & les diſpoſer à une évacuation ſalutaire.

Dès qu'on aura réſolu d'appliquer les véſicatoires, on ceſſera l'uſage de l'Opiat. Le Malade commencera quelques heures avant l'application, l'uſage de la ptiſane marquée à la fin de ce Mémoire, afin d'empê-

cher que ces emplâtres ne causent des ardeurs d'urine, & on observera tout ce que nous avons marqué dans le Mémoire des fiévres inflammatoires du cerveau, sur l'application de ce reméde.

Il ne doit pas empêcher qu'on ne saigne les Malades dans le fort des redoublemens, lorsque la grandeur de la fiévre & des accidens le demandent ; mais on doit pourtant ménager davantage les saignées, parce que ce reméde y supplée en quelque façon, comme nous l'avons dit.

L'application de ce reméde doit engager à tenir le ventre des Malades libre, afin d'évacuer les humeurs qu'il met en fonte ; ainsi on continuera de donner des lavemens, de les rendre purgatifs, s'il est nécessaire, & de purger le Malade de deux jours l'un. Dans les jours d'intervalle qu'on laisse entre les purgatifs, on rendra leur ptisane un peu laxative, comme il est marqué à la fin de ce Mémoire, supposé que les lavemens ne fissent pas assez d'effet. On observera cependant de choisir des purgatifs doux ; ainsi on purgera les Malades avec les Pilulles universelles purgatives, comme il est marqué dans le Mémoire de leur usage, & les personnes fort délicates seront purgées avec la Casse, la Manne, & un peu de Sel végétal. On cessera tout-à-fait l'usage de l'Opiat, dès qu'on aura appliqué les vésicatoires.

Lorsqu'il reste un peu de fiévre, après que les accidens du cerveau sont dissipés, ou fort diminués, & que les redoublemens de la fiévre sont périodiques, on peut mettre en usage l'Opiat, & la ptisane de Quinquina, comme nous l'avons marqué à la fin des Mémoires des fiévres continues simples, & des fiévres inflammatoires. Mais on ne doit jamais se servir de ce reméde, comme nous l'avons recommandé, que sur la fin de la maladie, après que le Malade a été suffisamment évacué par les saignées & les purgations, & lorsque la fiévre est très-médiocre.

S'il ſurvient un dévoyement dans le commencement, ou pendant le cours de cette Maladie, ou ſi le Malade rend des vers par en bas, ou par la bouche, enfin, s'il a des aigreurs après avoir pris du bouillon ou de la ptiſane, on ajoutera à la conduite marquée ci-deſſus, les remédes convenables à ces accidens, marqués dans les Mémoires des fiévres continues ſimples, & des fiévres inflammatoires du cerveau.

Les ſueurs qui ſurviennent dès le commencement de la maladie, ne doivent point empêcher qu'on ne ſaigne les Malades, dans le tems même qu'elles durent, lorſque la vivacité de la fiévre, & la grandeur des accidens le demandent; parce que ces ſueurs ne ſont pas ſalutaires, comme nous l'avons dit.

L'on obſervera auſſi de ne point trop couvrir les Malades, & de ne point trop échauffer leur chambre, de ne leur point donner de vin, ni autres liqueurs ſpiritueuſes, par les raiſons que nous avons marquées dans les Mémoires des fiévres continues ſimples, & des fiévres inflammatoires du cerveau. Voilà en général la méthode ſelon laquelle on doit conduire les Malades, attaqués des fiévres vraiement malignes. Il ne nous reſte plus qu'une obſervation à faire ſur l'uſage des remédes ſpiritueux, tant dans les fiévres inflammatoires du cerveau, que dans les fiévres malignes

Obſervation ſur l'uſage des remédes ſpiritueux dans les fiévres inflammatoires du cerveau, & dans les fiévres vraiement malignes.

Nous obſervons ſouvent dans la pratique que les Malades attaqués de fiévres inflammatoires du cerveau, ſur-tout de fiévres vraiement malignes, tombent dans un aſſoupiſſement preſque léthargique, & qu'ils perdent toute connoiſſance vers le treize ou le quatorze de la maladie, & quelquefois plus tard, ſur tout, lorſqu'on n'a pas appliqué les emplâtres vé-

ficatoires, ou qu'on n'a pu les appliquer que vers le onze de la maladie, ou plus tard. L'état dangereux où sont pour lors les Malades, le peu de succès des saignées, la foiblesse extrême & l'anéantissement presque total des Malades, ont fait souvent tenter dans ces momens, les remédes spiritueux, tels que le Lilium, les Sels volatils, les gouttes du Général Lamotte, l'Or potable de mon Pere, &c.

Le succès prodigieux & inespéré qu'ont eu ces remédes en plusieurs occasions, les a fait regarder comme très-efficaces, & a engagé à les mettre en usage dans le commencement de ces maladies. On a bien-tôt été instruit par leur mauvais effet, qu'ils ne convenoient pas dans les premiers jours, l'usage en a été interdit; mais l'on a été très-surpris d'observer que ces remédes donnés à la fin de ces maladies, & dans des circonstances qui paroissent les mêmes, ont souvent augmenté tous les accidens, qu'ils les ont rendus plus considérables, & qu'ils ont abrégé la vie du Malade, au lieu de le guérir, comme ils avoient fait dans d'autres occasions. Ces exemples funestes étant plus fréquens, que ceux qui étoient heureux, ont déterminé bien des personnes à en bannir absolument l'usage, & à empêcher qu'on ne s'en servît dans des circonstances où ils auroient peut-être réussi; car il est certain que ces remédes peuvent être très-utiles, mais leur succès dépend d'une juste application. Ils réussissent quand ils sont donnés à propos; mais ils sont très-nuisibles, & peuvent faire périr promptement les Malades, quand ils sont donnés dans le cas où ils ne conviennent pas. Nous ne pouvons distinguer les circonstances où ces remédes conviennent, & celles où ils sont nuisibles, que par une exacte observation des symptômes qui paroissent pour lors. Je vais tâcher de les faire connoître, d'autant plus que ces éclaircissemens ne seront pas utiles seulement aux personnes qui ne sont pas instruites, mais même qu'ils pourront l'être aux Etudians

en Médecine, ne connoiſſant aucun Auteur qui ait entré dans ce détail.

Lorſque le Malade tombe vers le treize ou le quatorziéme jour de ſa Maladie ou même plus tard, dans un aſſoupiſſement preſque léthargique, qu'il perd preſque entiérement la connoiſſance, & qu'il eſt dans un affaiſſement total, quoiqu'il ait été ſuffiſamment ſaigné, & qu'il ait été bien évacué ; pour lors on examinera ſi le délire qui accompagne ces accidens, eſt violent ; ſi le Malade parle avec véhémence ; s'il crie ; s'il veut battre, & ſi les mouvemens convulſifs ſont fréquens, bruſques & forts ; ſi ſes yeux ſont égarés & étincelans, & parſemés de vaiſſeaux rouges & gonflés, ſi la peau eſt fort ſéche & ardente, pour lors les remédes ſpiritueux ſont nuiſibles, & doivent plûtôt faire périr le Malade, que de le ſoulager ou le guérir. Ces ſymptômes nous aſſurent que l'inflammation eſt très-conſidérable, qu'elle s'eſt étendue ſur la plus grande partie des membranes du cerveau, qu'elle a paſſé dans l'intérieur de ce viſcére, & qu'elle tourne en gangrenne : ainſi tous les remédes ſpiritueux ſont pour lors nuiſibles.

Si au contraire, l'aſſoupiſſement léthargique, l'affaiſſement du Malade, ne ſont pas accompagnés de ces accidens ; ſi le délire de ces Malades eſt ſourd, s'ils parlent rarement, doucement, & entre leurs dents, ſi les mouvemens convulſifs ſont rares ; s'ils ſe font foiblement ; ſi les yeux ſont éteints & mornes ; ſi le viſage eſt plutôt livide que trop enflammé ; ſi la peau n'eſt point ſéche & ardente, pour lors les remédes ſpiritueux marqués ci-deſſus, & les autres remédes de cette eſpéce ſont très-utiles, & ont ſouvent de grands ſuccès. La raiſon eſt que l'aſſoupiſſement & l'affaiſſement preſque total des Malades, &c. ne ſont pas cauſés par une inflammation dans le cerveau, c'eſt-à-dire, par l'irruption du ſang dans les vaiſſeaux lymphatiques. Ces accidens dépendent pour lors de l'ar-

rêt ou du séjour du sang & de la lymphe dans leurs propres vaisseaux capiliaires, qu'ils ne peuvent traverser par le défaut du ressort de ces vaisseaux : car les liqueurs ne circulent & ne traversent les vaisseaux, qu'autant qu'elles sont poussées & fouettées par le ressort de leur parois, & par celui des parties voisines.

La perte du ressort des vaisseaux sanguins & lymphatiques, vient pour lors de la trop grande distension ou dilatation qu'ils ont soufferte pendant qu'ils ont été engorgés; car quoique les remédes qu'on a mis en usage, dissipent l'inflammation du cerveau, quoiqu'ils divisent les humeurs lymphatiques épaissies & engorgées, & qu'ils leur donnent toute la fluidité nécessaire pour pouvoir circuler facilement ; cependant lorsque l'extrême distention ou dilatation qu'ont souffert tous les vaisseaux pendant qu'ils ont été engorgés, les a forcés jusqu'à un certain point, & leur a fait perdre leur ressort, pour lors les liqueurs, quoique devenues fluides, ne peuvent les traverser; & sur-tout, ceux qui sont fort tortueux, comme sont les vaisseaux capillaires sanguins, & les vaisseaux lymphatiques, parce qu'elles ne sont pas pressées & fouettées par les parois de ces vaisseaux ; ainsi elles y séjournent, elles s'y amassent, & ces vaisseaux restent toujours fort dilatés & sans ressort.

Lorsque les liqueurs, sur-tout celles qui sont lymphatiques, séjournent, la sérosité la plus fine s'en sépare. Or, comme les vaisseaux ne peuvent être dilatés, que les mailles de leur parois ne soient écartées & aggrandies, la sérosité séparée s'échappe par ces ouvertures : elles se répand sur toutes les parties voisines, & par conséquent sur les glandes, elle les relâche, & cause enfin leur affaissement, pour lors la filtration de ce fluide, qu'on nomme esprits animaux, (desquels dépend le ressort des parties solides,) est interrompu, & par conséquent toutes les parties solides

s'affaissent, & le Malade tombe dans un sommeil léthargique qui le feroit bien-tôt périr, si on n'y remédioit.

L'on conçoit aisément que les remédes spiritueux, sont pour lors très-utiles, & qu'ils peuvent prévenir la catastrophe prochaine : car ils remettent en mouvement la petite quantité des parties spiritueuses qui est encore dans les glandes du cerveau, ou dans les tuyaux nerveux, & qui y séjourne sans action, & sans mouvement. Ils développent les parties spiritueuses qui restent embarrassées dans les liqueurs, ils agissent aussi sur les parties solides ; ils leur donnent de l'action, de la force & du ressort. Ils redonnent aussi du mouvement au sang & aux liqueurs lymphatiques qui sont arrêtés, & les font couler ; ainsi ils peuvent ranimer le cours des esprits, & rétablir la circulation des liqueurs qui étoit fort rallentie, & presque interrompue. Leur usage continué, dissipe peu à peu la sérosité épanchée sur le cerveau, & redonne insensiblement à ce viscére, la consistence & la fermeté qu'il doit avoir.

Voilà la maniere dont agissent ces remédes, & la cause de leur succès ; d'où il suit, que s'ils sont efficaces lorsqu'il faut redonner du mouvement aux liqueurs arrêtées, & qui séjournent par le défaut du ressort des vaisseaux ; & que s'ils sont utiles pour donner du mouvement aux parties solides engourdies & affaissées, ils doivent être très-nuisibles, lorsque les parties solides sont roides & trop tendues, & lorsque le mouvement des liqueurs n'est que trop grand, & qu'on doit craindre de l'augmenter.

Lorsqu'on commencera à mettre en usage les remédes spiritueux, tels que le Lilium, les gouttes du Général Lamotte, ou l'Or potable de mon pere, on en donnera d'abord plusieurs prises assez fortes, à plus ou moins de distance les unes des autres, selon l'effet qu'elles feront, & on continuera à en donner jusqu'à

ce que le Malade ſoit mieux ; on les éloignera enſuite. Il faut lire ce que j'ai marqué dans le Mémoire de l'Or potable ſur l'uſage de ces remédes dans les fiévres malignes.

Il eſt aiſé de conclure de ce que nous venons de dire, que l'uſage de ces remédes eſt plus ſouvent utile à la fin des fiévres vraiement malignes qui dépendent principalement d'un engorgement lymphatique, qu'à la fin des fiévres inflammatoires du cerveau, dans leſquelles l'inflammation devient aſſez ſouvent gangreneuſe.

Après que le Malade ſera ſorti de l'affaiſſement où il étoit, & que ſes forces ſeront un peu rétablies, il ſera néceſſaire de le purger doucement; ainſi les gens riches & aiſés ſe purgeront avec la Caſſe, la Manne, & le Sel Végétal, &c. Les pauvres ſe ſerviront des Pilulles univerſelles purgatives, dont ils prendront une doſe convenable à leurs forces, & à leur âge, comme il eſt marqué dans le Mémoire de leur uſage.

L'uſage des remédes ſpiritueux ne doit point empêcher qu'on ne ſe ſerve dans la ſuite du Quinquina, s'il eſt néceſſaire ; il ne faut pas cependant le mettre en uſage, qu'on n'ait purgé le Malade deux ou trois fois depuis l'uſage de ces remédes.

Bouillons.

Les bouillons des gens aiſés ſeront faits avec le veau & la volaille; on ſe ſouviendra d'abord de les faire fort légers.

Ceux des pauvres ſeront faits avec la freſſure, ou les extrémités des animaux, & ceux des Malades qui ſont dans une extrême miſére, ſeront faits avec du ris, ou de la farine, & de l'eau, comme il eſt marqué dans le Mémoire des fiévres intermittentes, & des fiévres continues ſimples.

On ſe ſouviendra qu'il faut mettre des lentilles, ou

de la purée de lentilles dans les bouillons, quand il y a du dévoyement.

Ptisane.

Les ptisanes ordinaires seront faites avec la racine de Scorsonnaire, le Chiendent, & la Reglisse: si l'on ne peut avoir de cette racine, on la fera avec le Chiendent seul & la Reglisse.

Quand les urines sont rouges, ou qu'elles ne passent pas abondamment, on fait fondre dans chaque pinte de ptisane, un gros de Nitre purifié, ou de Cristal minéral.

Lorsqu'il y a un dévoyement séreux, on fait bouillir dans chaque pinte de la ptisane marquée ci-dessus, un gros & demi de corne de cerf calcinée, ou d'os de bœufs calcinés; & si le dévoyement subsiste encore également fort, après vingt-quatre heures de l'usage de cette ptisane, on fera boire au Malade de la ptisane faite avec la mie de pain desséchée, la corne de cerf, ou les os de bœufs calcinés, comme il est marqué dans le Mémoire des fiévres continues simples.

Ptisane dont on doit se servir quand on a le dessein de faire appliquer les vésicatoires.

Prenez une botte de Chiendent, & une demie poignée d'orge, faites bouillir le tout pendant un demi-quart-d'heure dans une grande pinte d'eau; en retirant le pot du feu, on y jettera un peu de racine de Guimauve concassée, & un gros & demi de Nitre purifié, ou de Cristal minéral: on laissera réfroidir la ptisane, & on la passera.

Lorsqu'on veut rendre cette ptisane laxative, on mêle une Pilulle, ou une Pilulle & demie universelle en poudre, dans une pinte de cette ptisane, & on remue le pot toutes les fois qu'on en fait boire.

Opiat pour les Malades qui ſont à leur aiſe.

Prenez Diaphorétique minéral, & la Craye blanche, ou Craye de Briançon, de chacun un demi-gros; Tartre vitriolé bien tartariſé, un ſcrupule; le tout en poudre fine, & incorporé avec le ſyrop commun, ou avec le ſyrop Capillaires: on le partagera en trois priſes pour les Malades qui auront plus de quinze ans, & en ſix priſes pour ceux qui n'auront pas encore cet âge.

Opiat pour les Pauvres.

Prenez coquilles d'œufs calcinées un demi-gros; une Pilulle univerſelle purgative, le tout en poudre fine bien broyé enſemble, incorporé avec le ſyrop commun, ou un peu de miel, & on le partagera de même en trois priſes, pour les Malades qui ont paſſé quinze ans, & en ſix priſes pour ceux qui ſont au deſſous de cet âge.

Apozème.

Prenez racine de Scorſonnaire trois gros; feuilles de Bourroche, de Bugloſe, de chacune deux poignées hachées menu; faites bouillir le tout un moment avec ſix gobelets d'eau, enſuite on le paſſera.

Lorſqu'on voudra les rendre purgatifs, on y fera fondre trois gros ou une demi-once de ſel admirable de Glauber, ſuppoſé que les Malades ſoient à leur aiſe.

Lorſqu'ils ſeront pauvres, on délayera dans les ſix gobelets d'apozème, une Pilulle, ou une Pilulle & demie univerſelle purgative, après l'avoir écraſée & miſe en poudre, ou l'on y fera bouillir un gros de Séné. Lorſqu'on met en uſage un des Opiats marqués ci-deſſus, ou lorſqu'on rend les apozèmes purgatifs, on ne

mettra rien dans les ptisanes qui puisse lâcher le ventre.

On cesse de mettre des purgatifs dans les apozèmes & dans les ptisanes, lorsque le ventre est suffisamment libre, ou lorsque les Malades prennent de l'Opiat, & lorsque les redoublemens commencent.

Les purgations dont on se sert lorsqu'il y a du dévoyement, seront faites, comme il est marqué dans le Mémoire des fiévres inflammatoires du poulmon, avec le Rapontic.

On se servira aussi des préparations de Quinquina, qui sont marquées dans ce Mémoire, lorsqu'il s'agira d'arrêter de légers mouvemens de fiévre périodique, qui se soutiennent quelquefois après que l'inflammation a cessé, & que le Malade a été suffisamment évacué.

Les lavemens seront faits, comme il est marqué à la fin des Mémoires sur les fiévres continues simples ; & sur les fiévres inflammatoires.



MÉTHODE

SUIVANT LAQUELLE LES personnes charitables doivent traiter les Pauvres de la Campagne attaqués de Fiévres inflammatoires du foye & des intestins.

L'INFLAMMATION du foye dépend de même que celle de tous les autres viscéres, de l'épaississement de l'humeur qui doit se séparer par ses glandes. Cette inflammation se fait connoître par la douleur que le Malade ressent au foye, & par la fiévre qui l'accompagne.

Pour connoître si la douleur que le Malade ressent,

eſt au foye, il faut ſe ſouvenir qu'il eſt ſitué ſous les fauſſes-côtes droites, & qu'il s'étend ſur l'eſtomach, juſqu'au cartilage xiphoïde, c'eſt-à-dire, juſqu'à cet enfoncement qui eſt au-deſſous de la poitrine, que le peuple nomme le *Brechet*, & quelquefois plus loin.

Lorſque l'engorgement inflammatoire eſt dans la partie du foye qui recouvre l'eſtomach, ou vers les bords de ce viſcére; on s'en aſſure aiſément par la douleur vive que le Malade reſſent dès qu'on appuie un peu ſur l'enfoncement qui eſt au-deſſous de la poitrine, ou dès qu'on preſſe le bord des fauſſes-côtes droites, en pouſſant un peu l'extrémité des doigts par-deſſous.

Mais lorſque l'engorgement inflammatoire eſt dans un endroit du foye recouvert par les fauſſes-côtes, il n'eſt pas ſi aiſé de connoître ſi la douleur que reſſent le Malade, dépend d'un engorgement dans le foye; car il ne peut indiquer l'endroit où il la reſſent, qu'en montrant la partie des fauſſes-côtes qui y répond, & qui eſt vis-à-vis l'endroit où eſt l'engorgement. Or, comme la douleur pourroit dépendre d'un engorgement inflammatoire dans les parties extérieures qui recouvrent le foye, on ne peut être d'abord certain que le foye ſoit la partie affectée. Pour s'en aſſurer, il faut toucher légérement la partie où le Malade reſſent de la douleur; ſi elle augmente ſenſiblement, dès qu'on touche cette partie, il eſt ſûr que l'engorgement eſt dans les parties extérieures, & il y a lieu de croire que le foye n'eſt pas attaqué; mais ſi elle n'augmente pas par le toucher, on ſera fondé à penſer que la douleur dépend d'un engorgement inflammatoire dans le foye.

Quoique la douleur n'augmente pas, quand on touche l'endroit que le Malade indique; cependant ſi cet endroit eſt fort près des vraies côtes, c'eſt-à-dire, de la poitrine, on ne peut ſçavoir poſitivement ſi l'engorgement eſt dans la partie ſupérieure d'un des globes du foye, ou dans le diaphragme, ou dans la pleure,

ou

ou dans le bord inférieur d'un des lobes du poulmon droit ; c'est pourquoi on examinera si le Malade a de la peine à respirer, s'il tousse fréquemment ; si ses crachats son teints de sang, &c. si l'on remarque quelqu'un de ces accidens, il est sûr que l'engorgement est dans le poulmon ; ou dans le diaphragme, ou dans la pleure ; mais si la respiration est fort libre, s'il n'y a point de toux, &c. on aura raison de croire que l'engorgement est dans le foye.

Nous pouvons encore juger que l'engorgement inflammatoire est au foye, par la couleur des urines, & par celle de la peau ; car lorsque ce viscére est enflammé, ou prêt à l'être, la peau & le blanc des yeux sont souvent jaunes ; les urines sont d'un rouge foncé ; & quand on y a trempé un linge, il est teint en jaune, ce qui n'arrive pas, quand la couleur rouge des urines ne dépend que de la violence de la fiévre : cependant ces simptômes ne paroissent pas toujours dès le commencement de la maladie, à moins qu'il n'y ait beaucoup de glandes engorgées, ou qu'il n'y ait une grande partie du foye dans une disposition prochaine à l'inflammation, ou que la vivacité de la douleur n'ait mis toutes les fibres de ce viscére dans une tension, & dans une contraction si grande, que la plus grande partie des glandes soit trop resserée, & que la filtration de la bile soit fort dérangée ; pour lors nous observons encore que les Malades ne vont pas à la garde-robe, que les lavemens font peu d'effet, & que les matieres que rendent les Malades sont noirâtres, ou d'un gris blanchâtre : mais comme il est rare que le cours de la bile soit interrompu jusqu'à un certain point, dès le premier accès de la fiévre, nous n'avons pour lors aucun autre signe de l'inflammation du foye que le siége de la douleur, comme nous l'avons dit.

Les indications qu'on doit suivre pour guérir cette maladie, sont les mêmes que celles qui doivent nous

guider dans la curation de toutes les autres fiévres inflammatoires.

Il s'agit 1°. de donner de la fluidité à l'humeur engorgées, afin de débarrasser les glandes & leurs vaisseaux sécrétoires & excrétoires.

2°. D'empêcher que le sang ne passe dans les vaisseaux lymphatiques, & ne causent une inflammation dans le foye.

3°. Il faut diminuer les redoublemens de la fiévre, & la dissiper, puisque c'est dans ces redoublemens que l'inflammation fait des progrès rapides, le sang étant pour lors plus raréfié, & poussé avec beaucoup plus de force.

Pour remplir la premiere indication, c'est-à-dire, pour donner de la fluidité aux liqueurs épaissies & engorgées, on commencera par mettre le Malade à une diette très-sévére, car les liqueurs étant continuellement divisées par la fermentation qui s'y passe, & broyées par l'action des solides, elles s'affaissent, & deviennent fluides, quand elles ne sont pas épaissies de nouveau, &, pour ainsi dire, nourries par un nouveau chile. On ne donnera donc pas de bouillon au Malade, pendant tout le cours du premier accès, à moins qu'il ne fût foible, abbatu, ou qu'il eût été peu nourri avant de tomber Malade, comme nous l'avons dit; on le fera boire abondamment de la ptisane marquée à la fin de ce Mémoire, dès que le frisson sera passé, pour commencer à détremper les liqueurs, & à les faire couler. On ne peut les détremper, qu'en mettant en usage des remédes qui leur soient homogénes, & qui puissent s'y mêler, & les pénétrer, comme nous l'avons dit dans les Mémoires précédens: on joindra donc à l'usage de la ptisane, des remédes légérement incisifs qui ne puissent porter aucune ardeur dans le sang, ni aucune irritation dans les parties solides, & qui puissent cependant donner de la fluidité à la bile,

ainsi le Malade boira de trois heures en trois heures deux gobelets de l'apozème marqué à la fin de ce Mémoire; il les avalera le plus chaud qu'il pourra, à une demi-heure de distance l'un de l'autre.

Les humeurs engorgées ne peuvent acquérir le dégré de fluidité nécessaire, pour s'échapper des glandes ou des vaisseaux dans lesquels elles sont arrêtées, que par un usage assez long des remédes les plus convenables. Pendant cet intervalle de tems, le cours du sang restant interrompu, l'inflammation feroit de funestes progrès, si l'on ne facilitoit la circulation du sang en désemplissant promptement & suffisamment les vaisseaux sanguins: c'est pourquoi on fera saigner les Malades, dès que la chaleur de la fiévre sera bien marquée; & comme il faut empêcher, autant qu'il est possible, que le sang ne se porte aussi abondamment qu'à l'ordinaire, dans les vaisseaux inférieurs, on fera la saignée à un des bras, on tirera une quantité de sang proportionnée à l'âge & aux forces du Malade, à la vivacité de sa fiévre, & de la douleur qu'il ressent.

Deux ou trois heures après cette saignée, on lui donnera un lavement d'eau, & deux ou trois heures après, on lui fera une seconde saignée du bras. Ce reméde est d'autant plus nécessaire dans cette maladie, que le sang qui revient de toutes les parties inférieures, & de tous les viscéres du bas-ventre, doit passer par le foye, & que son cours seroit interrompu, si l'inflammation étoit fort considérable; & sur-tout si elle étoit dans la partie cave de ce viscére; or, si le sang qui revient de tous les viscéres du bas-ventre ne pouvoit passer facilement, ils seroient tous promptement engorgés, & le Malade périroit en peu de tems: il est donc très-essentiel de tirer beaucoup de sang dès le commencement de cette maladie, pour arrêter le progrès de l'inflammation, & faciliter la circulation du sang. Ainsi on fera une troisiéme saignée cinq ou six heures après la seconde; si la vivacité de la douleur, & la

violence de la fiévre ne ſont pas fort diminuées, on fera même une quatriéme ſaignée, ſix ou ſept heures après la troiſiéme, ſi le redoublement ſe prolongeoit, & que la douleur ſubſiſtât toujours fort vive. Dans l'intervalle de ces ſaignées on donnera des lavemens d'eau.

Dès que le redoublement ſera fini, on donnera au Malade un bouillon, & une heure après, on lui fera prendre un des lavemens purgatifs, marqués à la fin de ce Mémoire: on continuera à lui donner un bouillon de trois heures en trois heures; une heure & demie après chaque bouillon, il boira deux taſſées d'apozème, à une demi-heure de diſtance l'une de l'autre, comme nous l'avons dit: dans l'intervalle des bouillons & des apozèmes, il boira ſouvent de la ptiſane.

Après qu'il aura rendu ſon lavement, on appliquera ſur l'endroit douloureux, un des cataplaſmes marqués à la fin de ce Mémoire; ou du ſon rouſſi dans une poële, & enfermé entre deux linges, ou une veſſie de cochon, dont on remplira la moitié, ou les deux tiers avec du lait bien chaud ou de l'eau chaude, ou on mettra deſſus l'endroit douloureux le couvercle d'un pot de terre qu'on aura laiſſé pendant un certain tems dans de l'eau bouillante pour qu'il ſoit bien chaud, & enſuite enveloppé dans un linge chaud: on réchauffera le ſon, le lait, l'eau, ou le couvercle, quand ils ne ſeront plus aſſez chauds.

Dès que le ſecond redoublement paroîtra, on ſaignera le Malade d'un des bras, & on réitérera la ſaignée ſix ou ſept heures après. On eſt même quelquefois forcé de faire une troiſiéme ſaignée pendant le cours de ce redoublement, lorſqu'il eſt long & violent, & que la douleur eſt très-vive. On continue au reſte de donner les bouillons & les apozèmes aux heures marquées, de faire boire ſouvent le Malade, de lui donner des lavemens d'eau, & de mettre ſur l'endroit douloureux, des cataplaſmes, ou du ſon rouſſi, &c.

Si malgré les ſaignées, &c. la douleur continue à être vive, après que le redoublement eſt fini, de maniere qu'on ait lieu de craindre qu'elle n'empêche le malade de dormir, pour lors on lui donnera le ſoir une priſe de la Poudre de Corail anodine, proportionnée à ſon âge, &c. comme il eſt marqué dans le Mémoire de ſon uſage, ou l'on choiſira tel autre narcotique qu'on jugera à propos. On le placera deux heures aprés qu'il aura pris un lavement purgatif, & une heure & demie après un bouillon. On donnera au Malade du bouillon, & on lui fera boire de la ptiſane, quand il ne dormira pas. On conduira le Malade dans le troiſiéme redoublement, comme dans le ſecond, c'eſt-à-dire, qu'on ſaignera le malade d'un des bras, une, deux ou trois fois pendant ce redoublement, ſelon qu'il ſera plus ou moins violent, ou plus ou moins long, & ſelon que la douleur ſera plus ou moins vive. On continuera au reſte de donner des bouillons, des apozèmes, de la ptiſane, & des lavemens d'eau, comme il eſt marqué, & d'appliquer des cataplaſmes, &c A la fin de ce redoublement, on fera prendre au malade un lavement purgatif. Une demi-heure après, on lui donnera un bouillon, & une heure & demie après, il avalera une priſe de poudre de Corail anodine, ou autre narcotique, ſuppoſé que la douleur ſoit vive; car quand elle eſt médiocre, & qu'elle ne tourmente pas trop le malade, on ne donnera point de cette Poudre, ni aucun narcotique: on obſervera de n'en point donner dans le fort des redoublemens, & de placer ce reméde le ſoir, autant qu'il eſt poſſible; on continuera ainſi dans les redoublemens ſuivans, juſqu'à ce qu'on puiſſe placer un purgatif.

Nous avons marqué dans les Mémoires précedens, qu'il falloit évacuer les humeurs qui entretenoient les redoublemens, & purger les Malades dès qu'on avoit des ſignes de la coction des humeurs, & ſur tout, lorſqu'on voyoit des matieres bilieuſes dans les

évacuations, pourvû cependant que la fiévre qui subsiste entre les redoublemens ne fût pas trop vive; mais dans la fiévre inflammatoire du foye, ces indications ne suffisent pas, il faut de plus attendre que la douleur du foye soit fort diminuée, & presque dissipée; tant qu'elle est un peu vive, on ne doit placer aucun purgatif, il faut se contenter d'entretenir le cours des évacuations bilieuses; ou de l'augmenter doucement par l'usage des apozèmes, des lavemens, & par une boisson abondante : on doit outre cela tâcher de calmer la douleur, par les narcotiques, tant qu'elle est vive, & de dissiper l'inflammation par les saignées réitérées.

Mais dès que la douleur sera fort diminuée, & que les évacuations seront bilieuses, on purgera le malade, en choisissant les purgatifs les plus doux; ainsi, on donnera aux pauvres une prise de Pilulles universelles purgatives, proportionnée à leur âge, &c. On la mettra en poudre, & on en fera un bol avec un peu d'huile. Le Malade l'avalera dans du pain à chanter, ou délayée dans deux cuillerées de prisane, & il en boira un verre par-dessus. Si cette dose ne commençoit pas à opérer deux heures après que le malade l'aura avalée, on lui en redonneroit une demi-prise de la même maniere. On doit en général purger plus tard dans cette espece de fiévre, que dans les autres : on doit choisir des purgatifs doux, & l'on ne doit jamais se servir de vomitif; car l'expérience nous apprend, qu'une douleur dans le foye fort diminuée, devient très-vive, quand on purge trop-tôt, ou qu'on employe des purgatifs trop vifs : la connoissance de l'économie animale nous en découvre la cause; nous la marquerons dans le Traité que nous donnerons pour les Etudians en Médecine; il faut donc s'en tenir à l'usage des remédes marqués cidessus, & sur tout des saignées réitérées, non-seulement jusqu'à ce que les humeurs soient fondues?

& que la bile coule, & qu'il y ait des intervalles de tems assez long, où la fiévre soit très-moderée, comme dans les autres fiévres, mais on doit encore suspendre le purgatif; jusqu'à ce que la douleur soit très-calmée, & presque dissipée.

On fera bien de donner au Malade une prise de poudre de corail anodine, le soir qu'il aura été purgé, & plusieurs heures après que l'effet du purgatif sera tout-à-fait fini. Si cependant le purgatif avoit réveillé la douleur, & qu'elle fût vive, il faudroit saigner le malade auparavant, & on ne lui donnera la Poudre de corail anodine que trois ou quatre heures après la saignée.

Dès qu'on aura commencé à purger le Malade, on continuera à lui donner un purgatif de deux ou trois jours l'un, pourvû que la douleur ou la fiévre n'augmente pas, ou que les urines ne deviennent pas plus rouges, & trop foncées. Dans tous ces cas il faut suspendre le purgatif, & s'en tenir aux bouillons, aux apozèmes, &c. & saigner le Malade, selon que la vivacité de la douleur & la grandeur de la fiévre l'exigeront.

On placera toujours le purgatif dans le tems où il y a moins de fiévre, & on le donnera assez-tôt pour que son effet soit fini, ou prêt de l'être, avant que le redoublement suivant commence.

Quand on a donné de la Poudre de corail anodine, ou un autre narcotique, on ne peut faire prendre un purgatif que huit ou dix heures après, parceque l'effet du purgatif seroit trop retardé par le narcotique. C'est pourquoi on évite de donner un narcotique quand on doit purger; mais on fera bien d'en donner un après l'effet du purgatif, pourvû que la fiévre ne soit pas trop vive.

Dans les jours qu'on ne purge pas les Malades, on continue l'usage des bouillons & des apozèmes, aux heures marquées. On les fait boire beaucoup de ptisa-

ne. On leur donne des lavemens d'eau pendant les redoublemens. On les ſaigne quand la force de la fiévre ou la vivacité de la douleur le demande. On leur donne un lavement purgatif, après que le redoublement eſt fini. Une demi-heure après ils prennent un bouillon, & une heure & demie, ou deux heures après le bouillon, ils avalent la poudre de Corail anodine, ou un autre narcotique. On ceſſe de leur en donner lorſque la vivacité de la douleur ne l'éxige plus, parce que ce reméde ſuſpend les ſécrétions & les évacuations. On diminue la doſe de la Poudre de Corail anodine, ou on en ceſſe l'uſage, lorſque le Malade eſt fort abbatu, & affoibli.

On continue ainſi juſqu'à ce que le Malade ſoit guéri. S'il lui reſte un leger mouvement de fiévre périodique, apres que la douleur eſt preſque tout-à-fait diſſipée, & que les urines ſont devenues belles & abondantes, on a recours aux préparations du Quinquina, & on les donne comme il eſt marqué dans les Mémoires des fiévres continues ſimples, & des fiévres inflammatoires.

Si pendant le cours de la maladie, le Malade devient aſſoupi, ou s'il a une grande propenſion au ſommeil, ou s'il rêve, on ceſſera ſur le champ l'uſage de la Poudre de Corail anodine, ou de tout autre narcotique, on s'en tiendra aux apozèmes, bouillons, &c. & on ſaignera le malade à la gorge, ſi l'on peut, ou bien on lui fera une ſaignée à un des pieds, pourvû cependant qu'il ait été ſaigné auparavant cinq ou ſix fois du bras. On aura recours auſſi à la ſaignée du pied, ſi celle de la gorge ne diminuoit pas aſſez promptement la propenſion au ſommeil, ou l'aſſoupiſſement, &c.

Lorſqu'il ſurvient au Malade une toux fréquente, ou que les crachats ſont fort rouillés, qu'il reſſent de la douleur à un des côtés de la poitrine, pour lors on réitére les ſaignées du bras, & on en fait deux ou trois à cinq ou ſix heures d'intervalle. On ceſſe l'uſage

des apozèmes, & on donne à la place, une heure & demie après chaque bouillon, une prise de l'Opiat marqué. Le Malade boira par-dessus, deux tassées d'une légere infusion de feuilles de Bourroche, de Buglose, ou de feuille de bouillon-blanc. On observe au reste tout le régime marqué. Si le malade tousse souvent, qu'il ne crache pas beaucoup; si sa toux est séche, ou si ses crachats sont séreux, on lui donne de la Poudre de Corail anodine, comme il est marqué, pour calmer la toux & la douleur; mais s'il crache abondamment, si ses crachats sont épais & gluans, ou s'il est oppressé, on ne lui donne ni Poudre de Corail anodine, ni aucun autre narcotique, de peur de supprimer cette évacuation, à moins que la douleur ne fût extrémement vive.

S'il arrive pendant le cours de la maladie un dévoyement séreux ou glaireux, on cesse l'usage des apozèmes, on fait boire au malade une ptisane différente, marquée à la fin de ce Mémoire: on ne donne plus de lavemens purgatifs, on s'en tient aux simples lavemens adoucissans; on fait toujours des saignées suivant que la vivacité de la fiévre & la douleur le demandent. On donne le soir une prise de Poudre de Corail anodine ou de Thériaque.

Lorsque ce dévoyement sera un peu calmé, que la douleur du foye sera fort diminuée, & que la fiévre sera fort modérée, on purgera le Malade avec le Catholicon double, & la Mane, ou le Rapontic, comme il est marqué dans le Mémoire des fiévres inflammatoires du poulmon.

Si le dévoyement est bilieux, & qu'il ne soit pas accompagné de douleur de colique, on se gardera bien de l'arrêter; car cette avacuation est salutaire: ainsi on ne donnera ni Thériaque, ni Poudre de Corail anodine. On ne mettra rien dans les bouillons & ptisanes qui puisse le suspendre. On se contentera de ne pas l'augmenter par les apozèmes, qu'on supprimera aussi bien que les lavemens purgatifs, & on ne purgera

qu'aprés que la bile aura coulé quelques jours. Si son écoulement cessoit ou diminuoit brusquement, on le rappelleroit par l'usage des apozèmes, & des lavemens purgatifs.

Bouillons.

Les bouillons seront faits, comme il est dit dans les Mémoires des fiévres continues simples, & des fiévres inflammatoires du poulmon : on y jettera du ris ou des lentilles, lorsqu'il y aura du dévoyement.

Ptisane.

La ptisane sera faite avec le Chiendent, & la racine de Chicorée sauvage, & on fera fondre dans chaque pinte de cette ptisane, un gros de Sel admirable de Glauber, ou Crystal minéral, ou de Nitre purifié.

Lorsqu'il y aura de la toux, on fera les ptisanes avec le Chiendent, & racine de petit Houx, si on en peut avoir. Sur la fin, on y jettera un peu de racine de Guimauve; on pourra y ajouter sur chaque pinte un scrupule seulement de Nitre purifié.

Lorsqu'il y a un dévoyement séreux sans toux, on se sert de cette derniere ptisane, en retranchant le Nitre purifié, & on y ajoute deux gros de corne de cerf calcinée, ou l'on se sert de la ptisane faite avec la mie de pain, ou le ris, &c. marquée dans le Mémoire des fiévres continues.

Dans ces mêmes cas, on fait les lavemens avec la décoction de feuille de Mauve, de Guimauve, & de Bouillon blanc, ou avec la décoction de son, & de graine de Lin, ou avec de l'eau, & un peu de beurre, ou un jaune d'œuf.

Apozèmes.

Ils seront faits avec les feuilles de Scolopendre, & de Chicorée sauvage, de chacune une poignée, ha-

chées menu, le tout bouilli deux ou trois minutes dans un pot de terre, avec une pinte d'eau : ensuite on le passera à travers un linge, avec une forte expression, & on y sera fondre deux gros ou trois gros de Sel admirable de Glauber, selon que le ventre sera plus ou moins libre, & que les urines seront plus ou moins abondantes.

Lorsqu'il y a de la toux, on ne donne point d'apozèmes, comme je l'ai dit, & on se sert de l'Opiat suivant.

Lorsqu'il y a un dévoyement, on supprime les apozèmes, & l'on donne à la place par-dessus l'Opiat une tassée de la seconde ptisane marquée ci-dessus, ou deux tassées d'infusion de feuilles de Bourroche & de Buglose, ou fleurs de bouillon blanc.

Opiat.

Prenez blanc de baleine un demi-gros; cassonade ou sucre gris un gros; Diaphorétique minéral, un gros; Nitre purifié, un scrupule; le tout bien broyé ensemble, & incorporé avec une suffisante quantité de syrop de Guimauve, pour former un Opiat de consistence molle, que l'on partagera en trois prises.

Lorsqu'il y a un dévoyement, on ajoute à cet Opiat un gros de corne de cerf calcinée, & l'on retranche le Nitre purifié.

De la Fiévre inflammatoire des intestins.

Cette fiévre se distingue des autres par la tension, la chaleur ardente, & la douleur de tout le bas-ventre. On doit la traiter comme la fiévre inflammatoire du foye, avec cette différence :

1°. Qu'on fera les premieres saignées encore plus près les unes des autres, ne laissant entre chacune, que trois ou quatre heures d'intervalle.

2°. Qu'on ne doit pas donner des lavemens purgatifs, que la douleur & la tension du bas-ventre ne soient fort diminuées.

3°. Qu'on ne mettra point de sel de Glauber, ni aucuns autres sels dans les apozèmes, & qu'on mettra des cataplasmes sur le bas-ventre, ou bien qu'on le couvrira de molton ou de grosse flanelle, trempées dans une décoction de bouillon blanc, & qu'on les appliquera les plus chaudes que le Malade pourra les soutenir. On les exprimera avant de les mettre sur le bas-ventre du Malade.

Si les douleurs sont vives, ou qu'il ait un dévoyement séreux, on donnera de la Poudre de Corail anodine, ou un autre narcotique, après que le Malade aura été saigné quatre ou cinq fois; mais si les évacuations sont bilieuses, on se donnera bien de garde de les arrêter par la Poudre de Corail anodine, ou par quelqu'autre narcotique.

Il ne faut pas purger que la tension & la douleur du bas-ventre ne soient cessées, ou extrêmement diminuées. On se servira pour purgatifs des Pilulles universelles purgatives, comme il est marqué dans le Mémoire de leur usage, ou de Casse, de Manne & de Sel végétal.

Les saignées du bras faites à peu de distance les unes des autres, & répétées tant que la douleur & la tension subsistent, jointe à la diette, à la grande boisson, aux lavemens adoucissans, & aux narcotiques, tel que la Poudre de Corail anodine, &c. placée, comme il est dit, sont les seuls remédes capables de guérir cette maladie.

Les purgatifs ne doivent être placés qu'après que l'inflammation est entiérement dissipée.

Lorsque les Malades attaqués de fiévres inflammatoires du foye & des intestins n'ont point averti dès le commencement, il faut réparer le tems perdu par une manœuvre encore plus rapide; ainsi on mettra les

Malades a une diette encore plus févére, ne leur donnant du bouillon pendant un ou deux jours que de six heures en six heures ; & on fera les premieres saignées plus grandes & plus près les unes des autres, si les forces du Malade le permettent.

METHODE

SUIVANT LAQUELLE LES personnes charitables doivent traiter les Pauvres de la Campagne attaqués de Dyssenteries.

LES accidens qui caractérisent la Dyssenterie, sont si différens de ceux qui accompagnent les autres maladies, qu'il n'est pas difficile de la distinguer. Les personnes qui en sont attaquées, se plaignent de tranchées, c'est-à dire, de douleurs vives dans les intestins. Elles ont de fréquentes envies d'aller à la garde-robe. Leurs évacuations sont très-médiocres, & elles ne rendent pour l'ordinaire que des muscosités fort épaisses, lesquelles sont quelquefois mêlées avec très-peu d'excrémens. La couleur de ces muscosités varie. Elles sont quelquefois blanches, & d'autres fois brunes & verdâtres, mêlées de sang, & quelquefois de pus, sur-tout lorsque la maladie a été négligée dans le commencement.

Cette maladie est causée par une inflammation dans une partie du canal intestinal. Cette inflammation dépend, comme celle des autres parties, de l'engorgement des glandes de l'endroit enflammé : & leur engorgement est une suite de l'épaississement de l'humeur qui doit s'y filtrer. Cet épaississement est ordinairement causé par un chile indigeste & trop épais, suite ordinaire des mauvaises

digestions : l'estomach & les intestins se trouvent aussi farcis de pareilles humeurs épaissies & glaireuses.

Il suit de ces principes qu'on ne peut guérir les dyssenteries. 1°. Qu'on ne donne plus de fluidité aux humeurs épaissies & engorgées dans les glandes, afin qu'elle puissent être évacuées. 2°. Qu'on n'évacue les humeurs qui se sont amassées dans l'estomach & dans les intestins, & qui corrompent les alimens ou bouillons, &c.

L'Hipécacuanha est de tous les remédes connus jusqu'à présent, celui qui remplit le plus parfaitement ces deux indications.

Car 1°. plusieurs expériences nous assurent qu'il fond, & qu'il divise puissamment la lymphe intestinale trop épaissie, pourvû qu'il séjourne assez de tems dans l'estomach, pour que sa partie résineuse y soit dissoute, & puisse ensuite passer dans le sang. 2°. Il est constant qu'il fait vomir, & qu'il purge par en bas ; ainsi il convient pour évacuer les humeurs contenues dans les premieres voyes.

Lorsqu'on n'a d'autre vue que de faire vomir, & de purger, il suffit de donner l'Hipécacuanha dans une dose convenable à l'âge, aux forces, & au tempérament du Malade, comme il est marqué dans le Mémoire de son usage; mais quand on veut qu'il agisse en fondant & divisant la lymphe intestinale engorgée dans les glandes, il faut adoucir son action, & diminuer la sensibilité des membranes de l'estomach. Sans ces précautions, ce reméde ne pourroit y rester assez de tems, pour que sa partie résineuse en fût extraite, & pour qu'elle pût ensuite passer dans le sang, & diviser l'humeur engorgée dans les glandes des intestins.

On diminue la vivacité de l'action de ce reméde, en ne le donnant qu'en de très-petites doses, & en l'associant avec des calmans ou d'autres remédes qui

brident son action, comme nous le marquerons à la fin de ce Mémoire.

D'un autre côté, on affoiblit la sensibilité des fibres de l'estomach, en les rendant plus souples, & en diminuant la trop grande tension où elles sont toujours dans cette maladie. On ne peut leur donner cette souplesse qu'en débarrassant les glandes engorgées, & désemplissant les vaisseaux sanguins, dans lesquels la circulation se fait d'autant plus lentement qu'ils sont plus comprimés par les glandes engorgées.

Lorsque la fiévre est médiocre, & que le ventre n'est ni tendu, ni fort douloureux, que les tranchées ne sont pas fort vives & fort fréquentes, qu'il n'y a pas beaucoup de sang dans les matiéres que le Malade rend, & que les glaires ne sont pas d'un verd noir, pour lors les vaisseaux sanguins ne sont pas fort gonflés, & l'engorgement des glandes n'est pas fort considérable; ainsi, il suffira de saigner une fois le Malade d'un des bras: on pourra même éviter la saignée, si les Malades sont fort exténués, ou s'ils ont vécu long-tems de légumes, ou d'autres alimens qui ne forment qu'un chyle épais, chargé de parties terrestres, ou s'ils sont dans des pays ou ils ne boivent pas souvent de vin. On mettra les Malades aux bouillons pour toute nourriture; ils seront faits, comme nous le marquerons à la fin de ce Mémoire. On leur en donnera un de trois heures en trois heures, ou de quatre heures en quatre heures. Une heure & demie ou deux heures après chaque bouillon, ils prendront une prise de Pilulles d'Hipécacuanha, ou à leur défaut une prise de l'Opiat avec l'Hipécacuanha marqué à la fin de ce Mémoire, en proportionnant chaque prise à l'âge, la force, le tempéramment des Malades, &c. On réitérera cette prise de Pilulles ou d'Opiat trois ou quatre fois par jour. Les Malades boiront pardessus chaque prise de Pilulles, ou d'Opiat, une tassée de ptisane, & ils en boiront outre cela souvent entre

les bouillons & les prises d'Hipécacuanha. On leur donnera toutes les six heures un des lavemens adoucissans, marqués à la fin de ce Mémoire, & on leur fera prendre tous les soirs, une heure & demie ou deux heures après qu'ils auront pris du bouillon, une prise de la Poudre de Corail anodine, selon le Mémoire de son usage.

En continuant ce régime pendant deux jours, on fait ordinairement une assez grande fonte dans la muscosité intestinal, on diminue suffisamment la tension de toutes les parties solides, pour pouvoir placer le troisiéme jour avec succès, un purgatif, qui évacue les humeurs contenues dans les premieres voies, & une partie de cette muscosité qui étoit engorgée dans les glandes; ainsi on donnera aux Malades le troisiéme jour de ce régime, une prise de la Poudre d'Hipécacuanha, proportionnée à leur âge, à leurs forces, &c. comme il est marqué dans le Mémoire de son usage; ils boiront pardessus une tassée de prisane, & deux ou trois heures après ils avaleront un bouillon. On continuera ensuite à leur en donner à l'ordinaire. Ils prendront dans l'après-midi, un lavement adoucissant, & ils avaleront le soir une prise de la Poudre de Corail anodine.

Ils recommenceront le jour suivant l'usage des Pilulles, des lavemens, & de la Poudre de Corail anodine, comme il est marqué ci-dessus; ce qu'ils concontinueront deux jours, ensuite on les repurgera avec une dose de la Poudre d'Hipécacuanha, proportionnée à son âge, à ses forces, &c. L'on continuera ainsi jusqu'à ce que la dyssenterie soit tout-à fait guérie, ayant soin de faire boire souvent les Malades pendant tout le cours de la maladie.

Lorsque la dyssenterie est accompagnée d'une fiévre vive, de tranchées aiguës, que le ventre est tendu, & fort douloureux, que les glaires sont fort épaisses, & d'un verd noir brun, & mêlées de beaucoup de sang, pour lors les préparations qui doivent précéder

l'usage

l'uſage de l'Hipécacuanha ſont plus grandes, parce que la tenſion inflammatoire eſt plus conſidérable.

On mettra le Malade au bouillon ; on le fera boire beaucoup, & on lui donnera des lavemens de ſix heures en ſix heures, comme il eſt marqué : on lui fera deux ſaignées du bras, à huit heures de diſtance l'une de l'autre. On lui donnera le ſoir une priſe de la Poudre de Corail anodine.

Si le lendemain matin la fiévre n'eſt pas fort diminuée, & qu'il n'y ait pas de modération dans les accidens marqués ci-deſſus, on lui fera encore une ſaignée ; & on la réitérera dans l'après-midi, s'il n'y a pas de ſoulagement, & que la fiévre ne ſoit pas diminuée.

On continuera l'uſage des bouillons, des lavemens, de la boiſſon & des ſaignées, comme nous l'avons dit, juſqu'à ce que la fiévre ſoit un peu modérée, donnant tous les ſoirs une priſe de la Poudre de Corail anodine, pourvû que le Malade ne ſoit point trop aſſoupi, ou qu'il n'ait point de délire.

Après que le Malade aura été ſaigné trois ou quatre fois, & que les vaiſſeaux ſeront ſuffiſamment déſemplis, on lui donnera une priſe de Pilulles d'Hipécacuanha proportionnée à ſon âge, à ſes forces, &c. On laiſſera toujours trois ou quatre heures d'intervalle entre chaque priſe, qu'on placera à une heure & demie ou deux heures de diſtance des bouillons. On lui en donnera ainſi quatre, cinq ou ſix fois par jour, ſi l'on peut. On continuera ce régime deux ou trois jours, pour fondre la muſcoſité inteſtinale engorgée dans les glandes. On donnera tous les jours des lavemens adouciſſans, & la Poudre de Corail le ſoir.

L'uſage de ces Pilulles ne doit pas empêcher de ſaigner le malade, ſi la fiévre ou la douleur le demandent.

Dès que la fiévre & la tenſion du ventre ſont diminuées, que les tranchées ſont moins vives, & ſur-tout, lorſque les évacuations ſont un peu moins glaireuſes

ou moins mêlées de ſang, pour lors on purge le Malade avec une priſe de Poudre d'Hipécacuanha proportionnée à ſon âge, à ſes forces, &c. Il boira pardeſſus une taſſée de ptiſane, & deux ou trois heures après, il prendra un bouillon. On continuera enſuite les bouillons & la ptiſane à l'ordinaire. On lui donnera dans l'après-midi, un lavement adouciſſant, & le ſoir la Poudre de Corail anodine.

Le Malade recommencera le lendemain l'uſage des Pilulles, des lavemens, & il prendra le ſoir la Poudre de Corail anodine, comme il aura déja fait. Il continuera deux ou trois jours l'uſage des Pilulles. Pendant ce tems-là, on le fera ſaigner du bras, ſi la vivacité de la fiévre le demande. On le purgera le troiſiéme jour avec une priſe de Poudre d'Hipécacuanha.

Le lendemain il prendra des Pilulles, ou de l'Opiat d'Hipécacuanha pendant deux jours. Le troiſiéme il ſera repurgé avec une priſe d'Hipécacuanha. On continuera ainſi à lui donner des Pilulles pendant deux ou trois jours, & à le repurger avec l'Hipécacuanha, le troiſiéme ou le quatriéme jour, juſqu'à ce qu'il ſoit parfaitement guéri, obſervant de lui donner tous les jours des lavemens adouciſſans, & de la Poudre de Corail le ſoir.

Si par quelque accident la fiévre devenoit plus forte, ou ſi l'effet des vomitifs & des purgatifs augmentoit la tenſion & la douleur du ventre, ou enfin ſi les tranchées étoient plus vives, ou s'il y avoit plus de ſang dans les matieres; pour lors il faudroit néceſſairement recourir à la ſaignée, & ne donner que des Pilulles, ou de petites doſes d'Hipécacuanha en Opiat, juſqu'à ce que les accidens fuſſent fort diminués.

La guériſon de cette maladie s'annonce non-ſeulement par la diminution de la fiévre, & des autres accidens, mais principalement par le caractere des évacuations: elles deviennent d'abord moins glaireuſes, les muſcoſités ſont moins épaiſſies & plus blanchâtres,

elles acquierent ensuite une couleur jaunâtre ; enfin, elles se fondent de plus en plus ; la quantité de sang diminue, & s'efface, & on observe dans les évacuations, des matieres bilieuses fondues, & en consistence de purée jaune ou grise. Lorsque les évacuations ont acquis ce caractere de purée, on peut être sûr d'une prochaine guérison, pourvu qu'il ne se fasse aucun dérangement dans le régime ; car ce caractere des évacuations marque que la fonte est faite, & que les glandes se dégorgent. On commencera pour lors, ou à diminuer la dose des Pilulles, ou à en donner moins souvent. On éloignera aussi les purgations avec l'Hipécacuanha ; mais on donnera toujours les lavemens adoucissans, & le soir, la Poudre de Corail anodine, jusqu'à ce que le Malade soit guéri.

Il arrive quelquefois dans les fortes dyssenteries, & sur-tout dans celles qui ont été négligées dans le commencement, qu'une portion de la membrane interne des intestins tombe en suppuration, & qu'elle se détache : on en voit dans les évacuations de ces portions assez longues, fort épaisses & moulées comme le seroit une portion de tuyau. Cet accident ne doit point déranger la conduite que nous avons prescrite ; il faut continuer l'usage des Pilulles, jusqu'à ce qu'il ne paroisse plus de ces membranes, ou fort peu ; ensuite on purgera le Malade avec l'Hipécacuanha, comme je je l'ai marqué.

Dès qu'on verra dans les évacuations ces portions membraneuses, on mêlera dans chaque lavement quinze ou ving grains d'Hipécacuanha en poudre fine, comme il est marqué à la fin de ce Mémoire.

Lorsque les matieres sont fort bilieuses, & comme une purée, on pourra purger les personnes délicates avec une once de Catholicon double bouilli dans de l'eau, & passé ; mais on purgera toujours les pauvres, & les personnes fortes avec l'Hipécacuanha.

Si les évacuations bilieuses & fondues, devien-

nent séreuſes, ou qu'elles ſoient trop abondantes, ou qu'elles durent trop long-tems, on ceſſera l'uſage de l'Hipécacuanha & des lavemens, & on fera bouillir dans chaque pinte de ptiſane un gros & demi de corne de cerf calcinée, ou d'os de bœuf calcinés : on mettra de la purée de lentilles dans les bouillons des Malades ; & ſi cela ne ſuffit point, on leur donnera le matin & l'après-midi un demi-gros de confection d'Hyacinthe, ou un demi-gros de corne de cerf calcinée en poudre, délayée dans un peu de bouillon, ou de ptiſane ; on leur fera prendre outre cela tous les ſoirs, une priſe de Poudre de Corail anodine.

Si pendant le cours de la dyſſenterie, le Malade ſent des aigreurs, c'eſt-à-dire, des rapports aigres, ſurtout après avoir pris du bouillon, on lui fera avaler vingt grains de craye blanche, ou de craye de Briançon en poudre, délayée dans deux ou trois cuillerées de bouillon.

S'il reſte au Malade quelque mouvement de fiévre périodique, après que la dyſſenterie ſera guérie, on mettra en uſage le Quinquina préparé de la maniere ſuivante ; mais il ne faut jamais le donner que la dyſſenterie ne ſoit tout-à-fait guérie.

Lorſque la fiévre qui accompagne la dyſſenterie, eſt fort vive, on ne donne point les Pilulles, ni l'Hipécacuanha dans le fort des redoublemens ; on attend qu'ils ſoient diminués. On ne doit jamais donner l'Hipécacuanha à forte doſe, & comme purgatif, que la fiévre ne ſoit fort modérée.

Si malheureuſement la dyſſenterie eſt accompagnée d'une fiévre continue, qui porte à la tête, & qui jette le Malade dans l'aſſoupiſſement, ou dans le délire, il ne faudra pas donner de Poudre de Corail anodine ; on s'en tiendra aux lavemens, à la boiſſon, aux ſaignées : & ſi après deux ou trois ſaignées du bras, faites à huit ou dix heures de diſtance les unes des autres, la tête ne ſe trouve pas fort débaraſſée, on fera

faire une ou deux ſaignées de la gorge ; & ſi on ne les peut faire, on ſaignera au pied.

Lorſque les accidens de la tête ſeront bien diſſipés, on pourra reprendre l'uſage de la Poudre de Corail anodine, ſuppoſé que les tranchées ſoient fort vives ; mais on n'en donnera d'abord que le tiers, ou la moitié de la doſe ordinaire, qu'on augmentera, ſi cette petite doſe ne procure pas au malade un calme ſuffiſant, & aſſez de diminution dans les accidens. Si au contraire une petite doſe jettoit le Malade dans un aſſoupiſſement trop long & trop profond, on n'en donneroit plus.

Nous répétons encore ici, qu'il eſt néceſſaire de mettre les Malades à une diette très-ſévere, & de faire les ſaignées très-proches les unes des autres, quand on n'a pas été averti dès le commencement de la maladie.

Maniere de faire les Bouillons.

Prenez trois livres de rouelle de veau, la moitié d'une volaille écorchée, & coupée en quatre. Faites bouillir le tout dans un pot de terre, avec trois pintes d'eau, (meſure de Paris) réduites à deux pintes, c'eſt-à-dire, ſix livres d'eau réduites à quatre, pour cinq ou ſix bouillons.

Bouillons pour les Pauvres.

Les bouillons pour les pauvres ſeront faits avec un poulmon de veau, ou de mouton, ou les iſſues, c'eſt-à-dire, les extrémités de ces animaux : & les bouillons des malades qui ſont dans une extrême miſere, ſeront faits de la maniere ſuivante.

Prenez un demi-quarteron, ou tout au plus un quarteron de beurre frais, & à ſon défaut de beurre ſalé qu'on aura fait deſſaler dans de l'eau ; faites-le rouſſir dans une poële ou poëlon bien écuré ; enſuite vous y ajouterez peu-à-peu un quarteron de fleur de farine, ou de ris en poudre fine : remuez bien le tout avec une

cuilliere de bois, jusqu'à ce que la farine ou le ris soient roussis & bien cuits; ensuite vous verserez l'à-dessus deux pintes d'eau bouillante, (mesure de Paris) : vous ferez bouillir le tout pendant un demi-quart d'heure ; après vous le retirerez du feu, & vous le garderez dans un pot de grès ; cette quantité peut servir pour quatre ou cinq bouillons. A chaque fois qu'on en donnera au Malade, on remuera avec une grande cuilliere tout ce qui est dans le pot, afin de bien mêler une espece de bouillie qui se dépose au fond : on peut délayer une ou deux fois par jour, un jaune d'œuf frais dans un de ces bouillons.

Ptisane.

La boisson des Malades attaqués de la dyssenterie, sera faite avec le Chiendent & la racine de Guimauve, ou bien, ils useront pour boisson, d'une eau de ris fort légere.

Lavemens adoucissans.

Prenez une demie poignée de graine de Lin, jettez-la dans une pinte d'eau bouillante, retirez le pot du feu, & laissez réfroidir le tout, & le passez.

Prenez une demi-livre de cette décoction tiéde, c'est-à dire, un demi-septier, (mesure de Paris) mêlez-y un ou deux jaunes d'œufs délayés dans un peu d'eau tiéde : donnez ce lavement au Malade.

On fait encore des lavemens avec de la fressure de mouton, qu'on fait bouillir dans de l'eau, jusqu'à ce qu'elle soit bien grasse ; on se sert de cette eau pour des lavemens.

Les pauvres peuvent faire des lavemens en faisant fondre une once, ou un once & demie de suif de chandelle, dans un demi-septier d'eau chaude.

Lorsque les tranchées sont extrêmement vives, on se servira des lavemens suivans.

Prenez une pincée de graine de Lin, le poids de deux gros de tête de Pavot blanc brisé par morceaux ; faites-les bouillir dans un pot de terre, avec trois de-

mi-ſeptiers d'eau, (meſure de Paris) réduite à une chopine ; enſuite on paſſera le tout, & on le partagera en deux lavemens.

Si les glaires ſont fort épaiſſes, & d'un verd brun, ou mêlées de beaucoup de ſang, ou s'il y a du pus mêlé avec les glaires, ou ſi le Malade rend des portions de la membrane interne des inteſtins, on délayera dans chaque lavement, fait avec cette décoction, quinze ou vingt grains d'Hipécacuanha en poudre fine.

Les lavemens qu'on donne dans cette maladie, ne doivent jamais être que la moitié d'un lavement ordinaire ; ainſi ils ne doivent remplir que la moitié de la ſeringue : s'ils étoient entiers, le Malade ne pourroit les garder ; cependant il eſt eſſentiel que chaque lavement reſte au moins un petit quart-d'heure, & plus long-tems s'il eſt poſſible : la même raiſon engage d'avoir attention qu'ils ſoient ſimplement tiédes, & point du tout chauds.

Quand les Malades ne peuvent retenir les lavemens, on entoure le canon d'étoupes, & en retirant le canon, on pouſſe l'étoupe vers le fondement avec la main, & on tient le fondement ainſi bouchée le plus long-tems qu'il eſt poſſible.

Opiat d'Hipécacuanha.

Prenez ſix grains d'Hipécacuanha en poudre, une priſe entiere de Poudre de Corail anodine : mêlez le tout enſemble, & en faites un Opiat, avec un peu de ſyrop, ou d'eau, ou de miel, qu'on partagera en douze priſes. On en donnera au Malade ſelon l'âge, & le tempéramment, c'eſt-à-dire, que les enfans en prendront une demi-priſe à chaque fois; ceux qui ſont au-deſſus de quatre ans, & au-deſſous de dix ans, en prendront une priſe entiere. On en donnera deux priſes à la fois au jeunes gens qui ſont au-deſſus de douze ans, & au-deſſous de quinze : & les Malades qui ſont dans un âge plus avancé, en prendront trois ou quatre

prises à chaque fois, selon leur force, & leur tempérament. On réitérera ces prises d'Opiat cinq ou six fois par jour, lorsque la dyssenterie est considérable, comme nous l'avons dit.

Ptisane de Quinquina.

Prenez une once de Quinquina coupé par gros morceaux; le poids d'un gros de tête de Pavot blanc coupé par morceaux; deux gros de corne de cerf calcinée; faites bouillir le tout dans un pot de terre, avec cinq demi-septiers d'eau, (mesure de Paris) réduits à une pinte: ensuite on le passera.

On en donne au Malade un petit gobelet de quatre heures en quatre heures, entre les nourritures, dans le cas que nous avons dit: on commencera à la fin d'un redoublement: on cesse d'en donner dès qu'un autre redoublement reparoît, & on recommence dès qu'il est fini, comme nous l'avons marqué dans le Mémoire des Fiévres continues simples.



MÉTHODE

SUIVANT LAQUELLE LES personnes charitables doivent traiter les Pauvres de la Campagne attaqués de l'Hydropisie, nommée Leucophlegmacie.

ON donne le nom d'Hydropisie à toute maladie, dans laquelle l'humeur séreuse est épanchée hors de ses vaisseaux. On indique par différens noms, le lieu ou la sérosité s'est épanchée: lorsqu'elle est répandue dans la cavité des ventricules du cerveau, on

l'appelle *Hydrocéphale*, ou Hydropisie du cerveau.

On donne le nom d'Hydropisie de poitrine, à celle qui dépend d'un épanchement de sérosité dans la cavité de cette partie.

Lorsque l'épanchement s'est fait dans la cavité du bas-ventre, cette Hydropisie s'appelle *Ascite*.

Enfin, on nomme *Leucophlegmacie*, l'épanchement de sérosité fait dans les célulles graisseuses, ou dans le tissu célullaire des membranes ; mais lorsque cet épanchement n'occupe que quelques parties du corps, par exemple les bras, ou les jambes, &c. On le nomme *Œdème*.

Les épanchemens faits dans les cavités de la tête, de la poitrine, ou du bas-ventre, sont ordinairement causés par des obstructions formées depuis du tems dans les glandes de ces parties. On conçoit clairement que ces glandes engorgées & gonflées pressent les vaisseaux lymphatiques, qu'elles rétrécissent leur cavité, & qu'elles interrompent le cours de la lymphe. Pour lors cette liqueur ne pouvant traverser aisément les vaisseaux dans lesquels elle est poussée, elles les distend ; elle les creve dans quelques endroits, ou elle en écarte les mailles, & s'ouvre par ce moyen un passage dans quelques-unes des cavités marquées ci-dessus.

L'épanchement de sérosité qui ne se fait que dans le tissu cellulaire des membranes, ou dans les cellules graisseuses, c'est-à-dire, la *Leucophlegmacie*, ou l'*Œdème*, ne dépend pas pour l'ordinaire de causes aussi considérables, & aussi difficiles à détruire. Il n'est le plus souvent causé que par l'épaississement des liqueurs, ou par des engorgemens légers & nouveaux dans quelques glandes, ou par le défaut de ressort des parties solides : la circulation des liqueurs se fait alors lentement dans tous les petits vaisseaux, & sur-tout dans les vaisseaux lymphatiques. La sérosité des liqueurs qui y séjournent s'en sépare, & se répendant dans les cellules voisines, cause la *Leucophlegmacie*, ou l'*Œdème*.

Tous les épanchemens de sérosité qui se font dans les cavités de la tête, de la poitrine ou du bas-ventre, demandent trop de régime, & une trop longue suite de remédes, pour qu'on puisse traiter chez eux les pauvres & les paysans qui en sont attaqués. Il faut nécessairement les envoyer dans des Hôpitaux ; ainsi je ne parlerai point de ces sortes d'Hydropisies, & je ne proposerai que les remedes convenables aux pauvres & aux paysans qui sont attaqués de *Leucophlegmacie* ou *d'Œdème* ; parce que ces maladies se guérissent assez souvent en peu de tems, par le secours des purgatifs & des ptisanes apéritives & diurétiques.

Entre les différens purgatifs, il y en a qui évacuent plus abondamment les sérosités épanchées ; ainsi on doit les préférer : mais ces purgatifs & ces ptisanes n'auroient pas le succès qu'on en doit attendre, si elles n'étoient données avec méthode. C'est elle que je vais exposer.

Lorsqu'en appuyant les doigts dessus quelque partie gonflée sans être rouge, il s'y forme un creux qui se releve ensuite insensiblement, il est certain qu'il y a de la sérosité dans les cellules graisseuses de cette partie.

Pour lors on commencera à faire observer au Malade le régime suivant.

On lui donnera le matin à jeun, deux grands gobelets d'une ptisane appellée apéritive, marquée à la fin de ce Mémoire. Il les boira à une demie-heure de distance l'un de l'autre, ayant soin de faire tiédir chaque gobelet au bain-marie.

Une heure après le second, on lui donnera un potage bien mitonné, dans lequel on mêlera un demi gros de *Nitre fixé par le charbon*, ou autant de *Sel* de *Geneſt*, ou de *Sel d'Absinthe*, ou un gros de *Sel admirable de Glauber* : cependant le *Sel de Geneſt* est préférable aux autres ; quatre heures après, on lui donnera un troisiéme verre de la ptisane apéritive. Une heure & demie après, il dînera avec un potage, dans lequel on mêlera une prise d'un des sels marqués ci-dessus, comme

dans le potage du matin. Il pourra outre cela manger un œuf frais, s'il a faim, avec une ou deux mouillettes de pain.

Quatre heures après, il prendra un quatriéme verre de la ptisane apéritive. Une heure après on lui donnera un lavement qu'on rendra purgatif, si le ventre n'est pas libre, & une heure après il soupera avec un potage fort mitonné, dans lequel on mêlera encore une prise d'un des Sels marqués, comme dans les autres.

On lui donnera un bouillon dans la nuit, supposé qu'il ait besoin, & on y fera bouillir légerement une poignée de cerfeuil, ou de cresson, ou d'orties piquantes.

Il boira dans la journée de la ptisane ordinaire, quand il aura grand soif: mais il s'abstiendra de boire le plus qu'il pourra, & il se contentera de se laver & de se rafraîchir souvent la bouche avec de l'eau qu'il n'avalera pas.

On continuera ainsi pendant deux jonrs; ensuite on purgera le Malade avec une prise de Pilulles hydragogues, proportionné à son âge, & à ses forces, comme il est marqué dans le Mémoire de l'usage de ce reméde.

Le Malade prendra un bouillon deux heures après avoir avalé la prise de Pilulles hydragogues; & deux ou trois heures après il mangera son potage ordinaire.

On lui donnera trois bouillons dans la journée à quatre ou cinq heures de distance les uns des autres. On ne lui donnera point ce jour-là de ptisane diurétique ni de lavement.

Si le purgatif n'a pas trop affoibli le Malade, ou si son enflure n'est point diminuée, ou fort amollie, on le repurgera le lendemain de la même maniere: si au contraire l'évacuation a été considérable, on recommencera le jour suivant l'usage de la ptisane apéritive, & tout le régime prescrit ci-dessus.

On repurgera le Malade le lendemain, ou deux jours après, avec les mêmes Pilulles, & le lendemain il recom-

mencera l'ufage de la ptifane apéritive, & tout le régime marqué, qu'il continuera deux jours.

On le purgera le troifiéme jour, & on fuivra cette méthode jufqu'à ce qu'il foit guéri, obfervant d'éloigner les purgatifs, c'eft-à-dire, les Pilulles hydragogues, quand il fera confidérablement défenflé; car il fuffira pour lors d'en donner tous les quatre, cinq ou fix jours.

Lorfque l'enflure fera fort diminuée, on pourra lui donner à fon dîné une aîle de poulet, ou deux cotelettes de mouton rôties, & pour lors il ne prendra point d'œufs à dîner.

S'il furvient un dévoyement, on ne mettra plus aucun fel dans les potages, & on y ajoûtera de la purée de lentilles. On donnera avant chaque potage & avant chaque bouillon une prife de l'Opiat fuivant.

On ne mettra pas non plus pour lors en ufage la ptifane apéritive & la ptifane ordinaire: on fe fervira des autres ptifanes marquées à la fin de ce Mémoire. On ne purgera plus le Malade avec les Pilulles hydragogues: on lui donnera à la place, la médecine indiquée à la fin, qu'on réitérera tous les deux, trois ou qautre jours, comme il eft marqué, en fuivant au refte le régime prefcrit.

Bouillons.

Les bouillons dont on fera les potages, feront faits avec une livre de tranche de bœuf, autant de mouton, & deux livres de veau, ou une volaille écorchée & coupé par morceaux. On peut jetter dans le pot du céleri, ou des oignons blancs, ou de la racine de perfil, ou des carottes; le tout bouilli dans trois pintes d'eau, (mefure de Paris) réduites à la moitié.

Les pauvres pourront faire les bouillons avec les iffues de bœuf & de mouton; mais ils n'en feront point avec les iffues de veau, parce qu'elles forment un bouillon trop collant: on jettera auffi dans le pot, de la racine de perfil ou des carottes.

On rendra les bouillons diurétiques, en y faisant bouillir un moment une poignée de cerfeuil, ou de cresson, ou d'orties piquantes.

On mêlera dans chaque potage un demi-gros de Nitre fixé par le charbon, ou de Sel de Geneſt, ou de Sel d'Abſinthe, ou un gros de Sel admirable de Glauber, comme je l'ai marqué, quand il n'y aura pas de dévoyement.

Ptiſane qui doit ſervir de boiſſon ordinaire.

Prenez du Chiendent, des racines d'Aſperges & de Fraiſier, de chacune une demi-once; le tout lavé, épluché & coupé menu. Faites-le bouillir pendant un demi-quart d'heure, dans un pot de terre, avec deux pintes d'eau, (meſure de Paris) c'eſt-à-dire, quatre livres d'eau; on le paſſera, & on y ajoûtera, ſi on peut, un gros de Nitre purifié, ou un gros de Cryſtal minéral.

Ptiſane apéritive pour prendre entre les nourritures, comme il eſt marqué dans le Mémoire.

Prenez racine de grande Chelidoine, d'Eryngium, autrement dit Charbon Roland, de Perſil d'Iris, Noſtras, autrement dit grande Flambe, de chacun deux gros; coupez-les par petits morceaux. Verſez deſſus un gobelet de vin blanc, & trois gobelets d'eau bouillante. Faites bouillir le tout pendant quatre ou cinq minutes; enſuite on le laiſſera infuſer pendant une heure ſur les cendres chaudes: on le paſſera, & on y ajoûtera trois gros de Sel admirable de Glauber ou de Sel de Saignette. On partagera le tout en quatre priſes.

Ptiſane qui doit ſervir de boiſſon ordinaire à ceux qui ont le dévoyement.

Prenez racine de petite Houx & de Chiendent, de

chacune un gros, corne de cerf calcinée, ou os de bœuf calcinés, un gros; faites bouillir le tout pendant quatre ou cinq minutes dans un pot de terre, avec une pinte d'eau; ensuite on le passera.

Ptisane apéritive pour ceux qui ont le dévoyement.

Prenez racine de grande Chelidoine, de Charbon Roland, de Bardane, & d'Enula Campana, de chacune deux gros; corne de cerf calcinée, ou os de bœuf calcinés, un gros, le tout coupé menu: faites-le bouillir dans un pot de terre, avec quatre gobelets d'eau ensuite on le passera& on y fera fondre un demi-gros de Nitre purifié, & on le partagera en quatre prises.

Opiat pour les Malades qui ont le dévoyement.

Prenez Diaphorétique minéral, craye de Briançon, corne de cerf calcinée, ou os de bœuf calcinés, de chacun deux gros; Cachou deux scrupules, Nitre purifié un gros; le tout bien broyé ensemble, & incorporé avec une suffisante quantité de syrop d'Absinthe, pour en faire un Opiat de consistence molle, que l'on partagera en dix prises.

Purgatif pour les Malades qui ont le dévoyement.

Prenez vingt grains de Rhubarbe, dix grains de Jalap, dix grains de Nitre purifié; le tout en Poudre fine, incorporé avec une suffisante quantité de syrop d'Absinthe, pour en faire un bol purgatif.

METHODE

SUIVANT LAQUELLE LES personnes charitables doivent traiter les Pauvres de la Campagne attaqués des Pâles Couleurs.

LA maladie qu'on nomme vulgairement les pâles-couleurs, eſt ſi commune dans les Campagnes, elle ſe guérit ſi facilement, quand elle eſt traitée avec méthode dans le commencement, que j'ai cru devoir indiquer aux perſonnes charitables la maniere dont elles doivent traiter les jeunes filles ou femmes attaquées de cette maladie.

Elle eſt annoncée ordinairement par la pâleur de teint & des levres, par des laſſitudes dans les bras & dans les jambes, qui rendent ces perſonnes fort pareſſeuſes, de maniere qu'on a de la peine à les engager à ſe donner du mouvement; enſuite elles ne peuvent plus marcher un peu vîte, ni monter, qu'elles ne ſoient fort eſſouflées, & que le battement de leur cœur ne ſoit très-violent. Elles ſe plaignent de maux de tête, de dégoût, & elles ne déſirent que des alimens ſalés, & vinaigrés. &c. Elles cherchent avidemment les fruits verds, ou autres alimens aigres. Pluſieurs même ont encore des goûts plus dépravés, & mangent du plâtre, du charbon, &c.

Ces ſymptômes ſont ordinairement accompagnés d'une ſuppreſſion ou d'une grande diminution des régles, ou de leur retardement. Il arrive cependant quelquefois qu'il n'y a nul dérangement dans les regles, ni pour le tems, ni pour la quantité.

Cette maladie dépend de l'épaissiſſement des liqueurs lymphatiques, & principalement de celles qui doivent ſe ſéparer par les glandes de la matrice.

L'uſage des fruits verds & acides, ou des alimens, difficiles à digérer, un air froid & groſſier, le chagrin, & quelquefois une vie trop ſédentaire, ſont les cauſes les plus ordinaires de cette maladie.

Lorſqu'on obſervera qu'une perſonne eſt attaquée des accidens marqués ci-deſſus, ou de quelques-uns d'entre eux, pour lors on commencera à lui faire boire le matin à jeun, trois ou quatre gobelets de ptiſane chaude, faite avec le chiendent, & avec la racine, ou les feuilles de chicorée ſauvage : on lui en fera boire encore autant l'après-midi, quatre ou cinq heures après ſon diné : on la mettra pendant deux ou trois jours aux bouillons & aux potages pour toute nourriture. On lui donnera tous les jours un lavement fait comme il eſt marqué à la fin de ce Mémoire.

Si les regles ſont ſupprimées, ou fort diminuées, ſans marques de groſſeſſe, ou ſi la Malade a des maux de tête violens, on lui fera une ſaignée du pied dès le premier jour de la diette, & deux jours après on la fera vomir, comme il ſera dit.

Cependant ſi la Malade eſt foible, ſi les maux de tête ne ſont pas violens, & que la ſuppreſſion ou la diminution des regles ne ſoit pas conſidérable, ni ancienne, pour lors on pourra éviter la ſaignée; on ſe contentera de faire faire diette à la Malade, de la détremper pendant deux jours, & de lui donner des lavemens, comme nous l'avons dit.

On lui fera prendre le troiſiéme jour le matin à jeun une priſe de la Poudre vomitive proportionnée à ſon âge, à ſes forces, &c. ſelon qu'il eſt marqué dans le Mémoire de ſon uſage : on lui permettra le lendemain un peu plus de nourriture à dîner. Deux ou trois jours après on la purgera avec une doſe de Poudre fébrifuge purgative

purgative, ou de Pilulles univerſelles purgatives, proportionnée à ſon âge, à ſes forces, & à ſon tempérament, comme il eſt marqué dans le Mémoire de l'uſage de ces remédes.

Le lendemain de cette purgation, la Malade prendra le matin à jeun, & quatre ou cinq heures après ſon dîné, une priſe de l'Opiat ſuivant dans du pain à chanter, ou au bout d'un coûteau ou dans un peu de moële de pomme cuite; elle boira par-deſſus une grande taſſée d'eau un peu chaude, ou d'une infuſion de feuilles de Scolopendre, ou de feuilles d'Abſinthe faite comme du Thé.

Elle dînera avec les alimens les plus ſimples qu'elle pourra avoir; & ſi cela ſe peut, avec du potage & de la viande, & elle ſoupera légerement; elle aura ſoin de ſe tenir le ventre libre par des lavemens, s'il ne l'eſt pas naturellement; elle uſera pour toute boiſſon, même à ſes repas, de l'eau de rouille décrite ci-après; elle pourra cependant y mêler un peu de vin à dîner. Elle continuera pendant ſix ſemaines, ou deux mois, ſuppoſé qu'elle ne ſoit pas guérie plutôt. On la purgera tous les douziémes jours avec une doſe de Poudre fébrifuge purgative, ou une doſe de Pilulles univerſelles, proportionnée à ſon âge, à ſon tempérament, &c.

Il faut défendre à ces Malades de manger du fruit, du laitage, du vinaigre, & même des légumes, ſi elles ſont en état d'avoir de meilleures nourritures.

Opiat.

Prenez limaille de fer bien fine une demi-once; gérofle en poudre un demi-gros; Poudre fébrifuge purgative deux ſcrupules: le tout en poudre fine, incorporé avec une ſuffiſante quantité de miel, pour en faire un Opiat, que l'on partagera en ſeize priſes.

La Malade ne prendra point d'Opiat les jours qu'on lui donnera médecine.

Eau de Rouille.

Prenez une livre de grosse limaille de fer, ou une livre de petits cloux ; lavez-les, & les exposez à l'air, pendant la nuit, sur une pierre pour les faire rouiller : mettez-les ensuite dans un pot de terre, versez dessus trois ou quatre pintes d'eau chaude ; laissez le tout infuser à froid, pendant vingt-quatre heures, ou quarante-huit heures : pour lors on en versera l'eau claire, & on commencera à en boire. On retirera la limaille ou les cloux du pot, qu'on fera rouiller de la même maniere, pour faire de nouvelle eau de la même façon ; car les mêmes cloux & la même limaille pourront servir tant qu'ils se rouilleront bien.

Quand on veut rendre cette boisson plus efficace, on fait fondre dans quatre pintes de cette eau un scrupule de sel d'Absinthe, ou un gros de sel admirable de Glauber, que l'on met dans la cruche en même tems que les cloux, ou la limaille.

Cette eau suffit souvent pour guérir une personne délicate qui commence à être attaquée des pâles couleurs ; elle prévient cette maladie, & empêche qu'on n'y retombe : mais lorsqu'on ne met point en usage d'autres remédes que cette eau, il faut y ajouter, si l'on peut, le sel d'Absinthe, comme nous l'avons dit, & la faire continuer plusieurs mois de suite, en purgeant de tems en tems les Malades. Cette même eau est excellente dans toutes les obstructions du foye, de la ratte, & des glandes du bas-ventre. Dans ces cas il vaut mieux faire fondre dans cette eau du sel admirable de Glauber, que du sel d'Absinthe.

Lavemens.

Les lavemens qu'on donnera aux malades dont les regles ne sont point arrêtées, ou peu diminuées,

ſeront faits avec un quarteron de miel bouilli dans une chopine d'eau, (meſure de Paris) ou avec trois ou quatre cuillerées d'huile mêlée dans pareille quantité d'eau : mais l'orſqu'il y aura ſuppreſſion des regles, on ſe ſervira des lavemens ſuivans, autant qu'on le pourra, parce qu'ils ſont plus efficaces.

Prenez des feuilles d'Armoiſe, de Matricaire, & d'Abſinthe, de chacune une petite poignée. Faites les bouillir un moment dans un pot de terre, avec une pinte d'eau ; enſuite on la paſſera, & on la partagera en deux lavemens.

On mêlera dans chaque lavement, trois ou quatre cuillerées d'huile ordinaire ; & on y pourra mêler de deux ou trois jours l'un, trois onces de miel commun, ou de conçombre ſauvage.

FIN.

TABLE

De ce qui eſt contenu dans cet Ouvrage.

De l'Imprimerie de la Veuve de Ph. Nic. LOTTIN, rue S. Jacques à la Vérité.

ration, produire une école réactionnaire, qui fut celle de Desault. M. Ga
parmi nous, est le continuateur fervent et éclairé de cette dernière, exagé
dans un sens comme celle de J.-L. Petit l'était dans le sens contra
M. Velpeau s'est placé à la tête d'une troisième école, école intermédia
éclectique, qui, toutefois, tend plutôt vers les idées de J.-L. Petit que
celles de Desault. Voilà, en un rapide aperçu, les importantes considérati
historiques, que M. Sédillot a développées, et qui ont été écoutées ave
plus grand intérêt.

M. Sédillot a examiné ensuite la vaste et difficile question des indicat
du trépan, indications qu'il a exposées avec une netteté et un ordre
nous ne saurions assez louer. Il a dû nécessairement, dans cette partie d
leçon, scindre sa question, et considérer isolement les indications du tré
de la tête et celles du trépan appliqué aux autres parties du corps.

1° *Trépan de la tête.* Les indications qui s'y rapportent ont été div
en quatre classes par M. Sédillot. Première classe : Corps étrangers soli
Deuxième classe : Corps étrangers liquides ou épanchemens. Trois
classe : Lésions traumatiques ou organiques, soit des os, soit des ménin
Quatrième classe : Diverses affections appartenant à la pathologie inte

La première classe, celle des corps étrangers, a dit M. Sédillot, peut
même se subdiviser en trois autres, selon que le corps étranger est
crusté dans les os, situé derrière eux, ou qu'enfin il est perdu dans
térieur du crâne. M. Sédillot ne pense pas, relativement au pre
cas, qu'il faille s'en rapporter à quelques exemples de balles re
enclavées dans les os du crâne, sans inconvéniens; l'indication est
cise : il faut enlever le corps étranger, et l'enlever avec le trépan si les a
moyens ne suffisent pas. A plus forte raison le faut-il, lorsque le
étranger a dépassé les os. Le candidat a cité, à ce sujet, la belle observ
de M. Larrey, dans laquelle on voit que par l'enlèvement d'un projecti
poids de 200 grammes qui comprimait le cerveau, chez un soldat russe,
illustre chirurgien rétablit immédiatement les fonctions presque suspen
Quant aux corps étrangers perdus dans l'intérieur du crâne, il est éviden
la mort étant inévitable, si le projectile est laissé dans l'encéphale, il fau
jours essayer de les extraire. M. Larrey s'est bien trouvé encore d'avo
poursuivre un corps étranger jusque dans le crâne, où il l'atteignit au m
d'une sonde en gomme élastique à l'endroit opposé à son entrée. Le t
fut appliqué là, et le blessé sauvé. Dans un cas où une balle était
dans le cerveau, M. Sédillot introduisit une sonde à travers la plaie,